This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

Rudler E. 43

)MMENTAIRES

SUR LES ŒUVRES

E JEAN RACINE.

COMMENTAIRES

SUR LES ŒUVRES

DE JEAN RACINE,

PAR M. LUNEAU DE BOISJERMAIN.

TOME III.

A PARIS,

Chez PANCKOUCKE, libraire, rue & à côté de la comédie françoise.

M. DCC. LXVIII.

Avec approbation & privilége du roi.

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

Rudler E. 43

REMARQUES
SUR PHEDRE.

COMMENTAIRES

SUR LES ŒUVRES

DE JEAN RACINE.

temps de quelque célébrité ; ce n'étoit pourtant qu'une mauvaiſe traduction de l'Hippolyte de Séneque que Ronſard admira le premier, & qu'à ſon exemple la France applaudit. Mais dans ces temps de barbarie & de groſſiereté, on regardoit comme des chef-d'œuvres tous les ouvrages que le mauvais goût enfantoit.

Semblable à Appelle, qui, de pluſieurs beautés réunies, forma le chef-d'œuvre immortel de ſa Vénus, Racine s'enrichit de tout ce qu'il trouva d'excellent dans ſes prédéceſſeurs, & il en compoſa ſa piece de Phedre. Un entretien qu'il avoit eu, deux ans auparavant, chez Madame de la Fayette avec quelques perſonnes de beaucoup d'eſprit, lui firent naître l'idée de travailler ſur ce ſujet, l'un des plus tragiques des anciens, & l'écueil de tous ceux qui l'avoient traité depuis Euripide.

Racine prétendit un jour qu'un poëte qui a du talent peut faire excuſer les plus grands crimes, inſpirer même plus de compaſſion que d'horreur pour ceux qui les commettent, & qu'avec de la délicateſſe, de la fécondité & de la juſteſſe d'eſprit, il viendroit à bout de

rendre Phedre plus intéreſſante, d'inſpirer même pour elle plus de pitié que pour le vertueux Hippolyte. Soit qu'on ſe défiât des talents de Racine à cet égard, ſoit qu'on ne regardât ce ſentiment que comme un paradoxe qu'il haſardoit, on contredit cette idée avec tant de chaleur, que Racine ſe vit forcé, pour appuyer ſon opinion par des exemples, de faire une tragédie ſur Phedre.

Une autre conſidération détermina Racine à travailler ſur ce ſujet. Mademoiſelle de Champmélé l'avoit ſouvent prié de faire pour elle une tragédie où les paſſions qu'elle ſçavoit le mieux exprimer fuſſent miſes en jeu. Le rôle de Phedre lui parut très-propre à faire briller les talents de cette excellente actrice. Ce rôle mit en effet le comble à ſon triomphe. Mais Racine, qui auroit dû avoir part aux mêmes applaudiſſements, parut à peine digne de la célébrité qu'il s'étoit acquiſe.

C'étoit apparemment le ſort de la Phedre de Racine d'être perſécutée à ſa naiſſance, puiſque, long-temps avant qu'elle parût, on s'étoit aſſuré des moyens de la faire tomber. Madame Deshoulières,

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 AUG 1960
OF OXFORD
LIBRARY

REMARQUES
SUR PHEDRE.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 AUG 1960
OF OXFORD
LIBRARY

REMARQUES
SUR PHEDRE.

Dans un palais doré, Damon, jaloux & blême,
Fait des vers où jamais perſonne n'entend rien.
Il n'eſt ni courtiſan, ni guerrier, ni chrétien;
Et ſouvent pour rimer il s'enferme lui-même.

La muſe, par malheur, le hait autant qu'il l'aime.
Il a d'un franc poëte & l'air & le maintien.
Il veut juger de tout, & n'en juge pas bien.
Il a pour le Phébus une tendreſſe extrême.

Une ſœur vagabonde 1), aux crins plus noirs que blonds,
Va par tout l'univers promener deux tettons,
Dont, malgré ſon pays, Damon eſt idolâtre.

Il ſe tue à rimer pour des lecteurs ingrats;
L'énéide, à ſon goût, eſt de la mort-aux-rats;
Et, ſelon lui, Pradon eſt le roi du théâtre.

Le duc de Nevers fut outré des perſonnalités que cette piece renfermoit. Dans les premiers accès de ſa colere il

1) C'étoit Hortenſe Mancini, célebre par ſa beauté, ſes malheurs, & les ouvrages de Saint-Evremont, épouſe d'Armand-Charles de la Porte, duc de la Meilleraie.

fit menacer de toute ſon indignation Racine & Deſpréaux, qu'il en croyoit auteurs. Il n'en falloit pas tant pour effrayer ces deux poëtes; auſſi s'empreſſerent-ils de déclarer qu'ils n'y avoient aucune part. C'étoient en effet Meſſieurs le chevalier de Nantouillet, le comte de Fieſque, les marquis de Manicamp & d'Effiat, & M. de Guilleragues, qui l'avoient compoſé en commun, comme Racine & Deſpréaux le publierent depuis. Pour les raſſurer cependant contre les terreurs qu'on leur avoit inſpirées, M. le duc Henri-Jules les invita à venir ſe réfugier auprès du grand Condé ſon pere. *Si vous n'avez pas fait le ſonnet, venez*, leur diſoit-il, *à l'hôtel de Condé, où M. le Prince ſçaura bien vous garantir de ces menaces..... Si vous l'avez fait, venez auſſi à l'hôtel de Condé, & M. le Prince vous prendra de même ſous ſa protection, parce que le ſonnet eſt très-plaiſant*, &c. Hiſtoire du théâtre françois, *tom. XII. pag. 6.*

Le duc de Nevers n'ignora pas ſans doute l'intérêt que ce jeune prince prenoit à nos deux poëtes; il n'en publia pas moins contre eux un ſonnet, qu'il

remplit sur les mêmes rimes que les précédents.

Racine & Despréaux, l'air triste & le teint blême,
Viennent demander grace, & ne confessent rien.
Il faut leur pardonner, parce qu'on est chrétien;
Mais on sçait ce qu'on doit au public, à soi-même.

Damon, pour l'intérêt de cette sœur qu'il aime,
Doit de ces scélérats châtier le maintien;
Car il seroit blâmé de tous les gens de bien,
S'il ne punissoit pas leur insolence extrême.

Ce fut une furie, aux crins plus noirs que blonds,
Qui leur pressa, du pus de ses affreux tettons,
Ce sonnet qu'en secret leur cabale idolâtre.

Vous en serez punis, satyriques ingrats,
Non pas en trahison d'un sou de mort-aux-rats,
Mais de coups de bâton donnés en plein théâtre.

Ces nouvelles menaces n'eurent point de suite, parce que M. le Prince se chargea lui-même de réconcilier nos deux poëtes avec M. le duc de Nevers. *Œuvres de Boileau, édition de M. de Saint-Marc,*

tom. I. pag. 354. Enfin le temps, ſeul appréciateur du vrai mérite, termina cette querelle. On mépriſa le ſonnet : la piece de Racine fut placée au rang des chef-d'œuvres du théâtre ; & ce poëte eut la ſatisfaction de voir la Phedre de Pradon tomber dans un éternel oubli après ſeize repréſentations 1), ſans qu'on pût lui reprocher d'avoir rien fait pour traverſer ſa réuſſite. 2)

C'étoit beaucoup pour Pradon, dit alors Subligny, *d'avoir pu ſoutenir pendant quelque temps le parallele avec Racine.*

---

1) La derniere repréſentation fut donnée le mardi 9 février 1677.

2) M. Pradon prétend, dans ſes *nouvelles remarques ſur tous les ouvrages de Deſpréaux, pag. 69 & 70*, que Racine voulut ſe ſervir de l'autorité du Roi pour empêcher que les deux pieces ne fuſſent repréſentées en même temps ; & dans la préface de ſa tragédie de Phedre, *tom. I. pag. 199 de ſes œuvres*, il accuſe Racine & ſes partiſans d'avoir détourné Mademoiſelle de Brie, la meilleure actrice de l'hôtel de Guenegaud, *d'accepter le premier rôle*, qui fut auſſi refuſé par Mademoiſelle Moliere, & rempli enfin par Mademoiſelle Dupin. Cette accuſation eſt ſans fondement, & nous croyons

Diſſertations ſur les tragédies de Corneille & de Racine, *t. II. p. 413.* Une piece en effet écrite d'un ſtyle dur & barbare, qui n'offroit ni plan ni conduite, dans laquelle on ne trouvoit ni ſituations ni mouvements, parce que l'auteur, en cherchant à diminuer le crime de Phedre, avoit fait perdre à ſon ſujet tout ce qui le rendoit tragique; une telle piece ne méritoit pas de balancer la Phedre immortelle de Racine, qui réuniſſoit tous les avantages contraires: auſſi, ſélon la remarque de M. de Viſé, eut-on très-grand tort *de vouloir en juger par comparaiſon de l'une à l'autre, puiſqu'elles n'avoient rien de commun que le titre qu'elles portoient.* Mercure galant, année 1677, *tom. I. pag. 32.*

---

plutôt, avec Subligny, que *la crainte de ne pouvoir égaler* Mademoiſelle de Champmêlé, *actrice inimitable* de l'hôtel de Bourgogne, *fit refuſer le premier emploi dans cette piece à une perſonne qui, ſans doute, s'en fût bien acquittée: & que la fierté d'une autre dédaigna d'accepter ce que la premiere avoit refuſé.* Diſſertations ſur les tragédies de Corneille & de Racine, *tom. II. pag. 355.* Hiſtoire du théâtre François, *t. XII. pag. 54.*

Les deux Phedres furent critiquées par Subligny dès qu'elles parurent imprimées. Cet ouvrage, qui jouit de quelque conſidération dans ſon temps, eſt à peine aujourd'hui connu. Pradon, qui craignoit que Racine ne fît la critique de ſa Phedre, s'étoit préparé à lui répondre par une critique en vers de la ſienne. C'étoit une petite comédie en un acte, connue ſous le titre de *Jugement d'Apollon ſur la Phedre de Racine.* Cette piece devoit être repréſentée ſur le théâtre de la rue Guenegaud; mais Pradon fut aſſez ſage pour la ſupprimer.

Cependant, malgré la juſtice qu'on rendit alors à Racine, le déſagrément d'avoir eu un adverſaire ſi mépriſable, les chagrins que lui cauſerent les critiques qu'on fit de Phedre, & l'on ne ſçait quelle délicateſſe, le firent renoncer au théâtre à l'âge de trente-huit ans. En vain Boileau voulut le faire rentrer dans la carriere, en lui adreſſant ſa ſeptieme épître; Racine perſiſta dans ſon deſſein, & il n'y eut dans la ſuite que la piété qui l'en fit changer.

Nous croirions abuſer de la patience de nos lecteurs, ſi nous leur préſentions

ime comparaiſon ſuivie entre la pi
de Racine & celles des autres poë
François qui ont travaillé ſur le mê
ſujet ; nous nous contenterons ſeu
ment d'examiner cet ouvrage en l
même, & de le comparer, ſelon no
coutume, avec les auteurs Grecs
Latins dont Racine a pu profiter.
plan que ce poëte a ſuivi n'eſt pas ent
rement celui d'Euripide ; il differe a
beaucoup de celui de Séneque : mai
a des traits de reſſemblance avec eu
qu'il faut ſaiſir à leur place, pour ju
de l'effet qu'ils y produiſent, & de l'
avec lequel Racine les a employés. (
pourra les reconnoître ici, dans le p
cis que nous allons donner de l'Hipp
lyte de ces deux poëtes.

PRÉCIS

DE L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE.

HIPPOLYTE vint à Athenes pour voir les fêtes de Vénus. Par un effet de la colere de cette déeſſe, Phedre l'aima dès qu'elle le vit. Par une autre fatalité, Théſée, ayant tué Pallante, ſe vit forcé de s'exiler d'Athenes, & de ſe retirer à Trézene, où étoit alors Hippolyte. Théſée partit quelque temps après de cette derniere ville. Phedre, rapprochée de l'objet de ſon amour, ſentit renaître tous ſes tranſports. La piece d'Euripide commence au moment où cette princeſſe gémit de n'avoir pu étouffer cette horrible paſſion.

ACTE PREMIER.

Vénus ouvre la ſcene. Elle ſe plaint qu'Hippolyte a toujours dédaigné ſes autels pour offrir tous ſes hommages à Diane : elle annonce qu'elle va profiter,

pour le perdre, de l'amour qu'elle a ſçu inſpirer à Phedre pour lui; elle raconte alors la maniere dont cet amour ſe forma, les efforts de Phedre pour s'oppoſer à ſes progrès, les moyens qui ont le plus ſervi à l'entretenir, les circonſtances qui contribuent encore à le fomenter. Comme elle eſt perſuadée que Théſée punira ſon fils, elle s'applaudit déjà de la perte de ce jeune prince.

Dans ce moment Hippolyte arrive de la chaſſe en chantant, avec ſa ſuite, des hymnes en l'honneur de la chaſte Diane; il préſente à cette déeſſe une couronne: il la prie de lui faire paſſer le reſte de ſes jours dans l'innocence & la chaſteté.

Un officier du palais, témoin de cette priere, s'approche alors d'Hippolyte : il paroît étonné qu'il n'ait pas encore invoqué la déeſſe de l'amour, que ſes ancêtres ont choiſie pour leur divinité tutélaire. Hippolyte lui dit que tous les hommes ont la liberté de choiſir les objets de leur culte, qu'il a cru d'ailleurs ne devoir point honorer une divinité dont les myſteres ne s'operent que dans les ténebres. Il interrompt cet entretien, pour dire aux perſonnes de

ſa ſuite de ſe tenir prêtes à le ſuivre après ſon repas ; il proteſte en même temps à l'officier du palais, que Vénus peut chercher un autre adorateur que lui. Celui-ci frémit à cette impiété, & ſupplie Vénus de la pardonner à la jeuneſſe d'Hippolyte.

Le chœur, compoſé de femmes de Trézene, s'avance alors ſur la ſcene : il raconte qu'une d'entre elles vient d'apprendre que Phedre, atteinte d'un mal qu'elle s'obſtine à cacher, veut finir ſa deſtinée. La part qu'il prend au malheur de la reine, lui en fait rechercher la cauſe. Phedre, pendant ce temps, croit trouver quelque diverſion à ſes chagrins, en changeant ſouvent de place ; elle ſort de ſon palais, ſoutenue ſur les bras de ſa nourrice. Sa beauté flétrie, ſa foibleſſe, ſa maigreur annoncent toute la force du mal qui la dévore. Sa nourrice, déſeſpérée de la voir en cet état, lui repréſente le tort qu'elle a de s'abandonner ainſi à ſa douleur. Cette princeſſe, qui ne perd pas de vue un inſtant toute l'horreur de ſon penchant, répond à cette repréſentation par des cris de douleur qui ne ſervent qu'à attendrir

la confidente, & qu'à lui faire redoubler ſa curioſité. Phedre n'oppoſe à ſon empreſſement que des diſcours dont le déſordre peint tout le trouble de ſon ame; elle voudroit courir les bois & les montagnes, pourſuivre un cerf, dompter un cheval rebelle, puiſer de l'eau dans une fontaine pour y étancher ſa ſoif, *&c.* Plus ſon délire la fait parler, plus la nourrice lui recommande de ne point rendre le chœur confident de ſes tranſports. Phedre reconnoît alors qu'une divinité ennemie lui a fait perdre l'uſage de ſa raiſon, elle rougit de ſon indiſcrétion; elle demande ſon voile, elle s'en couvre le viſage, & termine ainſi le premier acte.

ACTE II.

Le chœur, témoin de la confuſion de la reine, s'adreſſe à la confidente pour ſçavoir la cauſe de ſes chagrins. La nourrice lui répond qu'elle n'a rien négligé pour en connoître le ſujet, & qu'elle va cependant faire de nouveaux efforts. Elle s'approche alors de Phedre, elle la prie d'oublier le paſſé, elle la conjure

de recourir aux remedes qui peuvent opérer ſa guériſon... elle la preſſe de parler, Phedre ne répond rien à ces repréſentations; enfin déſeſpérée de l'inutilité de ſes tentatives, la confidente ſe tourne vers le chœur, comme pour ſe plaindre de l'impuiſſance de ſes raiſons... Elle repréſente enſuite à Phedre qu'Hippolyte dépouillera ſes enfants de l'héritage de leur pere... A ce nom, Phedre rompt le ſilence, & défend à ſa nourrice de le prononcer devant elle. La nourrice réitere ſes queſtions; elle s'informe ſi Théſée n'a rien fait qui lui déplaiſe; Phedre confuſe dit alors qu'elle voudroit bien elle-même ne l'avoir pas outragé; elle prie ſa confidente de ne plus la forcer de s'expliquer; elle l'aſſure qu'elle n'eſt point l'objet de tous les reproches qu'elle ſe fait. La nourrice ſe jette alors aux genoux de Phedre, elle ſerre ſes mains entre les ſiennes, elle les applique contre ſa bouche, elle les arroſe de ſes pleurs. Phedre attendrie oppoſe aux inſtances qu'on lui fait, la honte dont elle ſe couvriroit en dévoilant ſon ſecret. La nourrice combat ſes raiſons par des conſidérations auſſi puiſſantes, & finit enfin par

lui reprocher le mépris qu'elle paroît faire des ſoins qu'elle a eus de ſon enfance. La reine, qui cherchoit à ſe dérober à une ſituation auſſi terrible, cede auſſi-tôt à ce reproche; elle fait relever ſa nourrice : elle veut parler; mais, retenue par une honte intérieure, elle rappelle tous les crimes de ſa race. La confidente, qui ne voit point où tend ce diſcours, veut empêcher ſa maîtreſſe de ſe déchaîner contre ſon ſang. Phedre, qui croit en avoir aſſez dit, voudroit qu'elle devinât le reſte.... Enfin cet aveu, ſi important pour elle, lui échappe.

Ce mot terrible ſaiſit d'horreur le chœur & la confidente. Phedre, pour arrêter l'effet de cette impreſſion, croit alors devoir juſtifier la conduite qu'elle a tenue; elle leur apprend la réſiſtance qu'elle fit à cette paſſion naiſſante, les précautions qu'elle prit pour la cacher, ſes efforts pour la détruire; elle témoigne enſuite tant d'horreur pour ſon crime, elle paroît avoir toujours été ſi éloignée de reſſembler aux femmes perfides qui en ont donné le premier exemple, elle redoute ſi fort que ſa honte ne rejailliſſe ſur ſon époux & ſur ſon fils, qu'elle

inſpire au chœur la plus vive compaſſion. La confidente, qui ne ſonge qu'aux moyens de conſerver ſa maîtreſſe, eſſaie de diminuer à ſes yeux l'atrocité de ſa paſſion ; elle la juſtifie ſur la néceſſité où ſont les hommes d'aimer, & le peu de moyens qu'ils ont de réſiſter au pouvoir de Vénus. Elle appuie enſuite ſes raiſons par des exemples : elle fait remarquer que tous les dieux ont aimé, que les époux qui ont vu ſouiller leur lit, ou qui ont eu à rougir des amours de leurs enfants, ne ſe ſont point affligés comme elle d'un pareil malheur, *&c.* Le chœur encourage Phedre à ne point s'arrêter aux conſeils de ſa nourrice ; celle-ci fait de nouveaux efforts pour les faire adopter. Phedre alors lui ordonne de ſe taire. La confidente, qui voudroit être autoriſée à déclarer l'amour de la princeſſe à Hippolyte, propoſe de recourir à des philtres. Phedre, ſans y conſentir, paroît entrer en compoſition avec ſa nourrice, en s'informant de la maniere dont ces philtres s'operent ; elle lui défend cependant encore de faire connoître ſon amour à Hippolyte ; elle ouvre les yeux ſur le précipice qu'elle s'eſt creuſé,

& prévoyant que Théſée n'ignorera pas long-temps le myſtere de ſon amour, elle retombe dans ſes premieres frayeurs.

ACTE III.

Pendant que le chœur termine le ſecond acte par une eſpece de retour ſur le pouvoir de Vénus, la confidente déclare à Hippolyte l'amour de Phedre pour lui. Hippolyte, ſaiſi d'horreur, fait éclater ſon indignation. Phedre, qui eſt reſtée ſur la ſcene avec le chœur, entend ſes cris, & ſoupçonne, à la fureur qui paſſionne ce jeune prince, l'indiſcrétion de ſa nourrice; elle s'en plaint auſſi-tôt d'une maniere ſi vive & ſi forte, que le chœur en eſt attendri.

Hippolyte veut ſe ſouſtraire à cet horrible entretien. La nourrice, qui craint que ſon ſecret ne lui échappe, le pourſuit juſques ſur la ſcene : elle lui rappelle, en préſence de Phedre & du chœur, le ſerment qu'elle a eu l'adreſſe de lui arracher. Hippolyte, qui ſe trouve forcé de ſe taire par cet engagement, ſe permet alors une ſatyre contre les femmes, qui pouvoit être du goût des Athéniens, mais

mais qui ne ſeroit pas ſupportable aujourd'hui; il ſe plaint de ce que les dieux les ont rendu néceſſaires au renouvellement du genre humain : il voudroit qu'on eût pu ſe procurer des enfants ſans avoir commerce avec elles, en portant ſeulement des offrandes dans les temples : il détaille les inconvénients qui réſultent du mariage, les peines ſur-tout que traîne après ſoi l'éducation des filles, les difficultés qu'on trouve à les marier, les déſagréments auxquels leur établiſſement donne lieu : il convient cependant qu'il eſt des femmes qui joignent à une ſimplicité vertueuſe toutes les qualités qui peuvent les faire chérir; il regrette enſuite de s'être engagé par un ſerment à ne point révéler le myſtere qu'on lui a confié; il ſort du palais, & promet de n'y rentrer que pour être témoin de la réception que Phedre & ſa nourrice feront à Théſée.

Phedre confuſe ne ſçait où ſe cacher; elle ſe plaint à la nourrice de l'embarras où ſon indiſcrétion l'a jettée; elle lui reproche la néceſſité où elle ſe trouve de recourir à un artifice qui ſera peut-être ſans effet pour ſon honneur. La

confidente, qui ne peut ſe juſtifier par l'heureux ſuccès de ſa témérité, convient de ſa faute. Phedre déſeſpérée lui impoſe ſilence, & lui défend pour jamais de reparoître à ſes yeux. Elle recommande enſuite au chœur le ſecret ſur tout ce qui s'eſt paſſé; elle lui confie les moyens qu'elle a imaginés de ſauver ſon honneur & celui de ſes enfants. Elle ſe retire après, en diſant que la fierté de ſon ennemi ne triomphera pas long-temps de ſa foibleſſe.

ACTE IV.

Le chœur occupe le théâtre pendant que Phedre va ſe donner la mort; il voudroit être changé en oiſeau, pour ſe tranſporter dans les lieux que de pareils malheurs ont rendu fameux; il plaint le triſte ſort de Phedre qui, par un effet du courroux de Vénus, vient de recourir à un nœud cruel pour finir ſes jours.

Une femme de Phedre ſort toute éperdue; elle appelle du ſecours; elle s'écrie que Phedre vient d'attenter à ſes jours. Le chœur, qui craint d'être la

dupe de ſon trop d'empreſſement à la ſervir, balance ſur le parti qu'il doit prendre.

Pendant ce temps un officier du palais court à Phedre, il l'étend par terre, après avoir coupé le nœud fatal. Théſée arrive au milieu de ce trouble, qu'il croit occaſionné par la mort de Pitthée ſon aïeul, ou de ſes enfants. Il apprend que Phedre eſt morte; il s'informe des raiſons qu'elle a eues de mourir; perſonne ne lui répond; il fait ouvrir les portes de ſon palais, il voit ſon épouſe couverte d'un voile funebre..... il ſe jette ſur ſon corps, il la couvre de baiſers..... il s'écrie qu'il veut la ſuivre au tombeau; il apperçoit une lettre 1) entre les mains de cette princeſſe, il croit y trouver un dernier gage de ſa tendreſſe : qu'y voit-il? Hippolyte accuſé d'avoir voulu ſouiller ſon lit. Il invoque auſſi-tôt Neptune pour le venger de ſon fils; il rappelle à ce dieu la

1) Racine a emprunté de cet endroit d'Euripide l'idée du billet trouvé dans le ſein d'Atalide, qui fait découvrir à Roxane les intrigues de cette princeſſe avec Bajazet.

promeſſe qu'il lui a faite d'exaucer trois de ſes vœux. En vain le chœur veut faire révoquer à Théſée cette indiſcrette imprécation ; ce prince, qui craint de n'être pas aſſez tôt vengé, condamne ſon fils au banniſſement.

Hippolyte eſt bien éloigné de ſoupçonner le ſort qu'on lui prépare ; dès qu'il eſt inſtruit de l'arrivée de Théſée, il vient au devant de lui. Il voit à ſes pieds Phedre morte. Saiſi de terreur & d'effroi, il le prie de lui apprendre la cauſe d'un ſi grand malheur. Théſée, ſans faire attention à ſes inſtances, paroît abſorbé par ſa douleur. Hippolyte épuiſe tous les moyens de le rendre ſenſible à la part qu'il prend à ſa ſituation ; Théſée ne lui répond rien. Hippolyte préſume alors qu'on a cherché à le perdre dans l'eſprit de ſon pere. . . . . Théſée, qui ne peut contenir ſa fureur, lui reproche le crime dont il eſt accuſé ; il lui montre la lettre de Phedre, qu'il regarde comme une preuve de ſa conviction. Hippolyte, par ménagement pour ſon pere, ne veut pas révéler tout le myſtere de cette intrigue ; il lui rappelle ſa conduite paſſée, ſes liaiſons, ſon attachement au culte des

dieux, ſon éloignement de l'amour qu'il ne connoît que de nom ; il lui fait obſerver qu'ayant toujours été ſans ambition, il n'a point eu de raiſons de commettre un auſſi grand crime ; il prend enfin les dieux à témoin de ſon innocence ; il proteſte que Phedre, qui la connoît auſſi bien qu'eux, lui rendroit juſtice ſi elle pouvoit parler. Théſée n'ajoute pas plus de foi à ſes ſerments qu'à ſes raiſons ; il prononce une ſeconde fois l'arrêt de ſon exil. En vain Hippolyte le ſupplie de ne le point condamner ſans examen, Théſée perſiſte dans ſes préventions. Hippolyte, au déſeſpoir, eſt preſque tenté de violer ſon ſerment ; mais quel fruit retireroit-il de cette infidélité ? Il appelle en témoignage les lieux où il devint coupable du crime prétendu qu'on lui impute. Théſée rentre dans ſon palais, & commande à ſes officiers d'arracher ſon fils de ſa préſence. Hippolyte, reſté ſur la ſcene, ſe ſoumet alors à la rigueur de ſon deſtin : il aſſure ſes amis que, quelque part où ils le ſuivent, ils ne trouveront jamais un cœur plus vertueux que le ſien.

un des favoris de Vénus; elle l'inſtruit auſſi des moyens qu'elle a pris d'éterniſer à Trézene le ſouvenir de ſes vertus; elle s'éloigne enfin pour n'être pas préſente à ſes derniers ſoupirs; & tandis qu'Hippolyte expirant pardonne ſa mort à ſon pere, Théſée, accablé de regrets, termine cette ſcene douloureuſe en rendant toute ſa tendreſſe à ſon fils.

PRÉCIS

DE L'HIPPOLYTE DE SÉNEQUE.

APRÈS l'enlevement d'Hélene, Théſée s'unit avec Pirithoüs pour enlever Proſerpine, femme de Pluton. Pirithoüs périt dans cette expédition; Théſée demeura priſonnier dans les enfers. Phedre, pendant le ſéjour qu'il y fit, conçut de l'amour pour Hippolyte. La piece de Séneque commence au moment où cette princeſſe eſt prête de céder à ſa paſſion.

ACTE PREMIER.

Hippolyte arrive ſur la ſcene à la tête d'une troupe de chaſſeurs : il part avec eux, après avoir invoqué Diane. Dans le même moment Phedre paroît, ſuivie de ſa nourrice; elle ſe plaint de l'indifférence de Théſée, de ſon voyage aux enfers, & des motifs qui le lui ont fait entreprendre. Elle déclare enſuite qu'un amour violent a pris ſur ſon ame le plus grand empire; elle voudroit courir ſans ceſſe les bois, pourſuivre les animaux qui les habitent, *&c.* Elle convient cependant que cet amour eſt une ſuite de la colere de Vénus; elle raconte alors la cauſe de l'averſion de cette déeſſe pour tous les enfants du Soleil. La nourrice eſſaie de détourner ſa maîtreſſe de cette paſſion; elle lui repréſente les peines dont elle ſera ſuivie; elle l'aſſure que Théſée abſent trouvera des vengeurs dans ſa famille. Elle lui peint, avec les couleurs les plus fortes, les déſordres dans leſquels elle va ſe précipiter, les remords qu'elle éprouvera, *&c.* Phedre convient de tout, & cherche en même temps à ſe raſſurer contre les frayeurs qu'on

veut lui inſpirer par l'exemple des dieux qui ont cédé au pouvoir de l'amour. La confidente, plus embarraſſée, lui repréſente que le libertinage tout ſeul plaça l'amour au rang des dieux, afin de ſe ménager une excuſe contre les remords qu'il excite : elle lui fait obſerver auſſi qu'elle eſt obligée, par ſon rang, à reſpecter les loix de la bienſéance ; qu'elle doit ſur-tout appréhender le retour de ſon époux. Elle lui repréſente Théſée comme un homme emporté, colere & jaloux, qui fit périr, pour un léger ſoupçon, la vertueuſe Antiope ; elle l'aſſure auſſi qu'Hippolyte eſt encore plus inflexible que Théſée. Phedre détaille alors les moyens qu'elle prendra pour calmer ſon époux, s'il revient ſur la terre ; ceux qu'elle emploiera enſuite pour faire conſentir Hippolyte à ſa paſſion, ſi Théſée a rempli le cours de ſon deſtin. La nourrice, qui ne gagne rien à raiſonner avec la paſſion de ſa maîtreſſe, eſſaie alors de la fléchir par le ſouvenir de la tendreſſe qu'elle a eue pour elle ; elle lui fait conſidérer les chagrins dont elle affligera ſa vieilleſſe, ſi elle voit tous les ſoins qu'elle a pris de ſon enfance

détruits pour jamais par l'impreſſion funeſte d'un crime auſſi horrible. Phedre cede à cette repréſentation, & prend le parti de ſe donner la mort. La nourrice fait des efforts inutiles pour la détourner de ce deſſein inſenſé; elle eſt enſuite obligée, pour l'empêcher de l'exécuter, de s'engager à ſeconder la paſſion de cette princeſſe.

ACTE II.

Tandis que le chœur réfléchit ſur l'étendue du pouvoir de l'amour, Phedre rentre dans ſon palais. La nourrice retourne un inſtant après ſur la ſcene pour apprendre au chœur que ſa maîtreſſe eſt plus que jamais en proie aux fureurs de l'amour.

Dans ce moment le palais s'ouvre: Phedre paroît à ſa toilette, habillée en Amazone. La nourrice, qui voudroit trouver un moyen de guérir la manie dont ſa maîtreſſe eſt poſſédée, prie Diane d'inſpirer à Hippolyte de la tendreſſe pour Phedre. L'arrivée ſubite de ce jeune prince fait croire d'abord à la nourrice que ſa priere eſt écoutée; mais elle

n'oſe bientôt plus ſe flatter d'un ſi grand bonheur. Hippolyte lui trouve un air inquiet, il lui demande ſi Théſée ou Phedre ne ſeroient point expoſés à quelques dangers, ſi l'État ne ſeroit pas à la veille de quelque révolution. La nourrice aſſure Hippolyte que la triſteſſe qu'elle reſſent n'eſt point occaſionnée par de pareils malheurs; elle eſt ſeulement fâchée de le voir négliger, dans l'âge des plaiſirs, les douceurs de la ſociété, & préférer aux charmes de l'amour les exercices les plus laborieux; elle ajoute que ſi tous les hommes témoignoient le même éloignement pour les femmes, l'eſpece humaine s'enſeveliroit bientôt ſous ſes ruines, &c. Hippolyte, épris des agréments de la vie champêtre, eſt bien éloigné d'adopter ces idées; il oppoſe aux douceurs de cette félicité prétendue, les déſordres qui ſe commettent dans les villes, & qui ſont preſque toujours l'ouvrage des femmes. La nourrice eſſaie de juſtifier ſon ſexe ſur tous les malheurs qu'il lui impute. Hippolyte, qui ne veut point examiner s'il a tort ou raiſon de l'accuſer, déclare ouvertement la haine qu'il reſſent pour

lui. La nourrice, qui ne voit aucun moyen de le ramener, exalte le pouvoir de l'amour. Phedre arrive en ce moment ; ſa honte, les regrets qu'elle témoigne de ne s'être pas ôté la vie, les efforts qu'elle fait pour s'enhardir à découvrir à Hippolyte ſa paſſion, les motifs par leſquels elle juſtifie cette démarche, annoncent tout le trouble de ſon ame. Ce déſordre n'échappe point à Hippolyte ; il prie Phedre de lui en dire le ſujet ; plus il la preſſe de s'expliquer, plus Phedre eſt embarraſſée. Hippolyte lui repréſente qu'une mere ne doit rien avoir de caché pour ſon fils. Ce titre, que Phedre voudroit ne point avoir, eſt préciſément ce qui la retient ; elle voudroit n'être que ſa ſœur, elle le ſuivroit par-tout, elle s'expoſeroit avec lui aux plus grands dangers. Cette proteſtation d'attachement ne ſuffit pas encore à ſon cœur, elle lui offre ſon trône ; elle ne lui demande, pour prix d'un pareil abandon, que d'avoir ſoin de ſon veuvage. Hippolyte, qui ne ſçait comment ſortir d'une ſcene auſſi preſſante, promet tout ce qu'on lui demande ; il flatte Phedre du retour de Théſée,

malgré la perſuaſion où elle eſt qu'on ne revient point de l'autre monde ; il l'aſſure enſuite de ſon amitié pour ſes enfants, il la prie de ne pas ſe regarder comme veuve, il lui promet de lui tenir lieu de pere. Phedre prend pour une déclaration d'amour tout ce qu'un ſentiment de pitié fait dire à Hippolyte ; elle voudroit qu'il pût lire au fond de ſon ame..... Elle prend cependant la réſolution de parler, mais elle le fait d'une maniere ſi confuſe, qu'Hippolyte la prie de s'exprimer plus clairement.... Elle lui dit donc qu'elle aime. Hippolyte ne croit pas d'abord qu'un autre que Théſée puiſſe être l'objet de ce tranſport. Phedre, qui craint qu'Hippolyte ne ſe méprenne trop long-temps ſur le véritable objet de ſa paſſion, le dépeint ſous les traits de ce jeune prince. A meſure qu'Hippolyte s'apperçoit que l'amour de Phedre s'adreſſe à lui, ſa honte, ſa rougeur, ſon trouble expriment tour à tour ſon indignation. Phedre croit le fléchir par des ſoupleſſes, elle ſe jette à ſes genoux, elle lui proteſte que, s'il rejette ſa priere, ſon déſeſpoir mettra bientôt fin à ſa douleur & à ſa

vie. Hippolyte ne répond à toutes ces inſtances, que par ſa confuſion; il eſt ſurpris que les dieux écoutent de pareilles horreurs ſans les punir, *&c.* Plus il eſt furieux, plus Phedre s'efforce de le calmer; elle vante les efforts qu'elle a faits pour réſiſter à ſa paſſion; elle rejette ſur ſa deſtinée le tort qu'elle a eu de la fomenter. Phedre ſe jette une ſeconde fois à ſes genoux; elle veut l'embraſſer. Hippolyte s'éloigne avec horreur, & Phedre éperdue court après lui. Dans ce moment Hippolyte tire ſon épée, ſaiſit Phedre par les cheveux, & ſe diſpoſe à la ſacrifier à Diane. Le calme, la tranquillité avec laquelle Phedre enviſage la mort, la joie qu'elle a de périr ſous les coups de celui qu'elle aime, détournent Hippolyte de cette violence: il repouſſe Phedre loin de lui, il jette ſon épée par terre comme s'il la croyoit profanée; &, fuyant avec précipitation de ce lieu d'horreur, il court s'enfoncer dans les bois. La nourrice reconnoît alors le danger dans lequel elle a engagé ſa maîtreſſe; elle lui fait ſentir l'importance dont il eſt pour elle de prévenir l'accuſation d'Hippolyte, en la faiſant retomber

ſur lui. Elle appelle auſſi-tôt les Ath
niens au ſecours de ſa maîtreſſe ;
ſans donner à Phedre le temps de réf
chir ſur l'expédient qu'elle emploie po
la ſauver, elle accuſe Hippolyte d'av
voulu attenter à l'honneur de cette pri
ceſſe. L'épée de ce jeune prince qu'e
préſente, la précipitation avec laque
il s'enfuit, ſon trouble & ſon agitati
paſſent auſſi-tôt pour des preuves ſa
réplique de ſa ſcélérateſſe. La nourri
ne s'arrête pas à cette premiere impr
ſion, elle répete aux uns le détail de
attentat, elle envoie les autres s'aſſur
de la vérité de ſes rapports par le
ſordre de la reine. Phedre, toute ho
d'elle-même, les cheveux épars, cherc
à ſe ſouſtraire aux moyens qu'on pre
de la conſoler..... Le crime d'Hipp
lyte ſe répand auſſi-tôt dans Athene
& tandis que le chœur réfléchit ſur l
moyens qu'on a pris de le rendre vra
ſemblable, Hippolyte s'applaudit en ſ
cret d'avoir ſauvé ſon innocence d'
auſſi grand danger.

ACTE III.

Théſée arrive au milieu de ce déſordre. Il interrompt le récit de ſes aventures pour demander la cauſe du bruit qui frappe ſes oreilles : la nourrice vient alors lui annoncer que Phedre veut ſe donner la mort. Théſée l'interroge ſur les motifs qui peuvent forcer cette princeſſe à prendre un parti ſi ſingulier ; elle répond à ſes queſtions d'une façon ſi myſtérieuſe, que Théſée fait ouvrir les portes de ſon palais pour apprendre de Phedre elle-même le ſecret qu'on veut lui cacher. Phedre paroît, & demande à Théſée la permiſſion de mourir. Il épuiſe auprès d'elle tous les moyens que lui inſpire ſa tendreſſe pour la détourner de cette extravagante réſolution ; ſes careſſes, ſes ſoupirs, ſa douleur, ſes larmes ne produiſent aucun effet. Rebuté de l'inutilité de ſes queſtions, il menace la nourrice d'employer les tourments pour la forcer de lui dévoiler tout ce myſtere. Phedre, dans ce moment, dit qu'*on a fait violence à ſon honneur ;* elle atteſte le ciel qu'elle n'y a point conſenti ; elle proteſte qu'elle n'a

cédé qu'aux mauvais traitements qu'on lui a faits ; elle ne dit point cependant ouvertement qu'Hippolyte ſoit l'auteur de ce crime, mais elle le laiſſe ſoupçonner à Théſée, en lui montrant l'épée de ſon fils.

Théſée, abſorbé par la douleur, ſe livre d'abord à toutes les réflexions que ſon déſeſpoir lui ſuggere ; il cherche enſuite à ſe rendre raiſon du principe qui a pu porter ſon fils à un ſi grand crime. La ſageſſe dont Hippolyte a fait profeſſion, ſa retenue, ſa modeſtie ne lui paroiſſent bientôt plus que des vices déguiſés ſous le maſque de la vertu. Sans autre examen il condamne Hippolyte à l'exil. Il invoque enſuite Neptune, à peu près comme dans Racine. Le chœur, qui connoît l'innocence d'Hippolyte, ſe plaint alors de ce que la nature, qui a établi des loix ſi ſages pour maintenir tous les corps dans l'ordre qu'elle leur a preſcrit, ne s'eſt point attachée à prévenir les dangereux effets de la calomnie.

ACTE IV.

Dans ce moment un officier d'Hippolyte vient annoncer à Théſée l'accident qui a fait périr ſon fils. Théſée, que ſes malheurs ont préparé aux plus rudes épreuves, s'informe de tous les détails de cette cataſtrophe ; il écoute ce récit avec toute la ſatisfaction que donne la nouvelle d'une vengeance ſur laquelle il n'oſoit preſque pas compter. La nature cependant ſe fait entendre au fond de ſon cœur, & il ne peut s'empêcher de donner quelques larmes à la mort d'Hippolyte.

ACTE V.

Phedre vient auſſi-tôt ſe préſenter à ſon époux, l'épée d'Hippolyte à la main. Elle prie Neptune d'épuiſer ſon courroux ; elle reproche à Théſée d'avoir conſacré les premiers moments de ſon retour par le meurtre de ſon fils ; elle appelle enſuite Hippolyte à la déclaration qu'elle va faire du crime qu'elle a commis ; elle dit qu'elle ne veut point être ſéparée de lui, & qu'elle va ſe tuer

pour le ſuivre à travers le Tartare & l
Styx, *&c. &c.* Elle proteſte enſuite au
Athéniens que tout ce qu'elle a dit contr
lui eſt faux : elle ſe frappe enfin, en di
ſant à Théſée, que ſon exemple doit l
apprendre ce qu'il doit à un fils qu'il
fait périr injuſtement. Théſée au déſe
poir entre en fureur. Le chœur l'inte
rompt bientôt pour lui faire rendre
ſon fils les derniers devoirs. On lui ap
porte les membres d'Hippolyte l'un apr
l'autre ; il les arrange, il les met à leu
place, & termine cette ſcene ſingulier
par faire élever le bûcher qui doit con
ſumer le corps de ce jeune prince.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

On reprochoit à Euripide de l'avoir repréſenté comme un philoſophe, &c.]

Racine ſemble s'élever ici contre les auteurs tragiques qui ſe ſont propoſé de mettre ſur la ſcene des héros un peu trop parfaits. Nous avons eu occaſion de remarquer que l'admiration n'étoit point un reſſort tragique; rien n'eſt en effet moins intéreſſant qu'un homme qui ne tient à l'humanité par aucune foibleſſe.

La paſſion qu'il reſſent malgré lui pour Aricie.]

M. Arnauld, qui jugeoit de tout avec le plus grand ſens, ne trouva rien à redire dans Phedre, que l'amour d'Hippolyte pour Aricie. *Pourquoi*, diſoit-il, *avoir fait Hippolyte amoureux?* M. de Fenelon a fait la même remarque. *Racine*, dit-il, *qui a joint à Phedre furieuſe, Hippolyte ſoupirant, s'eſt laiſſé entraîner par la mode du bel eſprit, qui veut de l'amour par-tout.* Réflexions ſur l'éloq. Le pere Saverio lui reproche d'avoir fait d'un prince farouche, d'un héros chaſte & vertueux, *un tendre & joli damoiſeau.* Damerino delicato aſſai e gentile. *Mais qu'auroient penſé*, s'écrioit Racine, *tous nos petits maîtres d'un Hippolyte ennemi de toutes les femmes? Quelles mauvaiſes plaiſanteries n'auroient-ils point faites?* Il auroit mieux valu

que Racine eût laiſſé *nos petits ma*
des plaiſanteries ſur Hippolyte, que
dir l'économie de ſa piece par une
inutile & contraire au caractere con
jeune prince.

Et le vice y eſt peint avec des couleu

On remarque dans cette piece, &
dans ce rôle, que la morale eſt telle
au poëme, qu'elle en fait la partie
de-là vient ce charme ſecret qui n
tache autant que la grandeur des im
beauté de la diction. Euripide n'a pa
enviſagé ce rôle dans le point de vu
utile aux mœurs; en cela Racine aur
l'avantage ſur lui.

REMARQUES
SUR PHEDRE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

J'IGNORE le deſtin d'une tête ſi chere.]

Tête pour *perſonne ;* c'eſt une expreſſion familiere aux poëtes.

Paſſé juſqu'à la mer qui vit tomber Icare.]

Cette citation de *la mer qui vit tomber Icare*, fait ici richeſſe, par le rapport qu'a eu l'hiſtoire de Dédale avec celle de Théſée, vainqueur du Minotaure.

Et, fixant de ſes vœux l'inconſtance fatale, Phedre, depuis long-temps, &c.]

M. l'abbé d'Olivet prétend *qu'en liſant le vers* qui précede celui-ci, *on ſeroit tenté de croire*

que le participe fixant *ſe rapporte à Théſée, & qu'o n'eſt détrompé que par le troiſieme vers, qui prou que tout ce qui eſt dit dans le ſecond ſe rapporte Phedre.* Remarq. ſur Racine, nouv. édit. *p. 8;* Nous penſons, avec l'abbé Desfontaines, qu *cette tranſpoſition ne jette dans cette phraſe louche ni obſcurité;* Racine vengé, pag. 211 *parce qu'on ne s'arrête jamais,* comme le d Louis Racine, *à un vers dont un participe ſu pend le ſens.* Remarques, tom. II. pag. 128.

Hé! depuis quand, Seigneur, craignez-vous préſence
De ces paiſibles lieux?]

Craignez-vous la préſence de ces lieux? poi dire, *craignez-vous d'être préſent à ces lieux* Hardieſſe poétique contre laquelle on s'e élevé avec raiſon, parce que le mot *préſen* ne s'applique à aucun *lieu*, ne ſignifiant aun choſe que *l'exiſtence d'une perſonne en tel ou t endroit.*

Au tumulte pompeux d'Athene & de la cour?]

C'eſt mal à propos qu'on a imprimé dar quelques éditions *d'Athenes, de la cour*, au lie d'*Athene & de la cour.* Les poëtes ont dro d'ajouter ou de retrancher une *s* aux non propres & aux noms de lieux.

La fille de Minos & de Paſiphaé.]

Ce vers ſemble préparer le ſpectateur à c caractere mêlangé de vices & de remords que le poëte donne à Phedre.

Q

Dangereuſe marâtre, à peine elle vous vit,
Que votre exil d'abord ſignala ſon crédit.]

Cet *exil* eſt une heureuſe imagination de Racine; il feint que Phedre, encore vertueuſe, a fait éloigner Hippolyte qu'elle aime, pour ſe ſouſtraire au danger de le voir ſouvent.

Phedre, atteinte d'un mal qu'elle s'obſtine à taire.]

L'idée de ce vers paroît empruntée de l'endroit ſuivant d'Euripide: *Après*, dit le poëte grec, *que Théſée ſe fut tranſporté dans une terre étrangere pour y paſſer une année entiere dans l'exil preſcrit par la loi, ſon épouſe qui l'y accompagna.... fut atteinte d'un mal ſecret qu'elle ne confia pas même aux perſonnes qui l'environnoient.* Hippolyte, *acte I. ſcene 1.*

Hippolyte, en partant, fuit une autre ennemie.]

Aricie eſt donc à préſent la cauſe de la fuite d'Hippolyte: cependant ce jeune prince ne vouloit d'abord s'éloigner de Trézene que pour *chercher Théſée*; & lorſque Théramene lui a demandé ce qui le chaſſoit de cette ville, il a répondu:

Tout a changé de face,
Depuis que, ſur ces bords, les dieux ont envoyé
La fille de Minos & de Paſiphaé.

Jamais l'aimable ſœur des cruels Pallantides
Trempa-t-elle aux complots de ſes freres perfides?]

Pallantides; c'étoient les fils de Pallante, frere d'Égée, pere de Théſée, qui ſe voyant fruſtrés de l'eſpérance de ſuccéder à leur oncle

dans le royaume d'Athenes par l'arrivée de ſon fils, conjurerent contre lui. Théſée les fit toûs mourir. *Plutarque, vie de Théſée, pag. 5, 6.* Ce meurtre l'obligea à s'exiler d'Athenes. *Pauſanias, attiq. pag. 20.*

Pourriez-vous n'être plus ce ſuperbe Hippolyte, Implacable ennemi des amoureuſes loix, &c.]

Dans Euripide, Vénus ſe plaint ainſi de la fierté dédaigneuſe de ce jeune prince. *Je ſuis,* dit-elle, *regardée comme une divinité puiſſante dans le ciel & ſur la terre; & le fils de Théſée, ce ſang de l'Amazone, ce diſciple de l'irréprochable Pitthée ... me regarde comme la divinité la plus malfaiſante; il fuit les douceurs de l'hyménée,* &c. Hippolyte, *acte I. ſcene 1.*

C'eſt peu qu'avec ſon lait une mere Amazone.]

Cette *mere Amazone* étoit Antiope, reine des Amazones, ſelon Plutarque, *vie de Théſée, pag. 12;* ou Hippolyte, ſelon Athénée, *liv. XIII. pag. 557,* que Théſée épouſa après ſa premiere expédition contre ces célebres héroïnes. *Pauſanias, attiq. pag. 25.*

Les monſtres étouffés, & les brigands punis, Procruſte, Cercyon, & Sciron, & Sinnis, &c.]

La récapitulation que fait ici Racine des exploits de Théſée, paroît empruntée du livre VII. des métamorphoſes d'Ovide. *Illuſtre Théſée,* dit le poëte, *Marathon te vit avec ſurpriſe couvert du ſang du Minotaure ... c'eſt toi qui fis périr, à la vue d'Épidaure, ce fils énorme de Vulcain, qu'armoit une lourde maſſue; tu fis expirer ſur les bords du*

Céphiſe l'impitoyable Procruſte. Eleuſis, conſacrée à Cerès, vit preſque en même temps tomber ſous tes coups Cercyon, & ce Sinnis qui fit un ſi mauvais uſage de ſes forces; qui, courbant les troncs d'arbres, faiſoit baiſſer juſqu'à terre la cime des pins les plus élevés, pour y attacher des hommes qu'ils démembroient & diſperſoient en ſe relevant. Le chemin d'Alchatoë, fondée par Lélex, n'eſt plus interdit aux voyageurs depuis la mort de Sciron, brigand fameux, dont les os furent d'abord le jouet de tous les élements, & ſe changerent enſuite en rochers appellés Scironniens. Vers 432 & ſuiv.

Et les os diſperſés du géant d'Épidaure.]

Racine fait ici un géant de *Périphete*, qui aſſommoit, dans un défilé aux environs d'Épidaure, tous les voyageurs qui s'y engageoient. Cette ſuppoſition, ainſi que celle *de la diſperſion des os* de ce brigand, fait ici un très-bel effet, quoiqu'elle ſoit démentie par Ovide, qui fait dire à Phedre, dans ſa lettre à Hippolyte, que Théſée *briſa les os*, non de Périphete, mais du Minotaure, & qu'il *les répandit çà & là.*

Oſſa mei fratris clavâ perfracta trinodi
Sparſit humi.

Et la Crete fumant du ſang du Minotaure.]

Il n'eſt perſonne qui ne connoiſſe la fable du *Minotaure*, que les poëtes repréſentent comme un monſtre moitié homme & moitié taureau.

Hélene à ſes parents dans Sparte dérobée.]

Racine, dans Iphigénie, a déjà parlé de cet enlevement.

Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frere,
Théſée avoit oſé l'enlever à ſon pere, &c.

Acte IV. ſcene IV.

Salamine témoin des pleurs de Péribée.]

Cette *Péribée*, dont parle ici Racine, eſt la même que l'*Éribée*, mere d'Ajax, dont parle Sophocle, acte V. ſcene III. Athénée, liv. XII. l'appelle *Mélibée*, & dit que Télamon, roi de Salamine, l'épouſa après Théſée qui l'abandonna. C'étoit, à ce qu'on croit, une des ſept filles que Théſée conduiſit en Crète pour être expoſées au Minotaure.

Ariane aux rochers contant ſes injuſtices.]

L'expreſſion de *conter* des *injuſtices aux rochers* nous paroît hardie; mais elle eſt ſi belle que nous n'oſons la blâmer.

Je te preſſois ſouvent d'en arrêter le cours.]

On trouve dans la premiere édition de cette piece imprimée en 1677:

Je te preſſois ſouvent d'en abréger le cours, &c.

Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.]

On ne ſe ſert plus du mot *faillir*; notre langue, en l'abolissant, n'en a point ſubſtitué d'autre qui exprime la même choſe.

Ah! Seigneur, ſi votre heure eſt une fois marquée,
Le ciel de nos raiſons ne ſcait point s'informer, &c.]

Le commencement de ce couplet a paru à tous les connoiſſeurs rempli de maximes triviales ſur le pouvoir de l'amour; dans la bouche d'un gouverneur elles ſont encore plus ridicules.

Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés?]

Vénus, dans le prologue d'Euripide, exalte ainſi l'étendue de ſon pouvoir.

Je comble, dit-elle, *d'honneurs ceux qui ſe ſoumettent à mes loix, & je renverſe les mortels orgueilleux qui oſent braver ma puiſſance.* Hippolyte, acte I. ſcene. I.

Vous-même où ſeriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope, à ſes loix oppoſée, &c.]

Ce raiſonnement comique eſt bien contraire au goût épuré qui diſtingue les ouvrages de Racine; ce poëte paroît en avoir pris l'idée du Paſtor fido. C'eſt ici le ſeul exemple qu'on trouve chez lui d'un perſonnage qui s'exprime d'une maniere contraire à ſon caractere.

Moliere a mis cette penſée à ſa place dans ſa comédie des Femmes ſçavantes. Henriette dit à ſa ſœur:

Mais vous ne ſeriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mere n'eût eu que de ces beaux côtés;
Et bien vous prend, ma ſœur, que ſon noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philoſophie.

Acte I. ſcene I.

Chargés d'un feu ſecret, vos yeux s'appeſantiſſent.]

Il n'eſt pas poſſible de mieux peindre les impreſſions de l'amour.

Mais quel nouveau malheur trouble ſa chere Œnone ?]

HIPPOLYTUS

Quid hùc ſeniles feſſa moliris gradus,
O fida nutrix ? Turbidam frontem gerens,
Et mœſta vultus.

Senecæ Hippolytus, act. II. ſcen. I.

SCENE II.

Il ſuffit ; je la laiſſe en ces lieux ;
Et ne lui montre point un viſage odieux.]

Cette courte ſcene, qui ne paroît faite que pour écarter Hippolyte du lieu de la ſcene, ſert encore à préparer le ſpectateur à l'arrivée de Phedre, & au déſordre de ſa ſituation.

SCENE III.

N'allons point plus avant ; demeurons ; chere Œnone.]

Cette entrée de Phedre eſt imitée de la piece grecque ; Euripide fait apporter cette princeſſe ſur un fauteuil ; elle commande à ſes femmes de ſoulever un peu ſon corps, de ſou-

tenir ſes mains, de relever ſa tête. Cette imitation trop ſimple de la nature peut-être ne nous auroit point plu.

Je ne me ſoutiens plus, ma force m'abandonne.]

Λέλυμαι μελέων σύνδεσμα, φίλαι.

Dit Phedre dans Euripide. *Hippolyte*, acte I. ſcene VI.

Comme Racine repréſente Phedre marchant avec peine, & ſe ſoutenant ſur Œnone, cette ſituation particuliere eſt moins imitée de l'Hippolyte de ce poëte grec, que de la ſcene I. de l'acte II. de ſon Alceſte, où cette reine expirante dit aux femmes qui la ſoutiennent: *Arrêtez, arrêtez; aſſeyez-moi: je ne me ſoutiens plus.*

Μέθετε, μέθετέ, μ' ἤδη

Κλίνατέ μ', ὐ σθένω

Πόσι.

Et mes genoux tremblants ſe dérobent ſous moi.]

C'eſt ici que commence tout l'intérêt, c'eſt ici que devroit auſſi commencer l'expoſition du véritable ſujet de la piece; car tout ce que dit Hippolyte dans la premiere ſcene, ne contient gueres qu'une énumération des infidélités de Théſée, auſſi étrangere au fond du ſujet, que la paſſion d'Hippolyte pour Aricie eſt inutile pour la marche de la piece.

Que ces vains ornements, que ces voiles me peſent!]

Dans Euripide, Phedre dit: *je ſouffre avec peine le voile qui couvre mon front.* Hippolyte, *acte I. ſcene VI.* Denis d'Halicarnaſſe a remar-

qué que le vers d'Euripide renferme une grace ſinguliere, parce qu'il eſt compoſé d'une meſure qu'on nomme *anapeſte*, qui peint très-bien l'inertie, la laſſitude & la défaillance. Nous obſerverons que le vers de Racine, qui répond à celui d'Euripide, a conſervé ce genre de beauté. Si dans le vers grec,

Βαρύ μοι κεφαλᾶς ἐπίκρανον ἔχειν,

la légéreté du mot *βαρύ* eſt tout-à-coup fixée par le monoſyllabe *μοι* qui le ſuit, on peut dire auſſi que la légéreté du mot *voiles* eſt pareillement arrêtée par la pareſſe des deux mots *me peſent*; & que ce vers de Racine,

Que ces vains ornements, que ces voiles me peſent!

ne le cede en rien au vers grec, puiſqu'il commence d'une maniere tardive, & qu'il finit par une chûte ſans conſiſtance.

Comme on voit tous ſes vœux l'un l'autre ſe détruire!]

Imitation d'Euripide. *Vous voyez*, lui dit la confidente, *l'éclat brillant du jour; vous reſpirez le grand air; vous voici hors de votre palais. . . . . Vous nous parliez ſans ceſſe de venir ici; bientôt, ſans doute, vous vous ferez reporter dans votre appartement: car vous changez d'un moment à l'autre; rien ne vous plaît: vous vous dégoûtez de tout ce que vous avez, & vous lui préférez après ce que vous avez rejetté.* Hippolyte, *acte I. ſcene VI.*

Séneque fait faire à la confidente de Phedre

un détail bien plus étendu de l'accablement de cette princeſſe ; mais ce tableau eſt ſans vie auprès de celui d'Euripide & de Racine, qui font réellement paſſer Phedre, aux yeux du ſpectateur, par toutes les épreuves que Sénèque ſe contente de décrire & de raconter. *Hippolyte*, acte II. ſcene I.

Dieux, que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts ?]

Ceci eſt une traduction vive & rapide d'Euripide.

Hélas, dit Phedre, *que ne puis-je à préſent m'égarer dans les bois, & m'y repoſer ſur le gazon ? Que ne puis-je m'y déſaltérer au bord d'une ſource claire & limpide ?* &c..... *Conduis-moi ſur les hauteurs.... Je ſuis déjà dans une forêt de pins, je vois les chaſſeurs ſuivre la trace des chiens qui pourſuivent les cerfs. Grands Dieux ! je voudrois pouvoir auſſi les animer par mes cris. Que ne puis-je, armée d'un carquois theſſalien, remplir mes mains de traits... & me diſpoſer à les lancer ?* &c. *Diane, qui préſides aux lieux ſacrés où la jeuneſſe vient s'exercer au manége, que ne ſuis-je occupée comme elle à dompter des chevaux ?* Hippolyte, *acte I. ſcene VI.*

Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere.]

La proſodie de ce vers eſt d'une légéreté admirable, elle exprime à l'oreille la rapidité du char.

Inſenſée ! où ſuis-je, & qu'ai-je dit ? &c.]

Imitation d'Euripide. *Malheureuſe ! qu'ai-je fait ? à quel délire ai-je abandonné mes ſens ? J'ai*

perdu ma raiſon.... Ce changement eſt l'ouvrage du cruel deſtin.... Et plus bas : *Étendez à préſent mon voile, couvrez-m'en le front; j'ai honte de tout ce que je viens de dire : couvrez-moi; mes yeux ne peuvent plus retenir mes larmes; un rouge affreux s'étend ſur mon viſage.* Hip. *act. I. ſc. VI.* Phedre ſe laiſſe enſuite tomber ſur ſon fauteuil, ſans ouvrir les yeux à la lumiere, & ſans proférer un ſeul mot.

Les ombres par trois fois ont obſcurci les cieux,
Depuis que le ſommeil n'eſt entré dans vos yeux, &c.]

Ces vers ſont une traduction pompeuſe des vers ſuivants d'Euripide. *Hippolyte*, acte I. ſcene V.

Τριτάταν δὲ νιν κλύω
Τάνδε κατ' ἀμβροσίου
Στόματος ἀμέραν
Δάμαρτος ἀκτᾶς δέμας ἀγνὸν ἴσχειν.

Racine a cru qu'Œnone devoit faire remarquer avec une ſorte d'affectation le temps que Phedre *a paſſé ſans prendre aucune nourriture.* On a donc eu tort de le critiquer ici. On ne trouve point à redire que Théſée, dans Séneque, exagere le temps qu'il a demeuré aux enfers, parce qu'il eſt très-vraiſemblable que l'ennui d'une priſon rigoureuſe doit groſſir le ſentiment de ſa durée. *Hippolyte*, acte II. ſcene I.

A quel affreux deſſein vous laiſſez-vous tenter?]

On ne dit point *ſe laiſſer tenter à quelque choſe.*

Vous trahiſſez enfin vos enfants malheureux, &c. &c.]

Imitation d'Euripide. *Hippolyte*, acte II. ſcene II.

LA CONFIDENTE.

Sçachez au moins... que vous trahirez en mourant les intérêts de vos enfants; & qu'ils ſeront dépouillés de l'héritage de leur pere, par cette orgueilleuſe Amazone qui mit au monde un fils qui ſera leur maître, tout étranger qu'il eſt... Vous le connoiſſez cet Hippolyte.

PHEDRE.

Ah! malheureuſe.

LA CONFIDENTE.

Ce reproche vous touche?

PHEDRE.

Je ſuis perdue! Ne me parle jamais de lui; je t'en conjure au nom des dieux.

LA CONFIDENTE.

Mais quelle eſt votre idée?.... Quoi! vous ne voulez ni conſerver vos jours, ni prendre ſoin des intérêts de vos enfants?

PHEDRE.

Je chéris mes enfants..... (A part.) *Je ſuis en proie à des ſoins bien plus déchirants.* Séneque s'eſt privé de ce morceau, en ſuppoſant la confidente de Phedre inſtruite de l'amour de ſa maitreſſe dès le commencement de la piece.

Vos mains n'ont point trempé dans le ſang innocent.]

Ce vers & les deux ſuivants ſont une traduction littérale d'Euripide. *Hippolyte*, acte II. ſcene II.

ΤΡΟΦΟΣ.

Ἁγνὰς μὲν, ὦ παῖ, χεῖρας ἄμματος φέρεις.

ΦΑΙΔΡΑ.

Χεῖρες μὲν ἁγναί, φρὴν δ' ἔχει μίασμά τι.

Quel fruit eſperes-tu de tant de violence? &c.]

Cette ſituation terrible eſt tirée d'Euripide. La confidente ſe jette aux pieds de Phédre, & lui prend les mains en s'écriant: *Non, certes, je ne ſouffrirai point que vous continuiez à vous taire, ou bien j'expirerai à vos pieds.*

PHEDRE.

Que fais-tu? prétends-tu me faire violence en te ſuſpendant à mon bras?

LA CONFIDENTE.

Non, je ne quitterai point vos genoux.

PHEDRE.

Si je te révele l'horreur de ma ſituation, cet aveu ſera ton malheur.

LA CONFIDENTE.

Eh! peut-il m'arriver un plus grand mal que de vous perdre?

PHEDRE, *à part.*

Tu mourras.... Ce ſilence au moins me ſera toujours honneur.

LA CONFIDENTE.

Et pourquoi me cacher ce qui doit ſervir à vous faire honorer, puiſque ma curioſité n'a d'autre objet que votre intérêt ?

PHEDRE.

Les choſes les plus honnêtes tournent ſouvent à notre confuſion.

LA CONFIDENTE.

Si vous ne me dites rien, vous vous croirez donc plus eſtimable ?

PHEDRE.

Retire-toi, je t'en ſupplie ; laiſſe mes mains.

LA CONFIDENTE.

Non, je ne vous obéirai point, puiſque vous me refuſez la confiance que vous me devez.

PHEDRE.

Eh bien ! tu ſeras ſatisfaite ; car je reſpecte encore les mains qui m'ont nourrie.

LA CONFIDENTE.

Je vous écoute, vous pouvez me parler. Hippolyte ; *acte II. ſcene II.*

O haine de Vénus ! ô fatale colere !]

Pluſieurs poëtes anciens, & Séneque ſurtout, ont feint que la haine de Vénus contre la poſtérité du Soleil, venoit de l'affront que le dieu du jour lui avoit fait, en révélant ſes

amours avec Mars. *Hippolyte, acte I. ſcene II. vers 40 & ſuiv.* Louis Racine obſerve en effet, d'après Servius, que *Vénus tourmenta, par des amours déshonnêtes, Circé, Médée & Paſiphaé, filles du Soleil; Ariane & Phedre ſes petites-filles.* Remarques, *tom. II. pag. 160.*

Dans quels égaremens l'amour jetta ma mere!]

Racine ne parle qu'à mots couverts, & comme à regret, de l'étrange déréglement de Paſiphaé; il fait parler la confidente de Phedre avec bien plus de retenue qu'Euripide.

PHEDRE.

O mere infortunée! à quel amour vous êtes-vous livrée?

LA CONFIDENTE.

De quoi parlez-vous? .... de ſa paſſion pour un taureau..... Ma fille, pourquoi la rappeller? Hippolyte, *acte II. ſcene II.*

Paſiphaé conçut de l'amour pour Taurus, ſecrétaire de Minos, ou l'un de ſes lieutenants généraux. Elle en eut un fils qui porta le nom de Minotaure, parce qu'on ne ſçavoit s'il étoit fils de Minos ou de Taurus. Cinq ſiecles après, il plut aux Grecs d'imaginer que cette princeſſe s'enfermoit dans une vache d'airain pour avoir commerce avec un taureau. Les poëtes grecs n'ont inventé cette fable que pour rendre odieux le nom de Minos; c'étoit un bien foible moyen de conſoler les Athéniens du tribut que ce roi leur avoit impoſé.

Séneque a été bien moins délicat qu'Euripide, & par un effet des écarts où porte l'abus de l'eſprit, il fait envier à Phedre le bonheur de Paſiphaé, qui trouva dans Dédale un miniſtre tout propre à ſeconder ſa paſſion.

Quis meas miſeræ deus,
Aut quis juvare Dædalus flammas queat?
Hippolyte, acte I. ſcene II.

Ariane, ma ſœur, de quel amour bleſſée, &c.]

Tout le monde ſçait l'hiſtoire de la malheureuſe Ariane, que Théſée abandonna dans l'iſle de Naxe, où Bacchus la vit & l'épouſa. Racine s'éloigne ici de cette fiction. Euripide ne pouvoit pas prendre la même liberté; il fait dire Phedre : *Et toi, ſœur infortunée...* Et la confidente répond, comme dans le poëte françois : *O ma fille! qu'avez-vous? Pourquoi faites-vous les imprécations contre votre ſang?* Hippolyte, *acte II. ſcene II.*

Je péris la derniere & la plus miſérable.]

Dans Euripide, Phedre dit auſſi : *Je ſuis la troiſieme d'entre* mes ſœurs, *qui péris miſérablement.* Hippolyte, *acte II. ſcene II.* Cette idée ſe trouve exprimée d'une maniere bien plus forte dans l'Antigone de Sophocle. Antigone, condamnée à mourir, paſſe en revue tous les malheurs de ſa maiſon, & s'écrie enſuite : *Je péris donc la derniere & la plus miſérable de ce ſang malheureux.* Acte IV. ſcene II. Racine a rendu mot pour mot cette penſée, ſans peut-être s'en être apperçu; tant il avoit l'eſprit nourri des tours de Sophocle & d'Euripide.

Aimez-vous ? &c.]

Racine s'eſt ici écarté de ſon modele ; m il eſt dans cet endroit bien ſupérieur au poë grec. Phedre a dit qu'*elle étoit la troiſieme de ſœurs qui périſſoit malheureuſement.* La confiden dit à part : *Je ſuis toute interdite : que va-t-e me dire ?*

PHEDRE.

Tu vois que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que n ſommes malheureuſes.

LA CONFIDENTE.

Je n'en connois pas mieux ce que je veux prendre de vous.

PHEDRE.

Que ne peux-tu me dire toi-même ce qu'il f que je te déclare !

LA CONFIDENTE,

Je n'ai point le don de deviner de parei obſcurités.

PHEDRE.

Qu'eſt-ce qu'on appelle amour parmi les homm

LA CONFIDENTE.

Ma fille, c'eſt le plus agréable & le plus d douloureux de nos ſentiments.

PHEDRE.

J'en ai déjà éprouvé la douceur & les tourme

LA CONFIDENTE.

Que dites-vous ? Vous aimez ?

PHEDRE.

Quel eſt-il ce fils de l'Amazone?

LA CONFIDENTE.

Hippolyte.

PHEDRE.

C'eſt toi au moins, & non pas moi, qui l'as nommé. Hippolyte, *acte II. ſcene 11.*

Gilbert, dans ſa tragédie d'Hippolyte, a profité de cette derniere idée. Acriſe, qui fait le même rôle qu'Œnone, nomme Hippolyte, & Phedre s'écrie auſſi-tôt, comme dans Racine :

Ne m'en accuſe point ; c'eſt toi qui l'as nommé.

Hippolyte, acte I. ſcene 11.

Tu connois ce fils de l'Amazone, &c.]

Voilà préciſément la ſcene & l endroit d'Euripide qu'Ariſtophane critique dans le premier acte de ſa comédie des Chevaliers. Nous obſerverons ici que la maniere dont l'*Œdipe à Colone* de Sophocle ſatisfait la curioſité des vieillards qui l'interrogent, reſſemble beaucoup à celle qu'Euripide & Racine ont employée pour faire déclarer à Phedre le ſecret de ſon amour pour Hippolyte.

LE CHŒUR.

Infortuné vieillard, puiſque vous vous arrêtez ici.... dites-nous, à qui devez-vous le jour? Qui êtes-vous? Pourquoi traînez-vous une vie errante? Quelle eſt votre patrie?

ŒDIPE.

O étrangers ! je ſuis ſans patrie..... ma ne....

LE CHŒUR.

Vieillard, pourquoi craignez-vous de vous e pliquer ?

ŒDIPE.

Ne demandez point qui je ſuis... Ne pouſſ pas plus loin vos queſtions & vos recherches.

LE CHŒUR.

Pourquoi donc ?

ŒDIPE, *à part.*

Funeſte origine !...

LE CHŒUR.

Parlez, je vous en prie.

ŒDIPE.

Ma fille..... hélas ! que leur dirai-je ?

LE CHŒUR.

De quel ſang êtes-vous, étranger ? Comme s'appelloit votre pere ?

ŒDIPE.

Ah ! ma fille, qu'ai-je encore à ſouffrir ?

ANTIGONE.

Qu'avez-vous à craindre ? vous êtes au comb de l'infortune.

ŒDIPE.

Je dirai donc... auſſi bien je ne puis plus eſpé d'être inconnu.

LE CHŒUR.

Pourquoi tant différer ?... hâtez-vous.

ŒDIPE.

Vous connoiſſez le fils de Laïus ?....

LE CHŒUR.

Ah ! Dieux !

ŒDIPE.

De la poſtérité de Labdacus ?....

LE CHŒUR.

Ciel !

ŒDIPE.

Le malheureux Œdipe ?

LE CHŒUR.

Quoi ! c'eſt vous ? &c. Œdipe à Colone, *acte I. ſcene VI.*

Juſte Ciel ! tout mon ſang dans mes veines ſe glace.]

Dans Euripide, la confidente s'écrie, *Hippolyte*, acte II. ſcene II.

Hélas ! qu'avez-vous dit ?... Je ſuis perdue.... *Mes amies*, ajoute-t-elle en s'adreſſant au chœur, *cela eſt incroyable ; je ne puis plus tenir à la vie, elle m'eſt odieuſe ; je déteſte le jour qui m'éclaire. Mon ame va ſe ſéparer de mon corps.*

Athenes me montra mon ſuperbe ennemi.]

C'eſt Vénus qui, dans le prologue d'Euripide, raconte elle-même la maniere dont Phedre devint amoureuſe d'Hippolyte ; elle

dit qu'*Hippolyte vint un jour des États de Pi*
dans ceux de Pandion, pour aſſiſter aux fêt
Cérès avoit établies dans l'Attique, &c. *Ph*
ajoute-t-elle, *le vit; dès ce moment un a*
violent s'empara de ſon cœur; j'allumai to
feux dont elle brûloit pour lui. Ibid. a
ſcene I.

Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue, &

Virgile a dit dans ſa huitieme égloguе
près Théocrite, idylle II. vers 82, idyll
vers 42.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error!

Ce ſentiment a ici bien plus de vivacité

On a regardé les trois vers ſuivants co
une ſublime imitation de l'ode de Saph
vantée par Longin, & ſi bien imitée par
crece, liv. II. de ſon poëme, & par Cat
ode 52, *ad Lesbiam*, ſtrophes 2 & 3. Les
ſtrophes qui ont le plus de rapport ave
vers de Racine, ont été traduites ainſi
Deſpréaux:

Je ſens de veine en veine une ſubtile flamme
Courir par tout mon corps, ſi-tôt que je te vois;
Et, dans les doux tranſports où s'égare mon ame
Je ne ſçaurois trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus ſe répand ſur ma vue.
Je n'entends plus: je tombe en de douces langueu
Et pâle, ſans haleine, interdite, éperdue,
Un friſſon me ſaiſit; je pâme, je me meurs.

Tous les gens de goût ont obſervé qu

voit un merveilleux artifice dans ces trois déſinences ſourdes,

Un nuage confus ſe répand ſur ma *vue*,
Je n'entends *plus*.

mais peut-être n'a-t-on pas pris garde que Racine avoit également rendu ce genre de beauté dans ces trois déſinences,

Je pâlis à ſa *vue*.
Dans mon ame éper*due*.
Mes yeux ne voyoient *plus*.

Je lui bâtis un temple, & pris ſoin de l'orner.]

Euripide fait auſſi mention de ce temple. Vénus elle-même rend compte de la conſécration que Phedre lui en fit.

Avant, dit-elle, *que l'épouſe de Théſée vînt à Trézene, elle éleva un temple à Vénus; mais brûlant toujours d'un même amour pour Hippolyte abſent, elle voulut qu'on dît que c'étoit pour lui ſeul qu'elle avoit fait cette conſécration.* Hippolyte, *acte I. ſcene 1.* En effet, ſelon pluſieurs auteurs, Phedre appelloit cet édifice *Hippolytion.*

Le Scholiaſte d'Homere, Diodore de Sicile, & Pauſanias, corinth. pag. 75, parlent de ce monument de la paſſion de Phedre, qui, ſelon Tzetzès dans ſes commentaires ſur Lycophron, fut appellé *le temple de l'amour*, ναὸς ἐρωτικὸς.

Je cherchois dans leur flanc ma raiſon égarée.]

L'idée renfermée dans ce vers & le ſuivant,

paroît n'être qu'une traduction de ceux-ci Virgile :

Inſtauratque diem donis, pecudumque reclusis
Pectoribus inhians, ſpirantia conſulit exta.
Heu ! vatum ignaræ mentes, quid vota furentem,
Quid delubra juvant ?

Enéide, liv. IV. vers 64 & ſuiv.

J'adorois Hippolyte ; &, le voyant ſans ceſſ
&c.]

On ſera peut-être curieux de voir comme Pradon a rendu ce même détail dans la ſc. I de l'act. I. de ſa Phedre.

Je connus Hippolyte, & ſentis mon vainqueur.
Il offrit la victime ; &, d'un deſir profane,
J'enviois en ſecret le bonheur de Diane.
J'aurois voulu lui faire un larcin de ſes vœux ;
Je conjurois Vénus de lui donner mes feux.
Mais la déeſſe enfin me punit de ce crime ;
Du ſacrifice, hélas ! Phedre fut la victime ;
Et, ſans plus reſpecter la ſainteté du lieu,
Mon cœur n'y reconnut qu'Hippolyte pour dieu.

Mes yeux le retrouvoient dans les traits de ſ
pere.]

Ceci n'eſt imité de perſonne, & ces v ſont inimitables. Le germe de cette idée par être dans ce vers d'Andromaque, acte ſcene v.

C'eſt Hector, diſoit-elle, en l'embraſſant t
jours, &c.

C'eſt Vénus toute entiere à ſa proie attachée.]

C'eſt ici l'*in me tota ruens Venus* d'Horace, liv. I. ode 19.

On a vu, par les imitations que nous avons rapportées, avec quel art Racine a ſçu ſe parer des richeſſes d'autrui. Cette ſcene eſt très-belle; M. Fréron prétend qu'*on ne peut point en trouver dans Corneille qui lui ſerve d'équivalent.* Année littéraire, 1755, *tom. IV. pag. 59.* En effet, cette ſcene étonnante eſt *la plus forte, la mieux dialoguée, la mieux écrite, la plus parfaite enfin qui ſoit ſortie de la main d'aucun poëte tragique.* Lettre de M. Lefranc de Pompignan à Louis Racine. *Voyez remarques de Louis Racine, tom. II. pag. 403.*

SCENE IV.

PANOPE, *c'eſt aſſez. La reine, qui t'entend*, &c.]

Le poëte a l'attention de faire répondre Œnone à la place de Phedre. Le ſilence que garde la reine, en apprenant cette nouvelle, eſt infiniment plus adroit & plus éloquent que tout ce qu'il auroit pu lui faire dire.

Une nouvelle deſtinée commence pour la veuve de Théſée; une foule d'idées ſe préſente à ſon eſprit; les paroles ſeroient ſuperflues, la ſituation parle pour elle. Le ſilence eſt quelquefois chez les grands poëtes le comble de l'éloquence; témoin celui d'Ajax dans l'odyſſée, & de Didon dans l'énéide.

SCENE V.

MADAME, je ceſſois de vous preſſer vivre, &c.]

La confidente, dans Euripide, change tc d'un coup de penſée, ſans qu'on en ſçache raiſon. *Voyez le précis de l'Hippolyte d'Euripia page 232.* Elle commence par frémir de l'av de Phedre, & bientôt après elle s'écrie : *Vo malheur m'avoit inſpiré d'abord les frayeurs plus vives. Je reconnois à préſent la frivolité mes terreurs ; les ſecondes réflexions ſont ſouve meilleures que les premieres.* Hippolyte, *acte scene 11.* Le tour que prend Œnone pour ra ſurer Phedre contre ſes remords eſt bien pl adroit.

Séneque a fait la même faute qu'Euripide mais il a cherché à excuſer la confidente Phedre par le ſentiment de ſon attachemei pour elle. On peut même remarquer, dans précis que nous avons donné de l'Hippoly du poëte latin, que ſi la nourrice de Phed ſe réſout à ſervir la paſſion de cette prii ceſſe, c'eſt après avoir inutilement tenté d la rappeller à ſon devoir.

Le roi n'eſt plus, Madame ; il faut prendre place.]

Cette raiſon eſt très-adroite ; mais ce qu ſuit n'a pas le même mérite :

Vivez

Vivez; vous n'avez plus de reproche à vous faire:
Votre flamme devient une flamme ordinaire.

Quelque aveuglée que ſoit Phedre par ſa paſſion, elle ne peut penſer que ſon amour pour Hippolyte, qui eſt un crime du vivant de Théſée, ceſſe d'en être un après ſa mort. Ce raiſonnement eſt tout l'oppoſé de ce que dit la confidente de Phedre dans Séneque. *Vous croyez*, lui dit-elle, *que votre crime ſera impuni, & qu'il ne vous laiſſera rien à craindre, parce que Théſée n'eſt plus au nombre des vivants?.... Vous êtes dans l'erreur*, &c. Hippolyte, *acte I. ſcene II.*

Détrompez ſon erreur, fléchiſſez ſon courage.]

On *détrompe* quelqu'un: on le fait revenir de *ſon erreur*; mais on ne dit pas également, *détromper l'erreur de quelqu'un*, comme l'a remarqué M. l'abbé d'Olivet. *Remarques ſur Racine, nouv. édit, pag. 35.*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE demande à me voir en ce lieu !]

Cet épisode est absolument inutile à l'action ; il ne fait qu'en retarder la marche.

Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu.]

Apollonius de Rhodes, dans son poëme des Argonautes, *liv. I. vers 100 ;* Horace, *liv. II. ode VII.* Virgile, *énéide, liv. VI. vers 618 ;* & Sénèque, *Hippolyte, acte I. scene 1. vers 11.* parlent de ce voyage de Thésée aux enfers, sur lequel on prétend qu'Hésiode avoit fait un poëme. *Pausanias, béotiques, pag. 306.*

Sa présence, à ce bruit, n'a point paru répondre.]

Présence est ici pour *air, contenance.*

Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter, Déjà pleins de langueur, ne pouvoient vous quitter.]

Racine auroit dû s'arrêter à ces vers, qui sont une peinture vraie de la passion. Les deux vers suivants ne sont qu'une subtilité puérile, indigne de la tragédie.

Six freres....]

Plutarque en compte jusqu'à cinquante. *Vie de Thésée, tome I. page 2. D. 7. édit. de Paris in-fol. 1624.*

Et la terre humectée
But, à regret, le ſang des neveux d'Érectée.]

L'épithete d'*humectée* eſt inutile; mais c'eſt l'inconvénient de la rime. L'expreſſion *la terre but le ſang*, eſt priſe d'Eſchyle dans les ſept chefs devant Thebes. *Acte IV. ſcene I.*

Πίπτουσιν αἷμα γᾶι ὑπ' ἀλλήλων φόνῳ.

Racine ajoute que la terre

But, à regret, le ſang..... d'Érectée.

C'eſt que ce roi étoit fils de la terre; ce qui ſignifioit qu'il étoit un des premiers hommes qui habiterent l'Attique, ou qu'il deſcendoit de ceux qui s'y établirent d'abord.

Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu ſon fils.]

Le reſte de cette ſcene eſt très-bien écrit. Racine ſentoit combien il étoit néceſſaire de racheter par des détails heureux, par un ſtyle correct, élégant & harmonieux, la foibleſſe d'une ſcene vuide & inutile.

J'aime: je priſe en lui de plus nobles richeſſes, &c.]

Le mot *priſer* s'eſt perdu en poéſie; cependant l'uſage qu'en fait ici Racine auroit dû le faire conſerver.

Pour moi, je ſuis plus fiere, & fuis la gloire aiſée, &c.]

Pradon a voulu lutter ici contre Racine; cet exemple prouveroit que les perſonnes qui avoient aſſiſté aux lectures particulieres de la Phedre de notre poëte, en avoient rapporté à

Pradon pluſieurs détails, & que celui-ci s'étoi empreſſé de les dérober à ſon adverſaire. I fait dire à Phedre :

Nous mépriſons les conquêtes faciles ;
Nous voulons ébranler les cœurs les plus tranquilles ;
Et c'eſt le piége adroit où l'amour nous ſurprend,
Quand il arme nos yeux contre un indifférent.
Par orgueil on veut vaincre, on s'attache, on s'oublie ;
En voulant l'attendrir, on ſe trouve attendrie.
Notre fierté commence à nous abandonner ;
Et l'on prend de l'amour lorſqu'on en croit donner.

Phedre, acte I. ſcene III.

SCENE II.

Je révoque des loix dont j'ai plaint la rigueur.

On *ſe plaint de la rigueur d'une loi ;* mais o ne peut pas dire *en plaindre la rigueur.* Diſſer tations ſur les tragédies de Corneille & d Racine, *tom. II. pag. 377.*

Qui m'a, ſans balancer, reconnu pour ſon roi.

VARIANTE.

Qui m'a, ſans héſiter, reconnu pour ſon roi

Athenes, par mon pere accrûe & protégée, &c.

C'eſt à Théſée qu'on attribue la fondatio de la ville d'Athenes, & la réunion dans un même enceinte des bourgs différents qui com poſoient ce petit royaume. Avant lui, cet Éta n'avoit aucune place de réſiſtance. *Plutarque vie de Théſée*, pag. 10 ; *Iſocrate*, pag. 214.

Les campagnes de Crete, &c.]

La Crete eſt un pays montueux. On a critiqué pour cela avec aſſez peu de raiſon l'application que fait ici Racine du mot de *campagnes*.

Et que la vérité paſſe la renommée !]

La reine de Saba fait, dans l'écriture ſainte, un éloge ſemblable de Salomon. *Major eſt ſapientia & opera tua quàm rumor quem audivi.* IIIe liv. des rois, chap. X. ℣. 7.

Moi, vous haïr, Madame ! &c.]

Pradon fait de même Hippolyte amoureux d'Aricie : faute qu'Euripide & Séneque n'ont point commiſe ; c'eſt-à-dire, qu'il n'a imité Racine que dans ce qu'il avoit de défectueux.

Moi qui, contre l'amour fierement révolté, &c.]

Pour ſentir davantage le charme de la diction de Racine, il ne faut que lui oppoſer les vers ſuivants de Pradon.

Aſſez, & trop long-temps, d'une bouche profane,
Je mépriſai l'amour, & j'adorai Diane ;
Solitaire, farouche, on me voyoit toujours
Chaſſer dans nos forêts les lions & les ours.
Mais un ſoin plus preſſant m'occupe & m'embarraſſe :
Depuis que je vous vois, j'abandonne la chaſſe.
Elle fit autrefois mes plaiſirs les plus doux ;
Et quand j'y vais, ce n'eſt que pour penſer à vous.

Phedre, acte I. ſcene II.

Les mêmes penſées & les mêmes ſituations peuvent venir dans l'eſprit de l'écrivain le plus

médiocre & du plus grand homme ; mais c'e
la maniere de les rendre & de les exprime
qui fait diſtinguer le grand poëte d'avec l
verſificateur. Ceux qui aiment à comparer peu
vent conſulter le parallele que M. de Voltair
a fait dans ſa préface ſur Mariamne, de cett
déclaration de Pradon avec celle de Racine.

Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi !

Cette expreſſion figurée eſt heureuſemer
préparée par celles d'*orages*, de *naufrages*, &

Mes ſeuls gémiſſements ſont retentir les bois, &c.

Ce ſont ces idées recherchées & tout c
langage précieux qui gâtent cette piece ; ſar
ce défaut, Racine en auroit fait un chef-d'œ
vre. M. de Fenelon a dit avec raiſon qu
*l'action auroit été plus vive, plus courte & pl
rapide, ſi on n'y avoit vu que Phedre livrée à
fureur de ſon amour.*

Peut-être le récit d'un amour ſi ſauvage, &c.

Hippolyte craint que ſes proteſtations d
tendreſſe ne faſſent rougir Aricie, parce qu'
vient de lui parler de chaſſe, de courſiers
de chars & de javelots. On ne ſçauroit tro
admirer l'artifice du poëte d'avoir ſçu lui co
ſerver ici ce reſte de teinture ſauvage. C'e
à cette ſeule marque qu'on peut encore reco
noître Hippolyte.

Quel étrange captif pour un ſi beau lien !]

D'où vient que cette ſcene, ſi bien écrite
eſt ſi froide ? C'eſt qu'on s'intéreſſe peu à tout

ces déclarations galantes ; c'eſt que l'amour naiſſant eſt toujours foible au théâtre ; c'eſt qu'il faut qu'il ſoit dans toute ſa force pour y produire quelque effet.

On eſt ſurpris que Boileau, dont l'humeur ſévere avoit tant ridiculiſé dans Quinaut toute cette fade galanterie, *toute cette morale lubrique*, beaucoup moins déplacée dans un opéra que dans une tragédie, ait pu laiſſer paſſer à Racine ces défauts inſupportables dans un ouvrage où les paſſions ne doivent paroître que dans leur fureur.

SCENE III.

Mais cet empire enfin, ſi grand, ſi glorieux, &c.]

Ce mot *enfin* n'eſt ici que pour la meſure.

Quelle décence dans cette réponſe ! & que de choſes renfermées dans ce peu de paroles ! Cet entretien ne finit en apparence qu'à ce vers : le reſte de la ſcene ſe paſſe dans le cœur des ſpectateurs.

SCENE V.

Le voici. Vers mon cœur tout mon ſang ſe retir
J'oublie ; en le voyant, ce que je viens lui dire

Phedre dit de même dans Séneque : *M*
bouche refuſe de prononcer ce que je veux lui dir
une force puiſſante m'oblige de parler, un au
ſentiment m'en empêche. Hippol. *acte II. ſcene 1*
vers 14.

Cette ſcene eſt de l'invention de Séneque
mais elle n'eſt pas conduite avec autant d'a
que dans Racine ; les belles tranſitions do
ſe ſert ce poëte pour amener l'aveu de la paſſi
de Phedre, ne ſont qu'ingénieuſes dans la tr
gédie latine, au lieu qu'elles ſont pleines
chaleur dans la piece françoiſe ; parce que R
cine les a fait naître, non de l'adreſſe &
la prudence de Phedre, mais du trouble
de l'égarement où elle ſe trouve.

Madame, je n'ai point des ſentiments ſi bas.

Ce vers ne nous ſemble pas aſſez nobl
d'ailleurs le dernier hémiſtiche tombe ſ
grace.

Madame, il n'eſt pas temps de vous troubler
core, &c.]

Séneque a fourni à Racine ce moyen
conſolation. La reine conjure Hippolyte d'av
pitié de ſon veuvage ; & ce jeune prince
répond : *Puiſſe le Ciel écarter un ſi funeſte préſa*

Mon pere va revoir inceſſamment cette contrée. Les juſtes dieux nous accorderont ſon retour. Hippolyte, *acte II. ſcene 11.*

Ne ſera pas en vain imploré par mon pere.]

Racine ne paroît avoir ici rappellé toute la protection que Neptune accorde à Théſée, que pour établir la vraiſemblance de la cataſtrophe.

On ne voit point deux fois le rivage des morts, Seigneur.]

Ce vers eſt une traduction inimitable des vers ſuivants de Séneque.

Non unquàm ampliùs
Convexa tetigit ſupera, qui merſus ſemel
Adiit ſilentem nocte perpetuâ domum.
Hippolyte, acte I. ſcene 11.

Puiſque Théſée a vu les ſombres bords, &c.]

C'eſt ce que dit Mégare dans Euripide. *Vous eſpérez en vain que votre fils retournera ſur la terre ; nul homme n'eſt ſorti du ſombre royaume de Pluton.* Hercule furieux, *acte I. ſcene 111.*

Le préjugé où eſt Phedre que Théſée eſt deſcendu aux enfers, & qu'il ne reviendra plus, eſt de l'invention de Séneque. Cette préoccupation ſert à tromper cette princeſſe, & à lui faire écouter ſa paſſion criminelle. Dans Euripide, Théſée ne s'eſt abſenté que pour un an ; il eſt ſur le point de revenir, on l'attend au premier moment. Ces deux ſituations ont chacune leur beauté.

Et l'avare Achéron ne lâche point ſa proie.

Séneque a fourni ce beau vers à Racin

Regni tenacis dominus & tacitæ Stygis
Nullam relictos fecit ad ſuperos viam.

Le maître du ténébreux empire qu'arroſe le S ne lâche jamais ſa proie ; il n'a pas encore pe aux morts de voir le jour qu'ils ont quitté. H polyte, *acte II. ſcene 11.*

On peut remarquer ici que le *regni ten* du tragique latin, qu'on ne peut traduire françois avec la même préciſion, a été or peut pas mieux rendu par la belle épithete *vare*, que Racine paroît avoir empruntée d

Strepitum Acherontis avari

de Virgile. *Georgiques*, livre II. vers 492.

Toujours de ſon amour votre ame eſt embra

Traduction de ce vers de Séneque :

Amore nempè Theſei caſto furis ?

Hippolyte, acte II. ſcene 11.

Oui, Prince, je languis, je brûle pour Th &c.]

Toute cette déclaration eſt empruntée Séneque. *Hippolyte*, acte II. ſcene 11. ver & ſuiv.

Oui, dit Phedre, *j'aime*, *Hippolyte*, *cet que Théſée apporta en naiſſant, & qu'il conſer encore lorſqu'un duvet léger couvrit pour la pren fois la fraîcheur de ſes joues, & lorſqu'il s gagea dans l'affreuſe retraite du Minotaure qu'à l'aide d'un fil il ſçut en reconnoître tou détours. Dans quel éclat nous parut-il alors !*

cheveux étoient noués avec des bandelettes : une couleur vermeille animoit la délicateſſe de ſon teint ; à travers la foibleſſe de ſon âge, on démêloit déjà ſa vigueur naiſſante ; il avoit les traits de Diane que vous aimez, de Phœbus mon pere, ou plutôt il avoit vos traits. Oui, tel étoit ſon air lorſque le perfide nous plut ; il portoit, comme vous, ſa tête avec fierté. Ce qu'on remarque de plus en vous, c'eſt cet éclat qui n'a pas beſoin de parure. Vous êtes l'image vivante de votre pere : il me ſemble auſſi qu'un mêlange heureux des qualités de votre mere ajoute quelques traits de plus à cette reſſemblance, & qu'on démêle la fermeté rigide des Scythes à travers l'air moins ſauvage des Grecs. Si vous fuſſiez deſcendu avec votre pere dans les ports de Crete, ma ſœur n'eût deſtiné qu'à vous le fil qu'elle lui donna.

Mais non, dans ce deſſein je l'aurois devancée.]

Cette fin du couplet n'eſt imitée de perſonne : c'eſt la paſſion portée à ſon comble, c'eſt l'ivreſſe de l'amour peinte avec les couleurs les plus brillantes, les plus vives & les plus vraies. *Quelle fécondité d'idées, de ſentiments & d'images !* s'écrie ici M. Lefranc de Pompignan, dans ſa lettre à Louis Racine : *rien n'échappe à Phedre amoureuſe ; ce que l'amour lui repréſente, elle croit le voir ; & tout ce qu'elle voit, elle le rend viſible au ſpectateur.* Rem. de Louis Racine, *tom. II. p. 404.*

Et Phedre, au labyrinthe avec vous deſcendue, &c.]

Voilà ſans doute le dernier degré où la paſſion puiſſe être portée au théâtre.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entends ?...]

Dans Séneque, Hippolyte entre ici en fureur ; il eſt étonné que les dieux écoutent de pareilles horreurs, ſans en témoigner leur indignation ; il voudroit que le ciel s'obſcurcît, que le ſoleil effrayé retournât ſur lui-même ; il prie le maître du tonnerre de l'écraſer de ſa foudre, puiſqu'il a pu devenir l'objet des tranſports inceſtueux de ſa belle-mere. La ſurpriſe d'Hippolyte, réduite à ce peu de mots, *Dieux ! qu'eſt-ce que j'entends ?* eſt bien plus éloquente dans Racine.

Madame, pardonnez. J'avoue, en rougiſſant, &c.]

Séneque n'admet point dans Hippolyte cette louable confuſion, ce doute eſtimable ; Racine, en cet endroit, eſt bien ſupérieur à ſon modele. Ce n'eſt pas en cela ſeulement que peche le héros du tragique latin : il le repréſente prêt à donner la mort à Phedre, & la ſaiſiſſant par les cheveux pour l'immoler à ſon reſſentiment. *Hippolyte, acte II. ſcene 11.* Il s'en faut peu qu'Euripide ne prête à Hippolyte le même emportement envers la nourrice de Phedre.

Phedre de même, chez Séneque, s'oublie au point de ſe jetter aux genoux d'Hippolyte, pour le conjurer de répondre à ſa paſſion. Racine n'eſt pas moins admirable dans la maniere dont il a imité les anciens, que par l'art avec lequel il a ſçu s'en écarter.

Ah ! cruel ! tu m'as trop entendue.]

Ce n'eſt plus un amour qui s'échappe avec les plus grands ménagements ; c'eſt la paſſion

qui éclate dans toute ſa force, c'eſt un torrent qui ſe déborde avec fureur. Quel pinceau il falloit avoir pour peindre avec tant de feu les emportements d'une paſſion effrénée!

Crois-moi, ce monſtre affreux ne doit point t'échapper.]

Sénéque, qui repréſente Hippolyte prêt à immoler Phedre, lui fait dire, en s'adreſſant à Diane : *Jamais le ſang ne coula plus juſtement ſur tes autels.* Hippolyte, *acte II. ſcene 11.*

Au défaut de ton bras, prête-moi ton épée.]

L'idée que Racine a eue de faire reſter entre les mains de Phedre l'épée d'Hippolyte, eſt due à Sénéque. *Hippolyte, acte II. ſcene 11. vers 115 & ſuiv.* Ce moyen paroît reſſembler au manteau de Joſeph reſté entre les mains de la femme de Putiphar. *Geneſe*, chap. XXXIX. ℣. 12.

SCENE VI.

VOTRE frere l'emporte, & Phedre a le

Avoir le deſſus ou *le deſſous* : expreſſio peu élégantes pour la poéſie.

Mettons le ſceptre aux mains dignes de le

Cet acte eſt un peu vuide d'action. ception de la ſcene où Phedre déc paſſion à Hippolyte, on n'y trouve r fort intéreſſant ; cependant il faut qu'une auſſi belle ſcene ſuffit pour faire un acte.

On a reproché avec quelque raiſon cine de n'avoir point cité Séneque au r des auteurs qu'il a imités dans cette *Théâtre des Grecs*, tom. II. pag. 314.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CACHE-MOI bien plutôt; je n'ai que trop parlé.]

Ce qui intéreſſe le plus pour Phedre, c'eſt l'horreur qu'elle a pour ſa paſſion, à laquelle néanmoins elle revient toujours malgré elle; ce ſont ces flux & reflux d'amour & de remords qui ſe ſuccedent & ſe repouſſent continuellement. Ce qu'on admire le plus auſſi, c'eſt que la paſſion de Phedre, toujours combattue par ſes remords, n'en croît pas moins à chaque inſtant.

Pourquoi détournois-tu mon funeſte deſſein?]

On dit *détourner quelqu'un d'un deſſein*; mais on ne peut pas dire également, ſoit en vers, ſoit en proſe, *détourner un deſſein*. Remarques de M. l'abbé d'Olivet, *nouvelle édition*, *p. 35.*

Il ſuffit que ma main l'ait une fois touchée.]

Sénèque a fourni cette penſée à Racine: ce n'eſt pas Phedre qui ſuppoſe à Hippolyte de la répugnance pour ſon épée; c'eſt ce prince lui-même qui ne veut plus que cette épée ſoit ſuſpendue à ſon côté, parce que Phedre l'a touchée. On ſent combien ſont déſagréables des penſées auſſi forcées; c'étoit ſans doute un grand art dans Racine de les rendre ſupportables.

Moi, régner ! &c.]

Ce retour eſt admirable. Ces deux mots tiennent lieu d'une ſentence. On peut obſerver ici l'adreſſe du poëte à les mettre en action. Cet art eſt une perfection dans la poéſie dramatique, où la vivacité du dialogue permet rarement la tranquillité des réflexions morales.

Toi-même, rappellant ma force défaillante, &c.]

Ce ne ſont point des images ampoulées où le poëte ſe livre à la fureur de paroître ; c'eſt une image juſte, agréable, puiſée dans la nature, & telle qu'il en échappe dans la converſation à une perſonne paſſionnée. Pradon ſemble avoir voulu copier Racine, lorſqu'il fait dire à Phedre :

J'étois heureuſement tombée évanouie :
Mes mortelles douleurs alloient finir ma vie ;
Seule, & ſans nul ſecours, prête à finir mon ſort,
Dans cet affreux ſommeil j'enviſageois la mort.
Enfin, ſans mouvement, en proie à ma foibleſſe,
Par un dernier ſoupir j'étouffois ma tendreſſe,
Quand vos cruels ſecours ſont venus m'arracher
La douceur qu'au tombeau mon ame alloit chercher.
Phedre, acte III. ſcene I.

Vous laiſſoit à ſes pieds, peu s'en faut, proſternée !]

Peu s'en faut : expreſſion populaire, & peu digne d'entrer dans un vers.

Songez qu'une barbare en ſon ſein l'a formé, &c.]

Ce que dit la confidente en cet endroit, &

les réponſes de Phedre, ſont imités de Sénèque : *Sçachez qu'il eſt du ſang des Amazones.* Hippolyte, acte I. ſcene II. .... *Jettez un coup d'œil ſur les États des Amazones : toutes féroces que ſont ces femmes guerrieres, elles ſont ſenſibles au pouvoir de Vénus.* Ibid. *acte II. ſcene I.*

Dans l'acte I. ſcene II. de la même piece, la confidente dit auſſi : *Hippolyte fuit toutes les femmes.* Et Phedre répond, comme dans Racine : *Je ne craindrai point de rivale.*

Enfin, tous tes conſeils ne ſont plus de ſaiſon.]

Ne ſont plus de ſaiſon, maniere de parler trop familiere.

Fais briller la couronne à ſes yeux.]

Ce moyen ingénieux eſt encore dû à Sénèque.

Prenez, dit Phedre dans le poëte latin, *prenez le ſceptre qui m'eſt confié ; c'eſt à vous de régner.... Une femme ne doit point remplir le trône de votre pere.* Hippolyte, *acte II. ſcene II. vers 28.* Cette propoſition nous paroît d'autant plus adroite, qu'elle prête à Phedre une ſorte d'eſpérance qui ſert à prolonger ſon illuſion.

SCENE II.

Qu'il aime....]

M. de Voltaire prétend que Racine a imit ce vers,

Déeſſe, venge-toi, nos cauſes ſont pareille
Qu'il aime.....

du vers ſuivant de la ſcene IV. de l'acte I. d la Médée de Corneille,

Et m'aidez à venger cette commune injure, *&c.*

qui *n'eſt*, ſelon lui, *qu'une beauté de poéſie de Corneille*, & qui *eſt* au contraire *une beauté ſentiment dans Racine.* Remarques ſur Médée *tom. III. pag. 101.* Nous croyons que Racin a plutôt emprunté l'idée de ce vers d'un er droit de Séneque, qui fait dire à la confident de Phedre :

Diane, ſois propice à mes vœux : fléchis l'e prit ferme & rigide du farouche Hippolyte ; qu aime ; fais-le brûler des feux de l'amour ; rends docile à ſes tranſports : adoucis ſon eſprit inflex ble ; enchaîne ſon cœur.... fais-le rentrer ſous pouvoir de Vénus : voilà l'objet de tes efforts. Hi polyte, *acte II. ſcene I. vers 55.*

On ne ſçait pas trop pourquoi la confiden implore la déeſſe des forêts en cette occaſion c'eſt une mal-adreſſe dans le poëte latin d'avo fait adreſſer des vœux criminels à la chaſ Diane.

SCENE III.

Le roi, qu'on a cru mort, va paroître à nos yeux.]

La confidente donne à Phedre le même conſeil, dans Séneque. *Éteignez les feux horribles de cet amour... ne livrez point votre ame à la honte d'un pareil crime.* Hipp. *acte I. ſcene II.*

Phedre attend qu'Œnone ait fait des tentatives auprès d'Hippolyte : Œnone revient pour lui apprendre l'arrivée de Théſée. Ce coup de théâtre fait aſſez d'effet. Mais on a trouvé qu'il n'étoit pas poſſible que Théſée fût ſi près de Trézene, ſans qu'on en ait eu la moindre nouvelle ; & que le bruit de ſa mort ne pouvoit être vraiſemblable. *Diſſertations ſur les tragédies de Corneille & de Racine, t. II. p. 384.* Nous répondrons qu'il faut au théâtre ſe prêter un peu à l'illuſion, & que peu de nos pieces de ce côté là pourroient ſoutenir un examen ſévere.

Le retour de Théſée ne produit aucune ſurpriſe dans la piece d'Euripide, parce qu'on s'attend de moment en moment à le voir paroître. Racine a préféré l'invention de Séneque, comme la plus propre à produire un grand effet.

Mon époux eſt vivant ? Œnone, c'eſt aſſez.]

Le déſordre où ſe trouve Phedre à l'arrivée de Théſée, paroît ſemblable à celui où ſe trouve

Monime, lorſqu'on lui apprend que Mithridate eſt arrivé : c'eſt le même trouble, la même émotion, quoiqu'elle ſoit occaſionnée par une cauſe tout à fait différente.

Je te l'ai prédit, mais tu n'as pas voulu, &c.]

Phedre s'exprime à peu près de même dans Euripide : *J'avois prévu les effets de ton imprudence ; je t'avois dit d'enſevelir dans un ſilence éternel le ſecret qui va devenir le ſujet de mon tourment ; tu n'as pu te taire : & je mourrai déshonorée.* Hippolyte, *acte III. ſcene III.*

Je verrai le témoin de ma flamme adultere, &c.]

Racine a emprunté d'Euripide l'idée de cette ſituation terrible. *Tant que Théſée*, dit Hippolyte à la confidente de Phedre, *ne ſera point à Trézene, je n'habitera plus dans ce palais . . . . . mais à ſon retour, j'y rentrerai pour voir de quel front ta maîtreſſe & toi recevrez mon pere ; c'eſt à cela ſeul que je m'aſſurerai de votre audace*, &c. Hippolyte, *act. III. ſc. II.*

Laiſſera-t-il trahir & ſon pere & ſon roi ?]

Dans Euripide, Phedre déſeſpérée dit : *Hippolyte, tout plein de ſon courroux, va découvrir mon crime à Théſée ; il inſtruira le vieux Pitthée de mes perfidies : il ſemera par toute la terre des bruits injurieux à ma mémoire.* Hippol. *acte III. ſcene III.*

Il ſe tairoit en vain. Je ſçais mes perfidies, Œnone, & ne ſuis point de ces femmes hardies, &c.]

Ce retour de Phedre ſur elle-même eſt admirable. Dans Séneque, il ſe réduit à la décla-

ration que fait cette princeſſe *qu'elle n'a point perdu toute pudeur.* Hippolyte, *acte I. ſcene 11.* C'eſt donc dans Euripide que Racine a trouvé le modele de ce ſublime morceau.

Je connoiſſois, dit Phedre, *l'opprobre de ma foibleſſe. Liée à Théſée par les nœuds de l'hyménée, j'ai ſenti toute l'horreur qu'inſpire une telle action. . . , Périſſe à jamais la femme qui fit entrer la premiere dans le lit de ſon époux un homme étranger! Ce furent les familles les plus diſtinguées qui donnerent à notre ſexe ce dangereux exemple. . . . Oui, je déteſte ces femmes perfides, qui affectent dans leurs diſcours tout l'extérieur de la vertu, & qui couvrent, ſous un voile d'honnêteté, leurs débordements ſecrets. De quel front, ô Vénus, oſent-elles fixer les yeux de leurs époux? Quoi! n'appréhendent-elles pas que les ténebres, complices de leurs crimes, les murs, les voûtes de leurs appartements n'élevent la voix contre elles?. . . . Voilà, mes amies*, en s'adreſſant aux femmes du chœur, *ce qui me détermine à mourir. Je ne veux point être convaincue d'avoir déshonoré mon époux & les enfants qui me doivent le jour. Puiſſe plutôt la vertu de leur mere les faire vivre à Athenes avec une liberté noble & tranquille! Je ne ſçais que trop l'effet que produit ſur un grand cœur le ſentiment ſecret du crime de ſes peres.* Hippolyte, *acte II. ſcene 11.*

Eſt-ce un malheur ſi grand que de ceſſer de vivre?

Virgile a dit, au quatrieme livre de l'énéide, vers 380,

Uſque adeòne mori miſerum eſt?

Penſée très-forte, exprimée très-foiblement par Quinaut.

La mort n'eſt pas un mal ſi cruel qu'elle ſemble;

Vous le craignez.... Osez l'accuser la premiere.]

Dans Sénecque, la confidente dit à Phedre : *Hippolyte ſçait votre crime... faiſons-en retomber ſur lui l'imputation : accuſons-le d'avoir eu pour vous un amour inceſtueux ; l'aveu que vous lui avez fait de votre paſſion n'eſt connu de perſonne : qui pourra vous démentir?* Hippolyte, *acte II. ſcene II.*

Mais, le ſang innocent dût-il être verſé,
Que ne demande point votre honneur menacé?]

Cette maxime horrible eſt peut-être tolérable dans la bouche d'une eſclave. Mais que Phedre, après avoir dit :

Moi, que j'oſe opprimer & noircir l'innocence!

conſente aux manœuvres horribles d'Œnone, & s'abandonne à elle, cela révolte. Si Phedre parloit toujours ainſi, elle ceſſeroit bientôt d'être intéreſſante.

Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi.
Dans le trouble où je ſuis, je ne puis rien pour moi.]

Phedre eſt bien moins ſupportable dans Sénecque ; c'eſt elle-même qui accuſe Hippolyte en préſence de Théſée. Ici, Phedre ſe repoſe ſur Œnone des moyens de la tirer du pas gliſſant dans lequel elle s'eſt engagée. Cet artifice du poëte françois la rend moins coupable en apparence, mais revient cependant à peu près au même que celui de Sénecque.

Phedre, pour avoir écouté avec trop de foibleſſe un penchant flatteur, ſe voit obligée

de ſe perdre elle-même, ou de perdre l'objet de ſa paſſion. Quelle morale ſublime & effrayante ! C'eſt ſous ce point de vue que M. Arnaud enviſageoit le perſonnage de Phedre, lorſqu'il regardoit cette piece comme une école de mœurs.

SCENE V.

MOI-MÊME, il m'enferma dans des cavernes ſombres,
Lieux profonds & voiſins de l'empire des ombres.]

Racine raconte le fait hiſtorique en ſe ſervant de tous les ornements de la fable. Sénèque fait dire tout ſimplement à Théſée qu'il revient des enfers. *Remarques de Louis Racine*, tom. II. pag. 178.

D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature ;
A ſes monſtres lui-même a ſervi de pâture.]

Subligny, dans ſa critique, auroit voulu que Racine eût tourné ainſi ce vers:

L'ennemi dont mon bras a purgé la nature,
A ſes monſtres lui-même a ſervi de pâture.

Et nous croyons que Subligny avoit raiſon ; car autrement il faut néceſſairement un *il* au ſecond vers. *Diſſertations ſur les tragédies de Corneille & de Racine*, tom. II. pag. 286.

Je n'ai pour tout accueil que des frémiſſements ; &c.]

Euripide fait dire de même à Théſée qui

entre ſur la ſcene : *Sçavez-vous ce qui bruit dans mon palais ? J'entends les femmes éperdues. Quoi ! les perſonnes qui ici le premier rang après moi, ne s'empreſſ de m'ouvrir les portes de mon palais ; elles n gnent aucune envie de me voir !* Hippol. *ſcene IV.* Séneque a profité de cette idée. arrive ſur la ſcene, & s'applaudit d'être à tous les dangers qu'il a courus ; mais d'empreſſement qu'on témoigne de le plaintes, les cris qui frappent ſes orei font regarder ſon palais comme un ſéj triſte que les enfers. *Hippolyte*, acte III.

SCENE VI.

HIPPOLYTE *ſeul.*]

Dans preſque toutes les éditions de Théramene reſte en ſcene avec Hip c'eſt une faute ; autrement Hippolyte r roit au ſecret qu'il s'eſt impoſé, en dif préſence de ſon gouverneur :

Phedre, toujours en proie à ſa fureur e
Veut-elle s'accuſer & ſe perdre elle-

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Ah ! qu'eſt-ce que j'entends ? Un traître, un téméraire, &c.]

On a reproché à Racine d'avoir fait croire un peu trop aiſément à Théſée que ſon fils étoit coupable. *Diſſertations ſur les tragédies de Corneille & de Racine, tom. II. pag. 363.* Phedre, dit-on, n'accuſe Hippolyte que d'une maniere très-ambiguë ; Œnone n'eſt pas un témoin aſſez grave, & ſa ſeule dépoſition ne devoit pas perſuader Théſée. Cette accuſation eſt beaucoup mieux fondée chez Euripide, & ſur-tout chez Séneque. Dans le poëte grec, Théſée arrive ; il trouve ſa femme morte ; & le billet que Phedre a écrit l'inſtruit du crime de ſon fils. Dans Séneque, la nourrice accuſe Hippolyte devant les Athéniens ; Phedre confirme, par ſon ſilence & ſon déſeſpoir, les rapports de ſa confidente ; Théſée en croit tant de témoins ; ſa fureur eſt alors toute naturelle.

Ce fer dont je l'armai pour un plus noble uſage.]

Idée empruntée de Virgile, qui repréſente Didon furieuſe montant ſur le bûcher, & tirant du fourreau l'épée qu'elle avoit donnée à ſon

amant ; *préſent*, dit le poëte, *deſtiné pour c tres uſages.*

Non hos quæſitum munus in uſus.

Énéide, liv. IV, vers 647.

Phedre épargnoit toujours un pere déplorabl

Dans l'édition de 1677 ce vers ſe lit a Phedre épargnoit plutôt un pere déploral

C'eſt trop laiſſer la reine à ſa douleur morte

Il y a beaucoup d'adreſſe dans cette retr Œnone, en continuant d'accuſer Hippol auroit excité trop d'indignation,

SCENE II.

AH ! le voici, grands Dieux ! A ce maintien, &c.]

Racine, ſelon Subligni, avoit mis d'ab Mais le voici, grands Dieux ! A ce chaſte m tien, *&c.*

Le parterre, qui ne manque jamais de ſans, fit ce ſecond vers :

Ne le prendroit-on pas pour un homme de b

Diſſertations ſur les tragédies de Corn & de Racine, *tom. II, pag. 390.*

Faut-il que ſur le front d'un profane adulte Regne de la vertu le ſacré caractere ?]

Le fond de cette penſée eſt de Séne *Cœur perfide ! tu as donc des ſentiments cac*

Sous le maſque le plus tranquille, tu couvres donc les tranſports les plus violents? &c. *Enfin c'eſt donc ſous l'extérieur de la vérité..... que la fourbe & la férocité réuſſiſſent à nous ſurprendre?* Hippolyte, *acte III. ſcene 11.*

Et ne devroit-on pas, à des ſignes certains,
Reconnoître le cœur des perfides humains?]

C'eſt la penſée d'Euripide dans Médée ; acte III. ſcene 1. *Jupiter*, s'écrie-t-elle, *pourquoi fourniſſez-vous aux foibles mortels des moyens certains de diſcerner l'or faux de celui qui ne l'eſt pas, & leur laiſſez-vous ignorer les ſignes auxquels on peut reconnoître un méchant homme?* Théſée dit la même choſe dans Hippolyte, *acte IV. ſcene v.* Mais cette idée eſt tournée d'une maniere un peu trop alambiquée. C'eſt du poëte Théognis, qui étoit un peu plus ancien qu'Euripide, que cette penſée eſt tirée. *Penſées de Théognis, vers 117.*

Puis-je vous demander quel funeſte nuage, &c.]

Dans Euripide, Hippolyte aborde Théſée, en lui diſant : *Mon pere, j'ai couru précipitamment à vos cris au moment que je les ai entendus. J'ignore cependant le ſujet qui vous afflige, je deſire ardemment de l'apprendre de vous.... Mais.... qu'eſt-ce que je vois, mon pere?.. Phedre morte!.. Je reviens à peine de mon étonnement. Je l'ai quittée tout à l'heure, elle étoit pleine de vie. Que lui eſt-il arrivé? Comment a-t-elle fermé les yeux?... Mon pere, je ne vous quitte point que vous ne me l'ayez dit..... Vous ne me répondez point!..* &c. Hippolyte, *acte IV. ſcene v.*

Perfide ! oſes-tu bien te montrer devant moi ? Monſtre, qu'a trop long-temps épargné le tonnerre ! &c.]

C'eſt dans Euripide que Racine a trouvé le modele de la chaleur ſublime qui regne dans tout ce morceau. Théſée dit à ſon fils : *Après t'être porté à un tel excès, viens te préſenter devant moi !* Hippolyte, *acte IV. ſcene V.* Et plus bas : *Sors promptement de cette terre, dont je t'interdis le ſéjour : garde-toi bien ſur-tout d'aller à Athenes, de t'arrêter même aux extrêmités de mes États. Si je me laiſſois attendrir après une telle injure, &c..... les rochers que la mer vit naître des os de Sciron publieroient par-tout que je ne fus jamais le fléau des méchants.* Hippol. *acte IV. ſcene V.*

Sénéque, *acte III. ſcene II, de ſon Hippolyte*, a étendu cette idée ; mais il n'a fait que l'affoiblir par tous les détails dont elle eſt ſurchargée.

Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.]

Racine a cru devoir fonder l'engagement que Neptune avoit pris d'exaucer les vœux de Théſée : Euripide n'a pas eu la même attention. Sénéque s'eſt contenté, à l'exemple du poëte grec, de faire entendre que Neptune n'avoit fait ce ſerment que pour lui donner une marque de ſa tendreſſe paternelle.

Théſée à tes fureurs connoîtra tes bontés.]

C'eſt Sénéque qui a fourni à Racine l'idée de cette ſuperbe invocation.

Tu ſçais, dit Théſée à Hippolyte abſent, *que Neptune, dont je ſuis fils, m'a permis de*

former trois vœux, & qu'il m'a juré par le Styx de les exaucer. Souverain des mers, remplis à mon égard ce triſte engagement. Qu'Hippolyte ne reſpire plus au-delà du jour qui l'éclaire; chargé de l'indignation paternelle, tout jeune qu'il eſt, qu'il deſcende dans le tombeau. Mon pere, prête à ton fils cet horrible ſecours; je ne ferois point uſage de la derniere de tes promeſſes, ſans le malheur qui me fait gémir. Renfermé dans les gouffres du Tartare, reſſerré dans l'affreuſe demeure de Pluton, prêt d'être accablé par le courroux menaçant de l'impitoyable dieu des enfers, &c. je n'ai point imploré ton aſſiſtance. Hippolyte, *acte III. ſcene II.* On retrouvera la même idée dans la *ſcene II. de l'acte IV. d'Hercule au mont Œta.* Séneque eut ſans doute en vue, dans ces deux endroits, l'invocation de Théſée dans Euripide, qui eſt plus vive, plus chaude & plus forte.

Neptune, mon pere, fais périr mon fils. La priere que je t'adreſſe eſt le premier des trois vœux que tu m'as promis d'exaucer.... Que ma vengeance ne ſoit pas différée au-delà du jour qui m'éclaire, &c. Hippolyte, *acte IV. ſcene IV.*

Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur: mais je ſupprime un ſecret qui vous touche, &c.]

Hippolyte, dans Euripide, commence à peu près de même ſa juſtification. *Mon pere, votre courroux eſt bien fondé..... Et cependant que de raiſons j'aurois pour vous calmer!... Mais non, je ne puis vous les faire connoître.* Hippol. *acte IV. ſcene V.*

Examinez ma vie, & ſongez qui je ſuis.]

Gilbert fait dire à Hippolyte, acte IV. ſcene III.

Comparez ſeulement mon cœur avec ce vice. . . .
Pour juger du préſent, rappellez le paſſé, *&c.*

Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage.]

Ce vers fait la critique d'Euripide. Hippolyte n'eſt pas ſi modeſte; il dit à Théſée.

Je commence par le reproche que vous m'avez fait, &c... *Vous voyez la terre & le ciel; il n'eſt point dans l'un & l'autre un cœur auſſi pur que le mien. Je ne me ſuis attaché dès mon enfance qu'à honorer les dieux*, &c... *Je ſuis tout à fait innocent du crime que vous m'imputez. Je n'ai point encore éprouvé les plaiſirs de l'amour; je ne les connois même que de nom. Si l'innocence dans laquelle j'ai toujours vécu ne me juſtifie pas à vos yeux, faites au moins connoître comment j'ai pu m'en écarter.* Hippolyte, *acte IV. ſcene V.*

Le jour n'eſt pas plus pur que le fond de mon cœur.]

On a obſervé que ce vers, quoique fort doux, étoit tout compoſé de monoſyllabes. Pope a remarqué que cette ſorte de vers eſt propre à peindre la mélancolie. Cette obſervation pourroit être appliquée avec fruit à la poéſie françoiſe, dans laquelle ces vers ſont très-rares. La raiſon en eſt, ſans doute, que notre langue renferme beaucoup moins de monoſyllabes que la langue angloiſe. C'eſt auſſi pour cela, ſelon Vaugelas, qu'un vers compoſé de monoſyllabes ſeroit inſupportable en latin.

Et pour tout autre objet ton ame indifférente, &c.]

Dans Sénèque, Théſée fait le même reproche à Hippolyte. *Sauvage habitant des foréts, toi que je croyois pur & ſans tache, c'eſt donc là ce que tu me réſervois ? Tu voulois ſignaler tes premieres amours par l'affreux plaiſir de déshonorer ton pere.* Hippolyte, *acte III. ſcene II.*

Non, mon pere ; ce cœur, (c'eſt trop vous le celer) &c.]

Dans Euripide, Hippolyte, qui eſt fort éloigné de reſſentir de l'amour, cherche à ébranler l'injuſte prévention de ſon pere par une raiſon d'autant plus frappante que toute la ſévérité de ſon caractere y eſt peinte.

HIPPOLYTE.

Mon pere, je ne puis m'empêcher d'admirer votre conduite. Si vous étiez mon fils, ſi vous aviez attenté à l'honneur de mon épouſe, je ne vous aurois point exilé : j'aurois déjà plongé mon épée dans votre ſein.

THÉSÉE.

Je ſuivrai l'idée que tu me donnes.... Mais non.... Tu ne mourras pas, &c. *une mort prompte eſt la conſolation d'un homme malheureux. Tu ſeras banni de ta patrie ; par-tout errant & fugitif, tu traîneras, dans une terre étrangere, une vie miſérable. Voilà le prix réſervé à ton impiété.* Hippolyte, *acte IV. ſcene V.*

Tu l'aimes ?... Ciel ! ... Mais non, l'artifi
groſſier.]

Cette réticence eſt très-belle : on ne l
point aſſez ſentir au théâtre.

Par quel affreux ſerment faut-il vous raſſ
Que la terre, le ciel, que toute la nature..

Idée empruntée de l'endroit ſuivant
ripide.

HIPPOLYTE.

J'atteſte Jupiter de mes ſerments. Je jure
la terre, que je n'ai point attenté à l'honne
votre épouſe ... que je n'en ai jamais eu l'ia
je ſuis coupable d'un tel crime, je conſens à
dans la honte & dans l'infamie, à errer ſur
la terre ſans y trouver aucune retraite, & qu
ma mort, la terre & l'eau refuſent égalem
recevoir mes os dans leur ſein, &c. &c.

THÉSÉE.

J'admire cet impie : coupable envers mo
inceſte, il ne penſe pas que je puis auſſi le
çonner d'un parjure. Hippolyte, *acte IV. ſc*

Ah ! que ton impudence excite mon courrou

Ce vers eſt pris, preſque mot pour
d'Euripide. *Hippolyte*, acte IV. ſcene V.

ΘΗΣΕΥΣ.

Οἴ μοι. Τὸ σεμνὸν ὡς μ' ἀποκτενεῖ τὸ σόν.
Οὐκ εἶ πατρῴας ὡς τάχιστα γῆς ἐκτός.

Hélas, dit Théſée à Hyppolyte, *que la*
m'indigne ! quoi ! tu ne t'éloigneras pas inc
ment du pays qui t'a vu naître ? Racine,

que nous croyons, n'auroit point dû rendre Hippolyte témoin de la malédiction que ſon pere prononce contre lui. La conduite que tient ce jeune prince avec Aricie, en ſeroit plus vraiſemblable. Euripide & Séneque ont eu grand ſoin de la lui laiſſer ignorer.

Fuſſes-tu par-delà les colonnes d'Alcide.]

C'eſt un ancien qui parle, & pour qui les colonnes d'Hercule étoient le *non plus ultrà* d'un exilé. Si l'on faiſoit parler un perſonnage moderne, on auroit mauvaiſe grace de lui faire dire *fuſſes-tu par-delà Cadix;* mais il eſt convenable que Théſée parle avec ce préjugé du monument de la gloire de ſon ami.

Dans Euripide, Hippolyte s'exprime ainſi: *Hélas! qu'allez-vous faire? Quoi! vous n'attendez pas même que le temps me juſtifie à vos yeux, & vous m'exilez de cette terre!*

THÉSÉE.

Je voudrois que tu fuſſes au-delà de l'Océan & des pays habités autrefois par Atlas, tant je ſens de haine pour toi. Hippolyte, *acte IV. ſcene V.*

Racine, comme on le voit, a traduit le poëte grec avec la plus grande préciſion.

Séneque a employé treize vers pour exprimer la même idée, parce qu'il ajoute à ſes énumérations géographiques des deſcriptions poétiques qui ne font qu'affoiblir la fureur des imprécations de Théſée. Ce héros les termine enſuite en diſant que, pour tirer vengeance du crime de ſon fils, *il le ſuivra dans tous les réduits où il chercheroit à ſe cacher; que les lieux*

les plus éloignés, les plus déſerts, les plus im
ticables ne le ſauveront point de ſa colere, p
que ſes imprécations le pourſuivront dans tou
lieux où ſes coups ne pourront point l'attei
Hippolyte, *acte III. ſcene 11.*

Chargé du crime affreux dont vous me ſoupçon
Quels amis me plaindront quand vous m'a
donnez?]

Hélas! dit Hippolyte dans Euripide, *à pourrai-je demander l'hoſpitalité, ſi vous m'e pour un tel crime?*

Ce ſera, lui répond Théſée, *à celui q plaît dans la ſociété des méchants, & qui r avec plaiſir le perfide étranger qui corromp femmes.* Hippolyte, *acte IV. ſcene V.*

Gilbert, dans ſon Hippolyte, a fait uſag la même idée.

HIPPOLYTE.

Si je ſuis exilé pour un crime ſi noir,
Hélas! qui des mortels voudra me recevoir?
Je ſerai redoutable à toutes les familles,
Aux freres pour leurs ſœurs, aux peres pour leurs fi

THÉSÉE.

Va chez les ſcélérats, les ennemis des dieux,
Chez ces monſtres, cruels aſſaſſins de leurs meres
Ceux qui ſe ſont ſouillés d'inceſtes, d'adulteres;
Ceux-là te recevront.

Corneille a fait dire également à Médée

Où me renvoyez-vous, ſi vous me banniſſez?

C'eſt dans Séneque qu'il a trouvé le mo de cette ſublime interrogation. *Hercule furi acte V.*

Vous me parlez toujours d'inceſte & d'adultere ; Je me tais.]

Dans Euripide, Hippolyte ne ſe tait ſur le crime de Phedre qu'en vertu d'un ſerment que la confidente de cette princeſſe lui a ſurpris. Si Racine ne ſe ſert pas de cet artifice ingénieux, il appuie cette réſerve ſur des motifs plus louables & ſur des conſidérations plus adroites, puiſqu'Hippolyte ne perſiſte dans le ſilence que par la crainte où il eſt d'affliger ſon pere en lui révélant la honte de ſon lit.

Cependant Phedre ſort d'une mere,
Phedre eſt d'un ſang, Seigneur, &c.]

Hippolyte s'exprime ainſi dans Euripide : *Phedre eſt ſans crime, quoiqu'elle ne ſoit pas à l'abri de tout reproche ; & moi qui fis toujours une profeſſion ſi ouverte d'être chaſte, je ſuis ſoupçonné de ne l'avoir pas été !* Hippolyte, *acte IV. ſcene V.*

Le pere Brumoy obſerve avec raiſon que, dans le poëte grec, *Hippolyte eſt bien plus reſpectueux que chez le poëte françois ; ce qu'il répond ici eſt bien fort pour un fils qui parle à ſon pere.* Théâtre des Grecs, *tome II. page 269.* On pourroit dire, pour la juſtification de Racine, qu'Hippolyte montre aſſez de retenue en cachant la honte de ſa belle-mere, pour ſe permettre de laiſſer ſoupçonner un aveu qu'il ne veut pas faire.

Sors, traître. N'attends pas qu'un pere furieux
Te faſſe avec opprobre arracher de ces lieux.]

Théſée eſt ici plus modéré que dans Euripide,

quoique ſon emportement eût été plus fo
Gardes, dit-il, *vous ne l'arrachez pas d*
lieux! n'avez-vous pas entendu que j'ai déjà pro
l'arrêt de ſon exil? Hippolyte, *acte IV. ſce*

Cette ſcene eſt de toute beauté. Nous o
verons ici avec les auteurs de l'hiſtoir
théâtre françois, *tom. XIV. pag. 425*, que l
Pellegrin, qui a cherché à imiter Racine
la ſcene IV. de l'acte III. de la Mort d'Ul
n'a point atteint à la maniere ſublime
Théſée eſt confirmé dans ſon erreur, &
Hippolyte a cherché à l'en tirer.

SCENE III.

MISÉRABLE! tu cours à ta perte infail

Roxane a dit dans Bajazet, acte V. ſce

Pour la derniere fois, perfide, tu m'as vu
Et tu vas rencontrer la peine qui t'eſt due.

Vous obſerverez ici que Théſée s'ex
à peu près comme elle, & que la ſitu
d'Hippolyte ne differe preſque pas de ce
Bajazet.

Je t'aimois... & je ſens que, malgré ton o
&c.]

Théſée, chez Séneque & chez Eur
n'a point ce retour de tendreſſe ſi n
dans un pere.

SCENE IV.

Je vais moi-même encore, aux pieds de ſes autels, &c.]

Que Théſée ait condamné ſon fils dans un moment de fureur, cela paroît vraiſemblable; mais qu'après le retour de tendreſſe qu'il a eu, & la juſtification d'Hippolyte, il aille preſſer Neptune d'accomplir ſes ſerments, ſans s'informer de la vérité, c'eſt un trait de dureté impardonnable & ſans effet.

SCENE V.

Il ſort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille?]

Louis Racine a très-bien obſervé que *le tableau qu'offrent* les ſcenes IV. & V. de cet acte *eſt un tableau dont l'original n'eſt ni dans Euripide ni dans Séneque.* Remarques, *tom. II. pag. 185.*

SCENE VI.

Non ; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir.]

A ne vous point mentir : expreſſion proſaïque & familiere.

Ah ! douleur non encore éprouvée ! &c.]

C'eſt ici que Racine, par ſa grande connoiſſance du cœur humain, s'éleve au deſſus de Séneque, d'Euripide, & de tous les poëtes. L'épiſode d'Aricie n'a produit que cette ſeule belle ſcene, qui eſt cependant aſſez inutile à l'action.

La mort eſt le ſeul dieu que j'oſois implorer.]

On a critiqué ce vers, en diſant que la mort n'eſt point *un dieu*, mais *une déeſſe*. Remarques de Louis Racine, *tom. II. pag. 143*. Et l'on a eu tort : le mot de *dieu* a été pris dans ce ſens par Euripide, *Troade*, acte II. ſcene III. vers 648 ; par Virgile, *Énéide*, liv. II. vers 632, liv. VII. vers 498 ; & par Lucain, liv. II. vers 80.

Me nourriſſant de fiel, de larmes abreuvée, &c.]

Cette expreſſion de triſteſſe eſt imitée de Sophocle, qui repréſente Électre *baignée de larmes, réduite à plier ſous le poids de ſes maux ;* & plus bas : *forcée de cacher juſqu'à ſes larmes.* Électre, *acte I. ſcene IV. vers 166 & 283.*

Que fais-je ?... Où ma raiſon ſe va-t-elle égarer ?...]

Ce ſont ces combats d'amour & de remords qui ſont tout l'intérêt de cette piece.

Et je ſoutiens la vue
De ce ſacré ſoleil dont je ſuis deſcendue !]

Racine a tranſporté ici avec génie à Phedre, préoccupée de l'horreur de ſon crime, une raiſon que Séneque a miſe dans la bouche de la confidente de cette princeſſe.

Suppoſons, lui dit-elle, *que vous ſoyez aſſez heureuſe pour dérober à la connoiſſance des hommes un crime auſſi odieux, comment tromperez-vous la vigilance de l'aſtre qui éclaire tout l'univers ? Que ferez-vous pour le cacher au maître des dieux ?... Environnée de parents qui ont les yeux ouverts ſur tout ce qui ſe paſſe, croyez-vous qu'il ſoit poſſible de leur faire un myſtere de vos actions ?* Hippolyte, *acte I. ſcene 11.*

Où me cacher ?]

C'eſt la demande que ſe fait à lui-même Ajax dans Sophocle : *Où fuir ?* ſe dit-il, *où s'arrêter, puiſque je ſuis ſans honneur & ſans gloire ?* Ajax furieux, *acte II. ſcene 11.*

Ah ! combien frémira ſon ombre épouvantée,
Lorſqu'il verra ſa fille, &c.]

Cette ſituation, exprimée de la maniere la plus forte & la plus véhémente, paroît reſſembler à celle où Sophocle repréſente Ajax. *Comment*, dit-il, *oſerai-je me préſenter devant mon pere Télamon ? Comment permettra-t-il que j'arrête ſur*

lui mes regards, ſi je paroîs en ſa préſen
aucune marque de diſtinction, dépouillé, p
dire, de tout? Ajax furieux, *acte II. ſc*

Je crois te voir, cherchant un ſupplice n
Toi-même de ton ſang devenir le bourreau

C'eſt la penſée d'Ovide dans le poëme
vers 185 & 186.

Noxia mille modis lacerabitur umbra; tuaſque
Æacus in pœnas ingenioſus erit.

Jamais mon triſte cœur n'a recueilli le

On a remarqué que l'expreſſion *n'a*
le fruit, ne préſentoit pas un ſens bi
Racine, ſelon la remarque de M. de V
n'a voulu faire dire autre choſe à Phed
qu'elle n'a jamais goûté de douceurs dans ſ
criminelle. Remarques ſur Polieucte,
pag. 174.

Louis Racine prétend que, pour
toute interprétation équivoque, il faut
vers ainſi:

Jamais mon triſte cœur n'a recueilli *d*

Et nous penſons qu'il a raiſon. *Re*
tom. II. pag. 187.

Vous aimez. On ne peut vaincre ſa deſt
Par un charme fatal vous fûtes entraîn

Tout le fond de ce morceau eſt
duction libre d'Euripide. *Votre ſituat*
la confidente de Phedre, *ne me pré*
de ſingulier ni d'extraordinaire; l'amour

éprouvez est l'effet naturel de la colere de Vénus. Vous aimez . . . vous avez cela de commun avec le reste des humains. Hippolyte, *acte II. scene 11.*

L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ?]

Tout ce qu'Œnone dit à Phedre, Phedre se le dit à elle-même dans Séneque. *L'amour*, s'écrie-t-elle, *qui s'est emparé de mon ame, y domine avec empire ; ce dieu volage étend son pouvoir sur toute la terre : Jupiter lui-même n'est point à l'abri de ses feux ; Mars a ressenti la chaleur de son flambeau ; & sa flamme légere échauffe le cœur du dieu qui forge la foudre au milieu des torrents de feu que vomit le mont Etna*, &c. Hippolyte, *acte I. scene 11.*

Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.]

Racine a resserré, dans ce vers & les quatre suivants, une idée qui se trouve plus étendue dans Euripide ; la confidente y dit à Phedre : *Ceux qui lisent les ouvrages des anciens . . . n'ignorent pas que Jupiter rechercha les faveurs de Sémélé ; que l'Aurore, mere de la Lumiere, enleva Céphale aux cieux. L'Aurore & Sémélé sont encore parmi les dieux. Ces êtres immortels ne pensent point à les éviter ; ils les voient sans peine, parce qu'ils ont été forcés de céder à leur destinée. Et vous, foible mortelle, vous seriez rebelle à la vôtre ?* Hippolyte, *acte II. scene 11.*

Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner, &c.]

Tais-toi, dit Phedre à sa confidente dans Euripide ; *tu m'as déjà donné d'assez mauvais*

conſeils; ce ſont tes funeſtes avis qui m'ont porté au crime. Hippolyte, *acte III. ſcene* 111.

Va-t-en, monſtre exécrable, &c.]

L'imprécation renfermée dans ce vers, & les ſept ſuivants, eſt imitée d'Euripide.

Funeſte poiſon de l'amitié!.... dit Phedre à ſa nourrice; *puiſſent périr comme toi tous ceux qui, prêts à ſervir ainſi leurs amis, les entraînent au crime malgré eux,* &c. *Songe,* lui dit-elle plus bas, *à ta deſtinée, je prendrai ſoin moi-même de la mienne.* Ibid. *acte III. ſcene* 111.

Ah, Dieux! Pour la ſervir j'ai tout fait, tout quitté, &c.]

Racine a reſſerré dans ces deux vers la réponſe que la confidente fait à Phedre dans Euripide. *Vous avez raiſon de vous plaindre,* lui dit-elle, *des moyens que je vous ai ſuggérés... Et cependant que n'aurois-je point à vous oppoſer, ſi vous me permettiez de vous répondre? C'eſt moi qui ai pris ſoin de votre enfance,* &c. *En cherchant un remede à vos maux, je n'ai point trouvé ce que je deſirois,* &c. *Si mes tentatives avoient réuſſi, je n'aurois point été une extravagante,* &c. *Le ſuccès ſeul donne du prix à nos penſées.* Hippolyte, *acte III. ſcene* 111.

La fin du ſecond vers eſt empruntée du mot de Corbulon. Ce grand homme, inſtruit que Néron avoit donné ordre de le faire périr, ſe tua lui-même, en diſant: *je l'ai bien mérité.* Xiphilin, abrégé de Dion, *pag.* 192. Remarq. de Louis Racine, *tom. II. pag.* 188.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DEVOIS-JE, en lui faiſant un récit trop ſincere, &c.]

Ceci fait la critique de la ſcene de Séneque, où Phedre déclare elle-même à Théſée que ſon fils a voulu attenter à l'honneur de ſon lit.

De puiſſants protecteurs prendront notre querelle; &c.]

Ce vers, & les ſuivants, paroiſſent annoncer qu'Hippolyte eſt prêt à ſe révolter contre Théſée. On eſt un peu étonné de voir ce jeune prince, qui ſe laiſſe accuſer avec tant de conſtance par reſpect pour ſon pere, prendre tout-à-coup le parti de la rebellion. Ce défaut n'eſt pas ſenſible à la repréſentation, parce qu'il eſt placé dans une ſcene où le ſpectateur n'eſt point intéreſſé, & où il ne deſire que la préſence de Phedre.

Quand je ſuis tout de feu, d'où vous vient cette glace?]

Ce vers trivial eſt une antitheſe puérile.

Et tous les dieux enfin, témoins de mes tendre
Garantiront la foi de mes ſaintes promeſſes.]

M. de la Mothe a dit qu'Hippolyte de
propoſer à ſon pere de venir entendre ſa juſtif
tion dans ce temple où l'on *n'oſoit jurer en v*
Il eſt vrai que Théſée n'auroit pu douter a
de l'innocence de ce jeune prince : mais il
eu une preuve trop convaincante contre
vertu de Phedre ; & c'eſt ce qu'Hippolyte
vouloit pas faire. M. de la Mothe auroit
ſe défier un peu de ſon goût, en ſoupçonn
celui de Racine, qui ſemble avoir prév
ſon objection. En effet, Racine ſuppoſe
Théſée eſt ſi prévenu contre Hippolyte, c
ne veut pas même l'admettre à ſe juſti
par ſerment.

Le roi vient ; fuyez, Prince, & partez pro
tement.]

Nous ne dirons qu'un mot ſur cette ſce
c'eſt qu'elle eſt inutile & froide, & qu'
nuit totalement à l'intérêt, parce que la
ſence d'Aricie ne produit aucun effet.

SCENE III.

E vous aſſurez point ſur ce cœur inconſtant ;
à d'autres que vous il en juroit autant.]

ette ironie eſt bien froide dans la bouche
pere qui ſe croit auſſi cruellement outragé.
ne peut s'empêcher de convenir que le
railleur que prend Théſée, & qu'il ſoutient
; la réponſe qu'il fait à Aricie, ne con-
it ni à ſa dignité ni à ſa ſituation.

SCENE IV.

UELLE plaintive voix crie au fond de mon
cœur? &c.]

es ſoupçons de Théſée ne ſont pas auſſi
placés dans Séneque, ce n'eſt qu'après qu'on
it à Théſée le récit de la mort de ſon fils,
l s'écrie : *O nature ! quel eſt ton pouvoir !*
quels nœuds enchaînes-tu les peres aux enfants?
. Hippolyte, *acte IV. ſcene I.*
Dans Gilbert, Théſée dit à peu près la
me choſe :

s dans mon ſang glacé coule une froide horreur ;
ſecret ſentiment ralentit ma fureur,
ſemble à mon courroux vouloir ôter les armes.
mes yeux, malgré moi, je ſens couler mes larmes,
it me parle pour lui, &c.

SCENE V.

DANS la profonde mer Œnone s'eſt lan

Séneque & Euripide, ſelon la remarqu pere Brumoy, *théâtre des Grecs, tom. II. 308*, ne font point ſupporter à la nourric Phedre la peine de ſes conſeils ; c'eſt un a tage que la piece de Racine aura toujours celle de ces deux poëtes, à ne la conſid que dans le point de vue moral. Racir bien ſenti que le ſpectateur ſeroit indigné, n'apprenoit pas la punition de la confid de Phedre. C'eſt Gilbert qui lui a fourni l' de la faire périr. Théſée, auquel on a ceſſivement appris la mort d'Hippolyte & Phedre, demande à Paſithée, l'une des c dentes de cette princeſſe, ce qu'eſt deve Acriſe ; & Paſithée lui répond :

Dans les flots de la mer elle a fini ſes jours.

Hippolyte, acte V. ſcene

Elle a trois fois écrit : &, changeant de ſée, &c.]

Euripide a repréſenté Agamemnon dans pareille agitation. Le confident dit : *Mais écriviez une lettre à la lueur du flambeau que aviez allumé, vous la teniez encore dans main ; vous rayiez ce que vous aviez écrit, la fermiez, vous la rouvriez après, &, frap contre terre le flambeau qui vous éclairoit, verſiez un torrent de larmes*, &c. Iphigénie Aulide, *acte I. ſcene I.*

on rappelle mon fils, &c.]

ans la ſcene précédente, Théſée a de-
lé Œnone, & on eſt venu lui raconter
ort. Dans celle-ci, il demande ſon fils,
va apprendre la vengeance de Neptune.
à deux moyens ſemblables, placés trop
l'un de l'autre.

précipite point tes funeſtes bienfaits,
une, &c.]

eſt ici ſeulement que le rôle de Théſée
ntéreſſant; car par-tout ailleurs il eſt ſans
vement & ſans effet. Remarquez auſſi que
ectateur ne plaint point Théſée, quelque
eureux qu'il ſoit dans cette piece; c'eſt
eſt difficile de prendre un intérêt bien vif
malheurs d'un homme qui croit ſans exa-
tout ce qu'on lui dit.

SCENE VI.

HIPPOLYTE n'eſt plus.]

ans Homere, Antiloque annonce à Achille
ort de Patrocle, en diſant ſeulement:

τὸν Πατροκλὸς,

ocle eſt mort, Iliade, *liv. XVIII. vers 20*
iere ſublime de peindre la douleur, dont
pide, Racine & Boſſuet ſur-tout ont donné
uperbes modeles. C'eſt ici que l'on peut
avec Séneque, *Hippolyte*, acte II. ſcene II.

leves loquuntur, ingentes ſtupent.

Les dieux impatients ont hâté ſon trép
Quel coup me l'a ravi ? Quelle foudre ſoud

Ceci vaut beaucoup mieux que tout dit Théſée dans Sénéque. *Fais-moi*, d *détail de la mort de mon fils.* Et plus bas *moi le monſtre qui l'a occaſionnée.* Hip *acte IV. ſcene I.*

Le défaut de cette ſcene, s'il y e ſçauroit être dans la ſituation de Th eſt naturel qu'il veuille apprendre com a perdu ſon fils ; la maniere dont il le d a plutôt l'air d'une exclamation doul que d'une ſimple interrogation.

A peine nous ſortions des portes de Trézen

Ovide, liv. XV. de ſes métamor *vers 506*, & Séneque, commencent de la même maniere. *Dès que ce jeun* dit ce dernier, *fut ſorti de la ville*, & polyte, *acte IV. ſcene I.*

Ses gardes affligés
Imitoient ſon ſilence, autour de lui rang

Ce récit commence ainſi dans E *Nous étions*, dit un officier, *occupés pr vage à préparer les chevaux d'Hippolyte ; avoit inſtruits de la nouvelle affligeant chaſſoit de ces bords. Ce jeune prince v trouver, & confirmer par ſes larmes ce arrêt ; il étoit ſuivi d'une foule de jeun qui lui étoient attachés ; ils étoient auſ que lui..... Il fit atteler les chevaux, il rênes ſur ſon ſiége, & à l'inſtant il p courſiers.* Hippolyte, *acte V. ſcene II.*

Ses ſuperbes courſiers, &c.
Sembloient ſe conformer à ſa triſte penſée.]

On ne ſçauroit nier qu'il n'y ait ici une ſorte d'affectation d'eſprit. Virgile, à l'exemple d'Homere, *iliade, livre XVII. vers 426*, prête de la douleur & même des larmes au cheval d'un de ſes héros, *énéide, livre XI. vers 89.* Mais dans cette belle deſcription des obſeques de Pallas, c'eſt le poëte qui parle, & non pas un perſonnage auſſi affligé que Théramene.

Un effroyable cri, ſorti du fond des flots, &c.]

L'image renfermée dans ce vers & les ſuivants, eſt la même dans Euripide. *A peine*, dit l'officier, *fûmes-nous entrés dans le déſert... que nous entendîmes ſortir de la terre un bruit terrible qui nous fit frémir.... Les chevaux dreſſerent leurs crins & leurs oreilles.* Hippolyte, *acte V. ſcene 11.* Ovide, au livre XV. de ſes métamorphoſes, vers 516, a dit auſſi:

Arrectiſque auribus horrent
Quadrupedes; monitique metu turbantur, *&c.*

Cependant, ſur le dos de la plaine liquide, &c.]

Nous tournons, dit le même officier, *nos regards vers la mer: nous voyons ſes flots s'élever & ſe perdre dans la nue... une vague plus furieuſe s'enfle & fond ſur le rivage où paſſoit le char d'Hippolyte.... Là, à travers l'écume qu'elle y répandit, elle laiſſa un monſtre affreux, dont les horribles mugiſſements firent retentir tous les lieux d'alentour. Ce monſtre offrit un ſpectacle ſi effrayant que nous oſions à peine nous en rapporter au témoignage de nos yeux.* Ibid. *acte V. ſcene 11.* Virgile,

énéide, liv. II. vers 200, a eu ſans dou
cet endroit d'Euripide, dans la belle de
qu'il a faite de la mort de Laocoon.

L'onde approche, ſe briſe, & vomit à
Parmi des flots d'écume, un monſtre furieu

Séneque n'a point négligé cette
Conſurgit ingens pontus in vaſtum aggerem,
Tumidumque monſtro pelagus in terram rui
Neſcio quid onerato ſinu
Gravis unda portat, *&c.*
Hæc dum ſtupentes querimur, en totum m
Immugit; omnes undique ſcopuli adſtrepũnt
Summum cacumen rorat expulſo ſale,
Spumat, vomitque vicibus alternis aquas, &
Inhorruit conçuſſus undarum globus,
Solvitque ſeſe, littori invexit malum
Majus timore, *&c.*
Hippolyte, acte I. ſcene 1.

Morceau que Pradon ſemble s'êtr
pour modele:

Dans un calme profond la mer enſevelie,
Ainſi qu'un vaſte étang, paroiſſoit endormie
Quand de ſon propre ſein s'éleve un prom
L'eau s'enfle à gros bouillons, menaçant le
L'un ſur l'autre entaſſés, les flots audacieu
Vont braver, en grondant, la foudre dans
Une montagne d'eau s'élançant vers le ſabl
Roule, s'ouvre, & vomit un monſtre épou
Sa forme eſt d'un taureau; ſes yeux & ſes
Répandent un déluge & de flammes & d'

De ſes longs beuglements les rochers retentiſſent,
Juſqu'au fond des forêts les cavernes gémiſſent.
Dans la vague écumante il nage en bondiſſant,
Et le flot irrité le ſuit en mugiſſant.

Phedre, acte V. ſcene derniere.

[*Son front large eſt armé de cornes menaçantes;*
Tout ſon corps eſt couvert d'écailles jauniſſantes,
&c.]

Ces vers ſont beaux, dit M. de Marmontel dans ſa poëtique; *mais ils ſont déplacés* dans la bouche de Théramene. *En effet, il importe très-peu à ſa douleur, & à celle de Théſée, que le front du dragon ſoit* armé de cornes menaçantes, & que ſon corps ſoit couvert d'écailles jauniſſantes. *Si Racine eût dans le moment interrogé la nature, lui qui la connoiſſoit ſi bien, j'oſe croire qu'après ces deux vers,*

L'onde approche, ſe briſe, & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monſtre furieux,

il eût rapidement paſſé à ceux-ci :

Tout fuit; &, ſans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voiſin chacun cherche un aſyle.

Nous ne pouvons que ſouſcrire à des réflexions auſſi judicieuſes; mais cependant quel dommage d'ôter des vers à Racine!

Une remarque que nous ferons ici en paſſant, c'eſt que Théſée demande, dans Séneque, à celui qui vient lui apprendre la mort d'Hip-

polyte, la description du monstre qui l'a occasionnée,

Quis habitus ille corporis vasti fuit?

Hippolyte, acte IV. scene 1.

tant le goût a de peine à se former. Sénèque ne sentit pas sans doute qu'il étoit ridicule de penser que des hommes, à qui la peur avoit fermé les yeux, pussent faire la description d'un animal qu'ils n'avoient eu ni le temps ni la liberté d'observer.

Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.]

La description que fait ici Racine du monstre qui fit périr Hippolyte, est empruntée de Sénèque; mais elle n'est pas aussi détaillée que celle du poëte latin.

Cærulea taurus colla sublimis gerens
Erexit altam fronte viridanti jubam.
Stant hispidæ aures, cornibus varius color,
Et quem feri dominator habuisset gregis,
Et quem sub undis natus: hinc flammam vomit,
Oculi hinc relucent cærulâ insignis notâ.
Opima cervix, arduos tollit toros,
Naresque hiulcis haustibus parulæ fremunt;
Musco tenaci pectus, ac palear viret,
Longum rubenti spargitur fuco latus;
Tum ponè tergus ultima in monstrum coit
Facies, & ingens bellua immensam trahit
Squamosa partem, &c.

Hippol. act. IV. scen. 1.

Le ciel avec horreur voit ce monſtre ſauvage.]

L'image que préſente ici Racine ne ſe trouve point dans l'Hippolyte d'Euripide ; & il s'en faut bien qu'elle ſoit auſſi forte, auſſi vive & auſſi énergique dans Séneque. *La terre*, dit l'envoyé, *frémit à l'aſpect* de ce monſtre, *les troupeaux effrayés ſe diſperſent dans les campagnes, le berger conſterné oublie de les réunir autour de lui ; l'effroi chaſſe des forêts les animaux qui les habitent.* Hippolyte, *acte IV. ſcene I.*

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.]

M. de Voltaire prétend que le vers de Corneille,

L'onde qui le reçut s'en irrita pour elle,

eſt le précurſeur de celui de Racine. Commentaires ſur Andromede, *tom. IV. pag. 120.* Nous croyons que c'eſt plutôt dans Virgile qu'il faut chercher le modele de cette magnifique expreſſion, qui eſt une traduction de la fin du vers 240 du livre VIII. de l'énéide.

Diſſultant ripæ, refluitque exterritus amnis.

Il y a peu de vers qu'on ait autant critiqués que celui-ci. On y a repris d'abord une faute de grammaire ; il faudroit, a-t-on dit, *le flot qui l'a apporté recule*, & non *l'apporta*, parce que ce paſſé défini marque une diſtance éloignée, & ne peut aller avec le préſent. *Remarques de M. l'abbé d'Olivet, nouvelle édition, page 138.* Si l'on ne conſulte que la grammaire, on a raiſon ; mais on pourra bien être plus indulgent ſi l'on a égard aux priviléges de

la poéſie, qui ſont trop reſſerrés dans notre langue.

On a prétendu enſuite que l'image de ce vers étoit exagérée, qu'un *flot* ne pouvoit pas être *épouvanté*, & que cette figure ne pouvoit être tolérable que dans une ode ou dans un poëme épique. Cette obſervation eſt de M. de la Mothe. Boileau & M. l'abbé d'Olivet ont eſſayé d'y répondre. Ce dernier, ſelon l'abbé Desfontaines, n'a pas trop bien juſtifié Racine. *Racine vengé, pag. 216;* traduction de Virgile par le même, *énéide, liv. VIII. note 16.* Auſſi M. l'abbé d'Olivet a-t-il ſupprimé dans la ſeconde édition de ſes remarques ce qu'il avoit inſéré à ce ſujet dans la premiere. *Remarques ſur Racine, nouv. édit. pag. 137.* Boileau, dans ſa onzieme réflexion ſur le traité du ſublime de Longin, a forcé M. de la Mothe à convenir de la frivolité de ſes objections; il a prétendu que Racine *ne pouvoit employer la hardieſſe de ſa métaphore dans une circonſtance plus conſidérable.... que dans l'arrivée de ce monſtre, ni au milieu d'une paſſion plus vive que celle qu'il donne à cet infortuné gouverneur d'Hippolyte, qu'il repréſente plein d'une conſternation que, par ſon récit, il communique en quelque ſorte aux ſpectateurs mêmes, &c. Auſſi*, ajoute-t-il, *a-t-on remarqué que toutes les fois qu'on joue la tragédie de Phedre, bien loin qu'on paroiſſe choqué de ce vers, on y fait une eſpece d'acclamation; marque inconteſtable qu'il y a là du vrai ſublime, au moins ſi l'on doit croire ce qu'atteſte Longin...* que *lorſqu'en un grand nombre de perſonnes différentes de profeſſion & d'âge, & qui n'ont aucun*

rapport ni d'humeurs, ni d'inclinations, tout le monde vient à être frappé également de quelque endroit d'un discours, ce jugement... est une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du merveilleux & du grand.

Séneque s'est contenté de dire que le monstre, en bondissant sur le rivage, entraîne avec lui les flots qui l'ont porté.

Pontus in terras ruit,
Summque monstrum sequitur.

Hippolyte, acte IV. scene 1.

Cette image est plus naturelle; mais elle est aussi moins grande & moins énergique.

Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros.]

Malgré la défense de Louis Racine, *remarques, tom. II. pag. 200*, on ne peut disconvenir que la critique du pere Brumoy ne soit fondée. En effet, Racine *fait, des officiers d'Hippolyte, des lâches qui s'enfuient dans un temple, au lieu de secourir & de défendre leur maître.* Théâtre des Grecs, *tom. II. pag. 329.* Cette faute ne se trouve point ni dans Euripide ni dans Séneque; ce dernier ne fait *fuir qu'une troupe de bergers;* & dans Euripide, les gardes d'Hippolyte font tous leurs efforts pour joindre ce prince emporté par ses chevaux; ils n'arrivent vers lui que lorsqu'il n'est plus temps de le secourir. Racine, de son côté, fait combattre Hippolyte contre le monstre; & le fils de Thésée, chez le poëte grec, meurt sans montrer de courage; il se contente d'appeller du secours. Ainsi, chez ces deux

poëtes, les défauts ſont toujours couverts par des beautés de différents genres.

Il lui fait dans le flanc une large bleſſure.]

Séneque n'a pas donné au fils de Théſée ſa même hardieſſe ; il s'eſt borné à préſenter Hippolyte ſur ſon char, raſſuré par ſa propre audace, mais n'entreprenant rien contre le monſtre.

Contrà feroci natus inſurgens minax
Vultu, nec ora mutat.

Hippolyte, acte IV. ſcene I.

De rage & de douleur le monſtre bondiſſant.]

Dans Euripide le confident s'exprime ainſi : *Le monſtre, qui vouloit effrayer les chevaux, ſe mettoit au devant d'eux pour les forcer à reculer*, &c. *S'ils paroiſſoient diriger leur marche vers les rochers, il s'approchoit du char pour précipiter leur courſe.* Hippol. *acte V. ſcene II.* Séneque n'a point manqué de détailler les mouvements différents de ce monſtre.

Sequitur aſſiduus comes,
Nunc æqua carpens ſpatia, nunc contrà obvius
Incurrit ore corniger ponti horridus.

Hippolyte, acte IV. ſcene I.

Leur préſente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de ſang & de fumée.]

Ovide a dit, métamorphoſes, livre XV. vers 511.

Corniger hinc taurus ruptis expellitur undis,
Pectoribuſque tenus molles erectus in auras,
Naribus & patulo partem maris evomit ore.

La frayeur les emporte ; &, ſourds à cette fois, &c.]

L'épouvante s'empare auſſi-tôt des courſiers d'Hippolyte, dit de même le confident dans Euripide ; *le jeune prince, habile en l'art de conduire un char, ſaiſit auſſi-tôt les rênes, les tire à lui.... Les chevaux effrayés mordent leur frein, & ne connoiſſent bientôt plus la main de leur conducteur*, &c. Hippolyte, *acte IV. ſcene 11.*

L'eſſieu crie & ſe rompt.]

L'harmonie des vers ne conſiſte pas ſeulement à éviter un hiâtus, un mot dur, une ſyllabe rude ; il faut encore ſçavoir les circonſtances où la meſure doit être ou lente ou précipitée, où le vers doit être doux ou majeſtueux, & même quelquefois dur. C'eſt par cette cadence variée que Boileau, Racine, Quinaut, Rouſſeau & M. de Voltaire ſont au premier rang des poëtes.

Dans les rênes lui-même il tombe embarraſſé.]

Cependant, dit le confident chez Euripide, *le malheureux Hippolyte, embarraſſé dans les rênes, ſe voit entraîné par ſes chevaux, ſans pouvoir ſe dégager du nœud qui le retient.* Hippolyte, *acte V. ſcene 11.* Dans Ovide, Hippolyte détaille ainſi lui-même les circonſtances de ſa chûte :

Nec vires tamen has rabies ſuperaſſet equorum,
Ni rota, perpetuum quâ circumvertitur axem,
Stipitis occurſu fracta ac diſjecta fuiſſet.
Excutior curru : loriſque tenentibus artus

Viſcera viva trahi, nervos in ſtirpe teneri,
Membra rapi partim, &c.

Métamorph. liv. XV. v. 521.

Il veut les rappeller, & ſa voix les effraie.]

Arrêtez, s'écrioit Hippolyte *de maniere à nous effrayer, arrêtez, ô courſiers que j'ai nourris avec tant de ſoin; ne ſoyez pas les auteurs de ma perte.* Hippolyte d'Euripide, *acte V. ſcene II.*

Tout ſon corps n'eſt bientôt qu'une plaie.]

Racine a reſſerré dans un ſeul vers le détail ridicule que fait Séneque de toutes les bleſſures d'Hippolyte. Il a imité la préciſion d'Ovide, qui dit, en parlant de ce jeune prince,

Unumque erat omnia vulnus.

Métamorph. liv. XV. v. 529.

Où des rois ſes aïeux ſont les froides reliques.]

Reliques : ce mot, dérivé du latin *reliquiæ*, qui veut dire *reſtes*, a vieilli : on ne le dit plus que des choſes ſaintes.

Portent de ſes cheveux les dépouilles ſanglantes.]

Les *cheveux* ſont les *dépouilles* de la tête; mais quelles peuvent être *les dépouilles des cheveux?* Cette expreſſion nous ſemble trop haſardée. Séneque a dit plus correctement :

Auferunt dumi comas.

A ces mots, ce héros expiré.]

Le pere Brumoy, & après lui M. l'abbé d'Olivet, ont repris l'expreſſion de *ce héros expiré.* Théâtre des Grecs, *tom. II. pag. 329*; remarques ſur Racine, *nouv. édit. pag. 50.* On

ne peut guere s'empêcher de convenir que cette maniere de parler ne ſoit irréguliere ; nous dirons cependant, avec l'abbé Desfontaines, que *cette expreſſion, quoique hardie, ne bleſſe point l'oreille, parce que tout lecteur qui a du goût ſuppoſera toujours* que, la poéſie ayant un langage à part, *ce qui ſeroit faute grammaticale pour le proſateur, ne l'eſt pas toujours pour le poëte.* Racine vengé, *pag. 239.*

Et que méconnoîtroit l'œil même de ſon pere.]

Racine enchérit ici ſur l'idée d'Euripide, qui fait dire à Médée par un confident, que Creuſe eſt tellement défigurée par les tourments dans leſquels elle eſt expirée, *qu'elle n'eſt plus reconnoiſſable qu'aux yeux de ſon pere.* Médée, *acte V. ſcene I.*

On eſt aſſez d'accord à préſent ſur les beautés & les défauts de ce récit. Ce n'eſt pas le gouverneur déſolé d'Hippolyte qui vient témoigner à Théſée une douleur avare de paroles ; c'eſt le poëte qui uſe toutes ſes couleurs dans un tableau qui ſera toujours regardé comme un des plus beaux morceaux que nous ayons dans notre langue, quelque repréhenſible qu'il ſoit. D'ailleurs, nous croyons que M. de Fenelon a juſtement obſervé que Théramene, qui vient pour apprendre à Théſée la mort funeſte de ſon fils, ne devroit dire que ces deux mots, & manquer même de force pour les prononcer diſtinctement : *Hippolyte eſt mort ; un monſtre, envoyé du fond de la mer par la colere des dieux, l'a fait périr. Un tel homme,* ajoute-t-il, *ſaiſi, éperdu, ſans haleine, peut-il*

s'amuſer à faire la deſcription la plus pompeuſe & la plus fleurie de la figure du dragon ? Réflexions ſur la grammaire, *pag. 100, édit. de 1717.*

Ovide n'eſt pas plus excuſable : il fait faire, dans ſes métamorphoſes, le récit de toute cette aventure par Hippolyte lui-même métamorphoſé en un perſonnage appellé Virbius. Ce morceau eſt cependant curieux par le rapport qu'il a avec le récit de Racine.

SCENE DERNIERE.

Il faut à votre fils rendre ſon innocence, &c.]

Euripide n'a pas ſçu ménager à Phedre ce retour à la vertu ; elle prend le parti d'abréger ſes jours, mais en ſe donnant la mort elle commet un crime en pure perte pour elle. Séneque a eu horreur d'employer un moyen auſſi atroce ; il a imaginé de faire ſurvivre Phedre à l'accompliſſment du vœu de Théſée ; c'eſt alors que, preſſée par les cris de ſa conſcience, elle vient, mais trop tard, rendre l'innocence à la vertu ſoupçonnée.

Le ciel mit dans mon ſein une flamme funeſte.

Dans Séneque, la maniere dont Phedre découvre l'innocence d'Hippolyte, eſt bien plus chaude, plus vive & plus véhémente que dans Racine ; cependant cette ſcene n'eſt pas plus intéreſſante dans l'un que dans l'autre, quoiqu'elle ſoit néceſſaire au développement de

action ; c'eſt qu'elle eſt déplacée chez les eux poëtes, & qu'Hippolyte une fois mort, e ſpectateur ne prend plus d'intérêt aux regrets nutiles de Phedre. On voit néanmoins avec laiſir, dans le poëte latin, la peinture que ait cette femme inceſtueuſe du trouble de ſon me, quoiqu'on apperçoive très-bien que ſa louleur eſt moins occaſionnée par ſes remords que par le déſeſpoir de s'être privée de l'objet le ſa paſſion.

Allons de ce cher fils embraſſer ce qui reſte.]

Ce vers contient une belle ſcene d'Euripide, dont Racine n'a point fait uſage ; elle auroit produit cependant l'effet le plus attendriſſant. *Voyez le précis de l'Hippolyte d'Euripide*, pag. 31 & 32.

FIN.

EXAMEN
DE PHEDR

RIEN de plus tragique, rien de j
intéreſſant qu'une femme tourmei
ſans ceſſe par l'aſcendant d'une paſ
violente qui la ſubjugue, & par l'in
tuoſité des remords qui la déchire
auſſi le rôle de Phedre eſt-il le plus b
qui ait jamais paru ſur aucun théâtre

Théſée, comme on l'a juſtement
ſervé, condamne Hippolyte un peu t
légérement; la précipitation avec laqu
il le charge des imprécations les plus
ribles, eſt d'autant plus étonnante
la vertu de ce jeune prince, ſa haine p
les femmes, & les perſécutions de
belle-mere, étoient des raiſons a
fortes pour empêcher Théſée de le c
damner ſans l'entendre. Le rôle d'H
polyte n'eſt pas non plus ſans défa
l'amour que Racine lui a donné p
Aricie ne produit aucun effet. Il eſt
que dans Euripide & Séneque, ce

n'a pas plus de mouvement : mais au moins eſt-il conforme à la vérité de l'hiſtoire. Le perſonnage de Théramene eſt tout-à-fait inutile ; il ne paroît guere ſur la ſcene que pour s'exprimer au premier acte, d'une maniere contraire à ſon caractere, & pour faire enſuite, au cinquieme, le récit le plus beau & le plus déplacé qui ſoit au théâtre. Le caractere d'Aricie eſt auſſi froid que celui d'Hippolyte ; comme elle n'a aucun intérêt à la paſſion de Phedre, elle ne ſert qu'à couper le fil de l'action, & qu'à détruire cette belle unité qui fait le charme de tout ouvrage dramatique. Œnone tient, à la vérité, beaucoup mieux au fond du ſujet ; mais ſon caractere eſt ſi odieux qu'on ne le voit qu'avec peine. On n'eſt donc véritablement touché, ému qu'à l'arrivée de Phedre : ce rôle en effet eſt un chef-d'œuvre de force, de génie & d'adreſſe ; c'eſt encore un modele parfait de la maniere dont on doit peindre les paſſions. Voilà ce qui regarde les caracteres. Jettons maintenant un coup d'œil ſur la marche de la piece.

Ce n'eſt qu'à la troiſieme ſcene du premier acte que commence l'expoſition

du véritable ſujet de la piece; tout ce qui la précede ne ſert qu'à préparer le ſpectateur à l'amour d'Hippolyte pour Aricie; mais dès que Phedre paroît, le ſpectateur prend auſſi-tôt pour elle les mêmes ſentiments que ſa confidente; il voit, avec la même inquiétude, ſon trouble, ſon épuiſement, ſes dégoûts pour la vie, l'horreur qu'elle reſſent pour elle-même, ſes retours continuels d'un objet à un autre; il écoute, avec le même intérêt, les repréſentations qu'Œnone lui fait; il applaudit avec tranſport aux moyens qu'elle emploie pour lui faire avouer la cauſe de ſes maux. L'appréhenſion que Phedre témoigne d'avoir laiſſé deviner ſon ſecret par l'irréſolution de ſes deſirs, le ſaiſiſſement que lui cauſe enſuite le nom d'Hippolyte, ſon embarras lorſqu'il faut déclarer la part qu'il a aux tourments qu'elle endure, ſes retours ſur les crimes de ſa famille pour adoucir l'aveu qu'elle va faire du ſien, ſon déſeſpoir lorſque ce ſecret lui eſt échappé, enfin la maniere dont elle ſe juſtifie, ſont de cette ſcene le tableau le plus vrai, le plus vif & le plus parfait qui ſoit ſorti de la main d'aucun poëte.

Au milieu de cette ſituation déſeſpérante, Phedre apprend la mort de Théſée. Cette nouvelle paroît d'abord jetter un nouveau jour ſur la triſte deſtinée de cette princeſſe; mais on lui annonce en même temps qu'Athenes eſt partagée ſur le choix de celui qui doit ſuccéder à Théſée; on l'inſtruit auſſi qu'Hippolyte eſt prêt de quitter Trézene pour aller ſe mettre à la tête d'un parti puiſſant qui doit le placer ſur le trône d'Athenes. Œnone fait alors un dernier effort pour rappeller Phedre à la vie; elle lui repréſente qu'elle doit conſerver ſes jours pour l'intérêt de ſes enfants, *&c.* Elle s'efforce auſſi de la convaincre qu'après la mort de Théſée elle peut, ſans crime, déclarer à Hippolyte l'amour qu'elle reſſent pour lui. Ce moment eſt celui où l'action prend le plus de chaleur; mais Aricie, qui n'a aucune part à la paſſion de Phedre, refroidit entierement le ſpectateur, en ouvrant le ſecond acte. Hippolyte prolonge cette froideur par des galanteries tout-à-fait oppoſées à ſon caractere. Phedre, que l'on a perdue de vue pendant cet intervalle, fait alors à Hippolyte cette belle déclaration

d'amour, qui a toujours passé pour le morceau le plus sublime de la scene françoise.

Après une scene aussi belle, on ne conçoit pas trop comment Racine se soutiendra dans l'acte suivant ; mais la passion de Phedre se replie en tant de manieres, les remords dont elle est combattue sont si violents, son désespoir & sa rage sont si bien exprimés, le refus qu'elle fait de régner est si beau & si bien placé, l'impuissance où elle est de renoncer à l'objet de sa passion est si fortement motivée, les raisons qu'elle trouve de justifier l'horreur qu'elle lui a inspirée paroissent si naturelles & si vraies, les moyens qu'elle croit avoir trouvés de le ramener à elle sont si adroits, que le spectateur s'attache comme malgré lui à tout ce qu'elle dit.

Pour tenter un dernier effort auprès d'Hippolyte, Œnone va lui proposer le sceptre & la couronne de Thésée. Ce roi, qu'on croyoit mort, arrive à Trézene. A cette nouvelle, l'embarras de Phedre prend une autre face ; elle se représente Hippolyte instruisant Thésée de l'affreux secret qu'elle lui a confié, &c.

Ses inquiétudes & ſes terreurs ſont ſi bien accumulées dans ce tableau qu'il remplit d'effroi, le déſordre & le trouble de ſon ame eſt ſi bien caractériſé, qu'elle ſemble le faire paſſer dans celle du ſpectateur.

Au milieu de ces reflux continuels d'amour & de haine, d'innocence & de remords, Théſée arrive ſur la ſcene. Dans une autre ſituation, Phedre auroit montré à ſon époux un empreſſement égal à la joie qu'il a de la revoir; mais ſon cœur eſt ſi glacé par le ſentiment de ſes crimes, que tout ce qu'elle fait ſe reſſent du ſaiſiſſement qu'elle éprouve: elle eſſaie de juſtifier la froideur avec laquelle elle reçoit Théſée; mais elle ſe ſouſtrait à ſa vue avec tant de précipitation, que ſon éloignement, les raiſons dont elle croit devoir le motiver, & les réponſes équivoques d'Hippolyte, préparent comme naturellement ce pere infortuné à croire tout ce qu'on va lui dire ſur le compte de ſon fils.

Dans l'intervalle du troiſieme au quatrieme acte, Œnone accuſe Hippolyte. Théſée rentre avec elle ſur le lieu de la ſcene; il repaſſe les circonſtances qui

ont accompagné le crime de ſon fils ; il s'informe du temps où cet amour a commencé, du lieu où il en a fait la déclaration, &c. Enfin il ſe perſuade ſi bien que l'embarras avec lequel Hippolyte s'eſt préſenté devant lui, eſt l'effet des remords dont il eſt déchiré, qu'il oſe à peine ſoupçonner qu'on l'ait accuſé ſans raiſon.

Hippolyte vient alors propoſer à Théſée de l'unir à Aricie par les nœuds de l'hyménée ; mais l'horreur que témoigne Théſée en le voyant, les reproches qu'il lui fait, les imprécations dont il le charge, font expirer cet aveu dans ſa bouche. Hippolyte prie ſon pere de comparer ſa vie avec le crime qu'on lui impute, &c. il eſſaie de jetter des ſoupçons ſur la conduite de Phedre : il irrite encore plus Théſée. Phedre vient trouver ſon époux dans la vue de déſavouer Œnone ; ce roi la prévient qu'Hippolyte aime Aricie. Phedre renonce auſſi-tôt au deſſein qu'elle avoit formé de juſtifier Hippolyte. Cet endroit eſt le ſeul de la piece où l'épiſode d'Aricie donne du mouvement à l'action. Phedre ouvre cependant les yeux ſur l'abîme qu'elle s'eſt creuſé ; elle ſe replie

ſa ſituation : mais elle le fait d'une niere ſi forte, ſi vive & ſi ſublime, e ſa fureur, ſes retours ſur elle-même, imprécations & les reproches qu'elle reſſe à ſa confidente, forcent le ſpec-eur à la plaindre malgré tous ſes mes.

Après un acte auſſi plein & auſſi beau, piece retombe dans la langueur, par effet du peu d'intérêt qu'on prend à it ce qui ſe rapporte au rôle d'Aricie. ſcene inutile & froide, par laquelle mmence le cinquieme acte, eſt ſuivie ne autre ſcene qui eſt également ſans et, parce qu'elle ne ſert point au déve-opement de l'action, & qu'elle prépare core moins Théſée à la juſtification ſon fils. Cependant Théſée croit ap-rcevoir qu'on l'a trompé : il ordonne es gardes de faire venir Œnone. Phedre ut mourir : Œnone s'eſt déjà préci-ée dans la mer. Théſée craint que les ux ne l'aient trop tôt exaucé ; il les ie de ſuſpendre l'effet de leur ven-ance. Dans le même inſtant Théramene nt lui raconter l'événement affreux i a fait périr Hippolyte. Après ce ſu-rbe récit Phedre arrive ſur la ſcene ;

elle avoue à Théſée qu'Hippolyte étoit innocent, *&c.* Elle expire enfin après avoir découvert tout le myſtere de cette intrigue. Théſée quitte auſſi-tôt la ſcene pour aller expier dans les bras d'Hippolyte l'imprudence de ſes vœux, & réparer, par l'adoption d'Aricie, la perte de ſon épouſe & de ſon fils.

D'après le plan que Racine s'étoit tracé, nous croyons qu'il ne lui étoit guere poſſible d'éviter les défauts dans leſquels il eſt tombé; nous penſons cependant qu'il auroit pu mettre dans le cinquieme acte plus de chaleur & plus d'intérêt, éclairer Théſée d'une maniere plus ſombre & plus tragique, peindre avec des couleurs plus fortes le déſeſpoir d'Hippolyte & l'embarras d'Aricie, donner en même temps plus d'énergie à la douleur de Théſée. Il auroit été à ſouhaiter, par exemple, qu'après les tentatives inutiles que devoit faire Aricie pour déterminer Hippolyte à tirer Théſée de ſon erreur, Aricie ſe fût chargée de le détromper; qu'elle eût d'abord diſpoſé Théſée à reconnoître l'innocence de ſon fils par des diſcours plus ſimples & moins équivoques; qu'enfin au mo-

ment où ce fatal ſecret auroit été prêt de lui échapper, Phedre eût achevé, par ſon aveu, la juſtification d'Hippolyte. Théſée auroit prié les dieux de ſuſpendre l'effet de leurs promeſſes. Dans l'inſtant Théramene auroit apporté la nouvelle du malheur arrivé à Hippolyte; par là, le développement de la piece auroit été plus naturel, la gradation plus marquée, enfin tous les perſonnages auroient été dans une ſituation plus intéreſſante. Racine auroit pu faire entrer encore dans ſa piece la belle ſcene d'Hippolyte mourant, qui termine l'Hippolyte d'Euripide. Cette ſcene pathétique & touchante auroit fait éprouver aux ſpectateurs cet attendriſſement délicieux qui fait le charme des cœurs ſenſibles, au lieu qu'on ne ſort ordinairement de cette piece qu'avec un ſentiment d'indignation qui refroidit l'ame, & qui ne lui fait goûter aucun plaiſir.

PRÉFACE

DES ÉDITEUR

Nous croyons qu'on devroit m
dans les différentes éditions de Ra
à la ſuite de Phedre, le plan qu'il
tracé du premier acte d'Iphigénie en
ride. Ce fragment ne pouvoit être n
placé qu'à la ſuite des pieces que R
avoit plus particulierement empru
du théâtre des Grecs. M. la Gr
Chancel prétend que ce poëte ren
à traiter ce ſujet, parce qu'il n'avoi
de matiere pour un cinquieme
Hiſtoire du théâtre françois, tom.
pag. 83.

REMARQ

REMARQUES
SUR ESTHER.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

MADAME de Maintenon, dégoûtée des mauvaiſes pieces que faiſoit Madame de Brinon, premiere ſupérieure de Saint-Cyr, & ſcandaliſée de la maniere trop paſſionnée avec laquelle les jeunes éleves de cette maiſon avoient repréſenté Andromaque, invita Racine à compoſer un poëme moral ou hiſtorique, d'où l'amour fût entierement banni. Racine craignit d'abord de réveiller ſes ennemis, & de compromettre ſa réputation. Il balança long-temps ſur le choix du ſujet; mais celui d'Eſther fut trouvé ſi heureux, que Boileau, qui avoit d'abord détourné ce poëte tragique de répondre aux vues de Madame de Maintenon, fut le premier à le déterminer à la ſatisfaire. La tragédie d'Eſther fut repréſentée à Saint-

Cyr pendant le carnaval de l'année 1689. Racine forma lui-même à la déclamation les jeunes demoiſelles qui remplirent ſes différents rôles.

Le roi, & toute la cour, ſelon Madame de Sévigné, *donnerent les plus grands applaudiſſements à cette piece ; M. le Prince y pleura ; Madame de Maintenon &* huit Jéſuites, *dont étoit le pere Gaillard, honorerent de leur préſence la derniere repréſentation.* C'étoit alors une faveur pour tous les ſeigneurs d'y être admis. La muſique, les vers, les ſpectateurs, tout contribuoit à la ſplendeur de ce ſpectacle.

Il étoit bien ſatisfaiſant pour Louis XIV. de voir tous les arts, tous les talents, toutes les vertus célébrer l'éclat de ſon regne ; mais quelle diſtinction ne fut-ce pas pour Racine d'avoir pu attirer un ſi grand concours à la repréſentation d'Eſther ? Non-ſeulement Louis XIV. y aſſiſta, mais il y conduiſit Jacques II. roi d'Angleterre, mort depuis à Saint-Germain.

Ce que Racine avoit prévu arriva : les applaudiſſements de la cour ne firent qu'irriter ſes ennemis ; on cenſura la piece d'Eſther avec acharnement. Cette critique, & la réponſe qu'on fit alors, ſe ſont perdues ; mais le parterre a confirmé le jugement des critiques, par le mauvais accueil qu'il fit à cette tragédie, jouée ſur le théâtre de la comédie françoiſe le lundi 8 mai 1721. On lit en effet dans l'hiſtoire du théâtre françois, *tom. XV. pag. 426*, qu'Eſther n'eut alors que huit repréſentations, quoique le célebre Baron y fît le rôle d'Aſſuérus. Ce défaut de réuſſite fut produit ſans doute par le peu d'intérêt qu'on prenoit alors aux alluſions qui avoient occaſionné les premiers ſuccès d'Eſther en 1689. On rendit cependant juſtice aux beautés du ſtyle ; mais on ne vit dans le ſujet qu'une action ſans intérêt, & qui n'étoit aucunement théâtrale. Ce fut ſans doute pour cela que Racine ne donna jamais à cette

piece le nom de tragédie, & qu'il ne diſtingua les actes par aucune diviſion.

L'hiſtoire d'Eſther avoit déjà paru pluſieurs fois avec auſſi peu de ſuccès ſur la ſcene françoiſe. André de Rivaudeau, en 1566, la traita ſous le titre d'*Aman ;* Antoine de Mont-Chrétien, dans le ſiècle ſuivant, ſous celui d'*Aman* ou de *la Vanité ;* un auteur anonyme, en 1617, ſous le nom d'*Aman* ou du *Favori d'Aſſuérus :* c'étoit une mauvaiſe allégorie à l'hiſtoire du maréchal d'Ancre. *Hiſt. du théât. franç. tom. VI. pag. 264.* Pierre Mathieu fit ſur le même ſujet une tragédie d'Eſther en 1578, qui n'eut aucun ſuccès. *Ibid. tom. III. pag.* 409. Des débris de cette piece il compoſa, quelque temps après, deux tragédies, *Vaſthi* & *Aman*, repréſentées en 1587, & imprimées à Lyon chez Rigaud en 1589. *Ibid. pag. 485 & 488.* Enfin Pierre Durier, connu par ſa piece de *Scévole*, donna auſſi, en 1644, une tragédie

d'Eſther, qui n'eſt pas deſtituée de mérite, mais ſur laquelle nous ne nous étendrons pas plus que ſur les ouvrages de ſes prédéceſſeurs, parce que toutes ces pieces n'ont aucune reſſemblance avec celle de Racine.

Eſther fut imprimée pour la premiere fois en 1689 : les dames de Saint-Cyr en obtinrent le privilége excluſif, & elles firent *défendre en même temps à tous acteurs, & autres gens montant ſur les théâtres publics, de la repréſenter.* C'eſt à cette premiere édition que remonte la premiere diviſion de cette tragédie en cinq actes, adoptée depuis dans l'édition de Thierry de 1702, & dans celle d'Amſterdam en 1743. Nous croyons inutile de détailler ici les raiſons qui nous ont déterminés à préférer cette diviſion à celle en trois actes qui a prévalu ; nous dirons ſeulement que Racine, ſelon toute apparence, n'ayant marqué d'autre diviſion dans Eſther que celle des chœurs,

nous avons cru devoir l'adopter, par qu'elle ſe rapproche le plus de ſes vue nous penſons même qu'il ſeroit bea coup mieux de n'y mettre aucune div ſion d'acte ni de ſcene, & de ſuivre c cela la méthode des poëtes grecs, ch leſquels les chœurs tenoient lieu de nc entre-actes.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Bien qu'il y ait dans Eſther des perſonnages d'hommes.]

Le rôle d'Aſſuérus fut joué par Mademoiſelle de Lally.

Sans rendre à celui qui a fait la muſique la juſtice qui lui eſt due, &c.

Ce muſicien s'appelloit Moreau. La protection de Madame de Maintenon, & les éloges que lui donne Racine, n'ont pas fait adopter l'idée qu'on donne ici de ſes talents.

PROLOGUE.

Madame de Caylus, qui avoit été élevée à Saint-Cyr, & qui n'en étoit ſortie que depuis peu de temps, témoigna une grande envie de faire un perſonnage dans Eſther. Les rôles étant diſtribués, Racine eut la complaiſance de faire pour elle ce prologue. Il eſt peut-être un peu ſingulier de voir la Piété, ſemblable à un court ſan adroit, deſcendre du ciel pour flatter Louis XIV. mais c'eſt la Piété qui le loue d'un établiſſement pieux.

Pour elles, à ſa porte, élevant ce palais, &c.]

Ceci ſe rapporte à la maiſon de Saint-Cyr.

L'intérêt que Louis XIV. prenoit à ce nouvel établiſſement ſe répandoit ſur tout ce qui pouvoit y avoir rapport.

Et l'enfer, couvrant tout de ſes vapeurs funebres,
Sur les yeux les plus ſaints a jetté ſes ténebres.]

Louis Racine prétend que les brouilleries qui exiſtoient alors entre la cour de France & celle de Rome, donnerent lieu à quelques critiques de faire *une application de ces deux vers*, tout-à-fait *contraire aux intentions de leur auteur.* Nous croyons en effet que Racine n'a *point* été *capable de penſer que l'enfer eût jetté ſes ténebres ſur les yeux d'un pape auſſi reſpectable qu'Innocent XI.* Remarques, *tom. II. pag.* 229.

Vous qui goûtez ici des délices ſi pures.]

Délices eſt féminin au pluriel, & maſculin au ſingulier. On dit très-bien, par exemple, *c'eſt un délice, pour de certaines perſonnes, de boire à la glace, même en hiver.* On dit également d'une autre, *qu'elle fait toutes ſes délices de l'étude.*

ACTEURS.

MARDOCHÉE, oncle d'Eſther.]

On n'eſt pas trop d'accord ſur le degré de parenté qui uniſſoit Eſther & Mardochée. *Antiq. judaïq. de Joſeph*, liv. VI. chap. 6.

REMARQUES
SUR ESTHER.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Toi, qui de Benjamin, comme moi, deſcendue, &c.]

On peut conſulter, ſur la généalogie de Mardochée, le chapitre II. d'Eſther, ℣. 5, & le chapitre XI. ℣. 2.

M'aidois à ſoupirer les malheurs de Sion.]

Soupirer les malheurs : expreſſion neuve & riche, empruntée de Tibulle, *liv. I. élégie VI.* Boileau avoit déjà donné dans notre langue l'exemple de cette hardieſſe, en diſant :

Ce n'étoit pas jadis ſur ce ton ridicule
Qu'amour dictoit les vers que ſoupiroit Tibulle, &c.
Art poétique, chant II.

C'eſt pleurer trop long-temps une mort qui t'abuſe.]

Tous ces vers ſont ſupérieurement écrits ; il y regne une onction, un enthouſiaſme qui ſont le propre du langage des prophetes.

Et le cri de ſon peuple eſt monté juſqu'à lui.]

Traduction littérale du paſſage ſuivant de l'exode. *Le cri* (des Iſraélites) *cauſé par l'excès de leurs maux, monta juſqu'à Dieu*, chap. II. ℣. 23. Cette façon ſublime de peindre la maniere dont les hommes font connoître au ſouverain Être leurs beſoins & leurs maux, ſe rencontre très-ſouvent dans les livres ſacrés.

Dans ſes nombreux États il fallut donc chercher, &c.]

Aſſuérus ne pouvant effacer de ſon ſouvenir la mémoire de Vaſthi, ſes favoris lui conſeillerent de faire *chercher dans ſes États les vierges les plus belles ; envoyez*, lui dirent-ils, *dans les différentes provinces de votre empire des officiers qui tâchent de découvrir celles qui ſeront les plus dignes de vous être préſentées, vous leur donnerez commiſſion de les conduire dans votre capitale.* Eſther, *chap. II. ℣. 2 & 3.* Cet uſage eſt aujourd'hui celui des Turcs ; c'étoit alors celui des Perſes. David reçut Abiſag la Sunamite après une ſemblable recherche. *Livre III. des rois*, chap. I. ℣. 2.

Les filles de l'Égypte à Suze comparurent, &c.]

Cette circonſtance n'eſt point dans l'écriture ; il eſt dit ſeulement qu'*on conduiſit à Suze*

un grand nombre de jeunes filles, qui furent remises à la garde d'Égée. Esther, *chap. II.* ℣. *8.*

Quelques critiques ont reproché à Racine d'avoir parlé des Parthes au temps d'Esther. Ces peuples, à la vérité, n'ont fait aucune action d'éclat sous le regne des Assyriens & des Medes, *Justin, liv. XLI. chap. 1.* mais ils existoient long-temps avant la fondation de ces deux empires; c'étoit une colonie qui se sépara du corps de la nation Scythe; on les appella pour cela *Parthes*, nom qui signifie *bannis*.

On m'élevoit alors solitaire & cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée.]

L'historien Joseph, au livre XI. de ses antiquités judaïques, ch. VI. prétend qu'Esther demeuroit à Babylone avec Mardochée; il se trompe. On lit en effet au chapitre II. d'Esther, *qu'il y avoit à Suze un homme appellé Mardochée.... qui s'étoit chargé de veiller à l'éducation d'une fille de son frere qui s'appelloit Edesse. Dès sa plus tendre enfance elle avoit perdu son pere & sa mere; c'étoit une vierge d'une grande beauté & d'une rare modestie; Mardochée l'élevoit en qualité de tuteur ou de pere adoptif.* ℣. *5, 7, 8.*

Je vins; mais je cachai ma race & mon pays.]

L'écriture sainte dit: *Esther fut mise aussi au nombre des filles parmi lesquelles le roi avoit résolu de choisir une épouse... mais elle ne voulut faire connoître ni sa patrie, ni le peuple chez lequel elle étoit née.* Esther, *chap. II.* ℣. *8, 10.*

Chacune avoit ſa brigue & de puiſſants ſuffrages, &c.]

Idée empruntée de Tacite; Racine en a déjà fait uſage dans Britannicus, acte IV. ſcene II. *Nec minore ambitu fœminæ exarſerant ſuam quæque nobilitatem, formam, opes contendere, ac digna tanto matrimonio oſtentare.* Annales, *liv. XII.*

L'autre, pour ſe parer de ſuperbes atours, &c.]

Racine a reſſerré ici avec nobleſſe le détail des préparatifs par leſquels on faiſoit paſſer les jeunes perſonnes qu'on deſtinoit au roi de Perſe. *Elles uſoient, pendant les ſix premiers mois, d'une onction d'huile de myrrhe, & pendant les ſix autres mois, de parfums & d'aromates. Le jour qu'elles devoient paroître devant le roi, elles étoient en droit de ſe faire donner tout ce qu'elles croyoient propre à relever l'éclat de leur beauté.* Eſther, *chap. II.* ℣. 12, 13.

Et moi, pour toute brigue & pour tout artifice, &c.]

Eſther, au rapport de l'écriture ſainte, *vit ſans empreſſement le jour de ſon triomphe; elle ſe contenta pour ſa parure de tout ce que l'eunuque Égée voulut lui donner.* Eſther, *ch. II.* ℣. 15.

Enfin, on m'annonça l'ordre d'Aſſuérus; Devant ce fier monarque, Éliſe, je parus.]

Le jour approchoit, dit l'écrivain ſacré, *où Eſther devoit être préſentée au roi; elle fut conduite dans l'appartement d'Aſſuérus.* Eſther, *ch. II.* ℣. 15, 16.

C'étoit l'uſage, parmi les femmes deſtinées aux rois de Perſe, de ne paroître devant lui qu'à leur tour. *Hérodote, liv. III.* Cet ordre s'obſervoit auſſi pour les femmes des particuliers. *Geneſ. XXX. 16.* Cette coutume eſt encore en pratique dans l'Aſie.

Dieu tient le cœur des rois entre ſes mains puiſſantes.]

Le cœur des rois, dit Salomon, *eſt dans la main du ſeigneur.* Proverbe, chap. XXI. ℣. 1.

De mes foibles attraits le roi parut frappé, &c.]

Dès que le roi vit Eſther, elle lui plut, elle trouva grace devant lui, & il l'aima bientôt plus que toutes ſes femmes. Eſther, *chap. II.* ℣. *17.*

Soyez reine, dit-il; &, dès ce moment même,
De ſa main ſur mon front poſa le diadême.]

Il faudroit, pour l'exactitude, *il poſa.*

Ces vers & les quatre ſuivants ſont une traduction littérale de l'écriture ſainte. *Aſſuérus poſa le diadême ſur le front d'Eſther; il la fit ſouveraine de ſes États à la place de Vaſthi.* Eſther, *chap. II.* ℣. *17 & 18.* Ce diadême étoit chez les Perſes de couleur de pourpre ou de bleu céleſte rayé de blanc. *Pline, liv. VII. Athénée, Deipnoſophiſt. liv. XII.* Cet ornement étoit de la même couleur pour les femmes. Bacchus eſt le premier qui en ait introduit l'uſage.

Inviterent le peuple aux noces de leurs princes.]

Pourquoi *princes* au pluriel? Il n'y avoit qu'Aſſuérus qui ſe marioit. Racine a ſans doute

voulu dire qu'Aſſuérus & Eſther étoient les *princes* du peuple & des grands ; mais nous ne croyons pas cette maniere de parler extrêmement correcte.

Aſſuérus, dit l'auteur d'Eſther, *fit inviter à un repas magnifique tous les ſeigneurs de ſa cour & tous les officiers de ſon armée ; il y diſtribua de riches préſents avec une magnificence digne de l'étendue de ſon pouvoir ; il diſpenſa toutes ſes provinces des tributs qu'elles étoient obligées de payer.* Chap. II. ℣. 18.

Quelle étoit en ſecret ma honte & mes chagrins !]

M. l'abbé d'Olivet a prétendu, dans la premiere édition de ſes remarques ſur Racine, que l'expreſſion *quelle étoit ma honte & mes chagrins !* étoit irréguliere ; mais que Racine l'avoit préférée à celle-ci, *quels étoient ma honte & mes chagrins !* afin de *faire parler Eſther comme parlent toutes les femmes.* Édition de Racine, 1743, *tom. III. pag. 90.* Nous croyons que Racine n'a point été déterminé par une pareille raiſon ; il a penſé que la premiere maniere de s'exprimer ſeroit *plus élégante & plus agréable que la ſeconde.* Remarques de Louis Racine, *tom. II. pag. 219.* Et qu'*à quelque irrégularité près, il valoit beaucoup mieux dire l'un que l'autre.* Racine vengé, même édit. de Racine, *tom. III. pag. 240.*

Et du Dieu d'Iſraël les fêtes ſont ceſſées.]

La récapitulation qu'a fait ici Racine des événement différents qui ont conduit Eſther ſur le trône des Perſes, eſt on ne peut pas plus

ntéreſſante. La modeſtie & la douceur de cette
rinceſſe y répandent un charme inexprimable.
Nous obſerverons néanmoins que tous ces dé-
ails ne paroiſſent pas tenir aſſez à l'action
rincipale.

Le roi, juſqu'à ce jour, ignore qui je ſuis.]

Eſther, dit l'hiſtoire ſacrée, *n'avoit point fait*
onnoître au roi ſa patrie & le peuple dont elle
toit ſortie, conformément à la défenſe que lui en
voit fait Mardochée. Eſther, *chap. II.* ℣. 20.
Cette attention à cacher le nom de ſa famille
& de la nation dont elle étoit ſortie, fit don-
ner à cette princeſſe le nom d'Eſther, qui
ignifie en hébreu *cachée, inconnue.*

Déjà même, déjà, par ſes ſecrets avis, &c.]

Ce fait eſt tiré de l'écriture ſainte. *Dans ce*
emps Bagathan & Tharès, tous deux eunuques
du Roi, &c. *formerent le deſſein de l'aſſaſſiner.*
Mardochée fut inſtruit de ce complot; il en donna
vis à la reine, qui en inſtruiſit Aſſuérus. Eſther,
h. II. ℣. 21, 22; *chap. XII.* ℣. 1.

J'ai découvert au roi les ſanglantes pratiques
Que formoient contre lui deux ingrats domeſtiques.]

Ces deux vers paroiſſent jettés ici ſans deſ-
ein, & cependant ils donnent à cette piece
le peu de mouvement qui la met en jeu;
le-là le ſonge effrayant du roi, la réviſion
les annales de ſon regne, l'impreſſion nou-
elle que fait ſur lui le danger qu'il a couru,
e regret qu'il témoigne de n'avoir pas récom-

penſé celui qui l'en a tiré, le triomphe de Mardochée, enfin le ſalut de tous les Juifs.

Jeunes & tendres fleurs, par le ſort agitées.]

Ces vers & les ſuivants ſont une alluſion très-directe à la maiſon de Saint-Cyr.

Une raiſon qui dut faire goûter cette ſcene à la cour de Louis XIV. c'eſt que le portrait d'Eſther étoit celui de Madame de Maintenon, veuve du poëte Scarron, qui remplaça Madame de Monteſpan, que Racine a voulu déſigner, à ce qu'on prétend, ſous le nom de l'*altier Vaſthi*. Remarques de Louis Racine, *tom. II. pag. 231.*

Je viens m'humilier
Et goûter le plaiſir de me faire oublier.]

Un pareil ſentiment a fait dire à Virgile, géorg. liv. IV. vers 563 :

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, ſtudiis florentem ignobilis oti.

Venez, venez mes filles, &c.
De l'antique Jacob jeune poſtérité.]

Au nom près de *Jacob*, ſubſtitué à celui de Cadmus, ce vers eſt une traduction littérale du premier vers de l'Œdipe de Sophocle.

Cette ſcene eſt inutile ; elle ne ſert en effet de rien à l'action, puiſque le ſujet de la piece n'y eſt pas même expoſé.

SCENE II.

.ONTER comme l'odeur d'un agréable encens !]
eſt la figure ordinaire ſous laquelle l'écri-
ſainte repréſente la maniere dont nos
es parviennent aux oreilles de Dieu. Dans
calypſe il eſt dit que *la fumée de l'encens*
des prieres des ſaints, monta en préſence du
eur. Chap. VIII. ℣. 4.

lorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?]
e n'eſt point ici une vaine déclamation
e crime & la vertu ; c'eſt l'épanchement
cœurs ſenſibles, ce ſont des ſentiments
naiſſent naturellement du fond du ſujet.
-ſeulement ces chœurs ſont très-beaux,
ils ſont encore ce que nous avons de
x dans le genre lyrique. Rouſſeau, dans
des ſacrées, a peut-être plus de force &
ages que Racine ; mais, ſi l'on en excepte
antique d'Ézéchias, il n'a point ce ſenti-
délicieux, cette grace touchante, qui ſont
e de tous ces morceaux de poéſie.

n, juſques au ciel élevée autrefois, &c.]
n a dit avec raiſon que ce vers & les quatre
nts, quoique très-naturels, n'étoient pas
res à être mis en chant, parce que la ter-
iſon des mots *élevée*, *abaiſſée*, *retracée* &
e, offre un ſon ſourd & muet qu'on ne
exprimer en muſique. La complaiſance
Quinaut pour Lully étoit ſi grande qu'il

ſupprimoit preſque toujours ces terminaiſo
lorſqu'elles finiſſoient une phraſe ou un
Remarques de Louis Racine, tom. II. pag. 2

Puiſſé-je demeurer ſans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée, &

Un pareil ſentiment a fait dire à Vir
In freta dùm fluvii current, dùm montibus umbr
Luſtrabunt convexa, polus dum ſidera paſcet,
Semper honos, nomenque tuum, laudeſque manel
Enéide, liv. I. vers 612.

Juſqu'au dernier ſoupir n'occupe ma penſée!

Cette apoſtrophe à la ville de Sion, qu
ſi bien dans le genre des exclamations dou
reuſes du peuple Juif ſur la deſtruction de
patrie, eſt on ne peut pas plus touchante.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Un ange du ſeigneur, ſous ſon aîle ſacrée, &c.] Racine feint ici qu'on a introduit Mardochée ıs le palais d'Aſſuérus, parce qu'il n'étoit permis d'y paroître couvert d'un ſac ou de ıdre. *Non enim erat licitum indutum ſacco am regis intrare.* Eſther, *chap. IV.* ℣. 2.

Nous ſommes tous perdus, & c'eſt fait d'Iſraël.] Cette exclamation reſſemble à celle d'Énée ıs Virgile.

ıit ſumma dies, & ineluctabile tempus
daniæ; fuimus Troes: fuit Ilium, & ingens
ria Dardanidûm.

Le dernier jour de Troye, ce jour fatal eſt arrivé: Troyens ne ſont plus: Ilium eſt détruite; la ire des Dardanides eſt pour jamais confondue ıs l'oubli. Énéide, *liv. II. vers 324.*

Dans l'écriture ſainte, cette ſcene douloureuſe ne ſe paſſe point entre Mardochée & lher; c'eſt Atach, l'un des eunuques de la ine, qui ſert d'interprete à leurs inquiétudes ciproques. *Eſther*, chap. IV. ℣. 1, 4, 5 , 8.

Juſte Ciel ! tout mon ſang dans mes veines ſe glace.]

Ce vers eſt mot à mot dans Phedre, acte I. ſcene III.

Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature.]

L'idée déſavantageuſe ſous laquelle Aman repréſente les Juifs, paroît reſſembler à celle qu'en donne Tacite. Cet auteur prétend que Bochoris, roi d'Égypte, conſulta l'oracle d'Hammon ſur les moyens de faire ceſſer la contagion qui déſoloit ſes États; l'oracle lui dit d'attaquer dans ſa ſource le principe de cette corruption; &, ſans autre examen, Bochoris chaſſa de ſon empire tous les Hébreux *comme une eſpece d'hommes qu'abhorroient tous les dieux.* Tacite, *liv. V. de ſes hiſtoires.*

Le fer ne connoîtra ni le ſexe, ni l'âge.]

On doit enſevelir dans le même naufrage
Les vieillards, les enfants, & tout ſexe, & tout âge;
Et, ſans conſidérer le mérite ou le rang,
En étouffer la race, & l'éteindre en leur ſang.

Eſther de Durier, acte IV. ſcene I.

Laiſſez les pleurs, Eſther, à ces jeunes enfants, &c.]

Durier fait dire à peu près la même choſe à Mardochée.

L'infortune des Juifs, leurs douleurs & leurs craintes,
Ont beſoin de ſecours, & non pas de vos plaintes;
Ce n'eſt pas les aider que de craindre pour eux,
Et c'eſt agir pour vous qu'aider ces malheureux.

Eſther, acte IV. ſcene I.

llez, oſez au roi déclarer qui vous êtes.]
Mardochée dit à Atach : *Faites ſçavoir à Eſther e je ne doute point qu'elle n'aille trouver le roi, qu'elle ne lui parle en faveur de ſa patrie & peuple dont elle eſt ſortie.* Eſther, *chap. IV.* 1.

:t la mort eſt le prix de tout audacieux, &c.]
Allez, dit Eſther à Atach, *allez dire à ardochée que tout homme qui oſe ſe préſenter ns l'appartement du roi ſans y être appellé... ſur le champ mis à mort, à moins que le roi ítende vers lui ſon ſceptre d'or en ſigne de clé-mce.* Eſther, *chap. IV.* ℣. 10 & 11. Juſtin dit ıe le mage Smerdis uſurpa d'autant plus faci-ment le trône des Perſes, que *les rois de ce ys ne ſe montrent point à leurs ſujets, ſous pré-xte de ſe rendre plus reſpectables. Liv. IX.*

Quoi ! lorſque vous voyez périr votre patrie, &c]
Ce morceau eſt de la plus ſublime élo-ıence ; il n'y a point là de faux brillants ; n y trouve cette chaleur qui échauffe, qui nbraſe, qui entraîne ; enfin cette éloquence u cœur ſi néceſſaire au théâtre, & mainte-ant ſi rare.

Que dis-je ? votre vie, Eſther, eſt-elle à vous ? &c.]
Dans Euripide, Iphigénie fait le même rai-nnement : *M'eſt-il permis de tenir ſi fort à la ie, puiſque je ne l'ai point reçue de vous pour ous ſeule, mais pour tous les Grecs.* Iphigénie ı Aulide, *acte V. ſcene V.*

Et qui ſçait, lorſqu'au trône il conduiſit vos pas,
Si, pour ſauver ſon peuple, il ne vous gardoit pas?

C'eſt mot à mot la traduction du paſſage ſuivant. *Et quis novit utrùm idcircò ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* Eſther, *chap. IV. ℣. 14.* Voici la maniere dont Durier a étendu cette idée:

Car enfin, croiriez-vous éviter les tempêtes,
De qui le coup mortel tomberoit ſur leurs têtes;
Et que leur mauvais ſort, reſpectant votre rang,
N'allât pas juſqu'au trône épuiſer votre ſang?
Si pour ſauver les Juifs votre bras ne s'emploie,
Le ciel pour les ſauver peut faire une autre voie, &c.
Croyez-vous que le ciel vous rende ſouveraine,
Et vous donne l'éclat & le titre de reine,
Pour briller ſeulement de l'illuſtre ſplendeur!
Que répandent ſur vous la pourpre & la grandeur?
Croyez-vous aujourd'hui poſſéder la couronne,
Pour jouir ſeulement des plaiſirs qu'elle donne? &c.
Eſther, acte IV. ſcene I.

Que peuvent contre lui tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre, &c.]

La fin de cet alinéa eſt de toute beauté. Rouſſeau paroît s'être propoſé de l'imiter dans les deux ſtrophes d'un cantique tiré du pſeaume XLVII.

Cent rois, ligués entr'eux pour nous faire la guerre,
Étoient venus ſur nous fondre de toutes parts;
Ils ont vu nos ſacrés remparts;
Leur aſpect foudroyant, tel qu'un affreux tonnerre,
Les a précipités au centre de la terre.

Le

ſeigneur dans leur camp a ſemé la terreur ;
parle, & nous voyons leurs trônes mis en poudre,
Leurs chefs aveuglés par l'erreur,
Leurs ſoldats conſternés d'horreur,
ırs vaiſſeaux ſubmergés & brûlés par la foudre :
ıuments éternels de ſa juſte fureur.

lu ſeul ſon de ſa voix la mer fuit, le ciel tremble.]

L'image de la mer qui fuit à la vue du igneur, eſt empruntée du pſeaume CXIII. . 3. *Mare vidit & fugit.* C'eſt Homere qui a urni l'idée du *ciel qui tremble*, iliade I. :rs 530. Image ſublime qu'Horace, *ode I. . III.* Virgile, *énéide, liv. IX. vers 106*; & vide, *métamorph. liv. I. vers 180*, ont tous pié.

Et les foibles mortels, vains jouets du trépas, &c.]

L'idée de ce vers ſublime eſt empruntée Iſaïe, ch. XL. ℣. 17. *Omnes gentes quaſi non ut, ſic ſunt coram eo.*

Et s'il faut que ſa voix frappe en vain vos oreilles, &c.]

Si vous gardez aujourd'hui, dit Mardochée, *ſilence, Dieu prendra d'autres moyens de tirer t Juifs de l'oppreſſion.* Eſther, *chap. IV.* ℣. 4.

Et vous, qui n'aurez point accepté cette grace, &c.]

Et tu & domus patris tui peribitis, &c. Ibid. *hap. IV.* ℣. 14.

Et pendant ces trois jours gardent un jeûne auſtere.]

Ce vers & les trois précédents ſont une traduction d'Eſther.

Vade & congrega omnes Judæos quos in Suzam repereris, & orate pro me. Non comedatis & non bibatis, tribus diebus & tribus noctibus. Eſther, *chap. IV.* ℣. *16.* Ce jeûne conſiſtoit à ne manger qu'une fois le jour, & à s'interdire toute nourriture préparée au feu. *Antiq. judaiq.* liv. IX, chap. VI.

J'irai pour mon pays m'offrir en ſacrifice.]

Ce ſentiment eſt pris de l'écriture ſainte. *Et moi*, dit Eſther, *j'irai me préſenter au roi*, &c. *je m'expoſerai volontairement à ce danger, à la mort même.* Eſther, *chap. IV.* ℣. *16.*

SCENE II.

O MON ſouverain roi! &c.]

Seigneur, mon Dieu, dit de même Eſther dans l'écriture ſainte, *vous qui méritez ſeul de porter le nom de notre roi*, &c. *j'ai appris de mon pere que c'eſt vous*, &c. *qui avez ſéparé Iſraël du milieu des nations; que vous avez auſſi choiſi nos peres pour régner parmi eux, & pour faire de leurs deſcendants votre peuple & votre partage.* Eſther, *chap. XIV.* ℣. *3-5.* Et plus bas : *Pour nous, Seigneur, nous avons eu le malheur de vous offenſer; vous nous avez punis en nous livrant aux nations ennemies dont nous adorions les dieux.* Ibid. ℣. *6 & 7.*

Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultere.]

Un honneur adultere : expreſſion heureuſe & nouvelle, qui répond à celle de l'écriture ſainte, qui déſigne toujours, par le mot *fornicari* ou *fornicatio*, le culte idolâtre que les Iſraélites rendoient à des dieux étrangers.

Mais c'eſt peu d'être eſclave, on la veut égorger.]

Ce n'eſt point aſſez, dit Eſther, *pour cette nation barbare, de nous tenir dans l'eſclavage & l'oppreſſion; ils attribuent la force de leur bras, que vous avez armé contre nous, à la puiſſance de leurs idoles; ils veulent changer le cours de vos promeſſes, détruire les reſtes d'un peuple qui peut devenir encore votre héritage, fermer la bouche à tous ceux qui louent votre ſaint nom, éteindre enfin le feu ſacré de votre autel. C'eſt aux nations infidelles qu'ils prétendent ouvrir la bouche pour célébrer le pouvoir des idoles, & exalter à jamais les foibles grandeurs d'un roi mortel. N'abandonnez pas votre ſceptre à ceux qui ne ſont rien devant vous, afin qu'ils n'outragent point votre nom en inſultant à notre ruine; faites retomber ſur eux l'iniquité de leurs projets; perdez ſur-tout ce méchant homme qui a commencé de nous perdre.* Eſther, *chap. XIV. ℣. 8-11. chap. XIII. ℣. 17.*

Tu ſçais combien je hais leurs fêtes criminelles, &c.]

Vous ſçavez, Seigneur, que je hais la gloire des infidelles, que j'abhorre toute alliance avec les incirconcis, &c. *vous ſçavez auſſi que dans le temps où je dois porter la couronne, je déteſte le ſigne forcé de mon élévation, que je la mets au*

deſſous des choſes les plus viles, qu'on ne la voit point ſur ma tête dans les jours que je puis conſacrer à la retraite. Vous ne m'avez point vu, ô mon Dieu! aſſiſe à la table d'Aman; je n'ai jamais pris plaiſir aux feſtins du roi, je n'ai point bu dans la coupe ſacrilége qu'on avoit offerte aux idoles; enfin depuis que vous m'avez conduite dans ce palais, juſqu'à préſent, vous ſçavez, ô Seigneur Dieu d'Abraham! que je ne me ſuis jamais réjouie qu'en vous. Eſther, *chap. XIV. ℣. 16, 17 & 18.*

Accompagne mes pas, &c.]

O mon Dieu!... donnez-moi cette noble aſſurance, cette fermeté généreuſe, ces paroles touchantes qui peuvent calmer à mon approche ce lion furieux. Eſther, *chap. XIV, ℣. 12 & 13.*

Les orages, les vents, les cieux te ſont ſoumis.]

Ce vers paroît être imité du ſixieme vers de Lucrece :

Te, dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,

qu'Hénaut a traduit ainſi :

Un ſeul de tes regards écarte les nuages,
Chaſſe les aquilons, diſſipe les orages.

SCENE III.

N'ÉTOIT-CE pas assez qu'un vainqueur odieux, &c.]

Rousseau a imité ce tour élégant dans une le ses odes.

Ce n'est donc pas assez que ce peuple perfide,
De la sainte cité profanateur stupide,
Eût dans tout l'Orient porté ses étendards?
Ce paisible tyran de la Grece abattue
Partage à notre vue
La plus belle moitié du trône des Césars.
Liv. III. ode IV.

Que de corps entassés! &c.]

Nous n'avons point en France de morceaux plus précis, plus pittoresques & plus passionnés; le génie de Racine étoit si souple qu'il y avoit peu de genre où il n'eût excellé. Ce morceau & tous ses chœurs sont une preuve que, s'il eût composé des odes, il eût été un très-grand poëte lyrique. Remarquez encore que la variété de la mesure & des vers donne à ce morceau une harmonie admirable.

Je tomberai comme une fleur, &c.]

Virgile a peut-être fourni l'idée de ce vers, *Enéid. liv. IX. vers 435*, en comparant Euryale mourant à une fleur qui a été arrachée de la terre par une charrue.

Purpureus veluti cum flos succisus aratro.

Malherbe a dit après lui, *poésies*, *liv. VI.* en

parlant de la brièveté des jours de Mademoiſelle du Perier :

Et roſe, elle a vécu ce que vivent les roſes,
L'eſpace d'un matin.

Hélas ! ſi jeune encore, &c.]

La répétition de ces deux vers eſt on ne peut pas plus touchante. Racine ne ſe contente pas de varier la meſure de ſes vers, il varie auſſi le ton. Après la peinture horrible du carnage, il peint un enfant qui ſe plaint. Ces différents contraſtes ſervent beaucoup à animer le ſtyle.

Le Dieu que nous ſervons eſt le Dieu des combats.]

Rouſſeau a rendu la même idée, liv. I. ode X.

Paroiſſez, roi des rois, venez, juge ſuprême,
Faire éclater votre courroux,
Contre l'orgueil & le blaſphême
De l'impie armé contre vous.
Le Dieu de l'univers eſt le Dieu des vengeances.
Le pouvoir & le droit de punir les offenſes
N'appartient qu'à ce Dieu jaloux.

Il renverſe l'audacieux.].

Cette idée entroit auſſi dans la morale des païens. *O Néméſis !* (dit Antigone dans Euripide) *ô foudres effrayants de Jupiter ! vous confondez l'orgueil audacieux.* Phénicienn. *acte I. ſcene II.*

Il prend l'humble ſous ſa défenſe.]

On dit *prendre la défenſe de quelqu'un*, on dit auſſi *prendre quelqu'un ſous ſa protection ; mais*

dre ſous ſa défenſe a-t-il été reçu par l'uſage ? n de plus commun, ſelon M. l'abbé d'Oli- , *que des termes qui paroiſſent ſynonymes, ui ne peuvent être mis l'un pour l'autre, ſoit : les mêmes prépoſitions, ſoit avec les mêmes es.* Remarques, *nouv. édit. pag. 15.*

Dieu, que la lumière environne ;
Qui voles ſur l'aîle des vents.]

Cette image eſt tirée des pſeaumes. *Amictus lumine ſicut veſtimento .... qui ambulas ſuper pennas ventorum.....* Pſeaume CIII. 2 & 3.

eſcends, tel qu'autrefois la mer te vit deſcendre.]

Ce vers préſente une belle image. Dieu dit s l'exode, chap. III. ℣. 8, *qu'il eſt deſcendu r ſauver ſon peuple.*

u'ils ſoient comme la poudre & la paille légere, &c.]

C'eſt le *tanquàm pulvis quem projicit ventus* l'écriture ſainte, que Rouſſeau traduit ainſi, *XV.*

Et votre ſouffle m'enleve
De la terre des vivants,
Comme la feuille ſéchée,
Qui de ſa tige arrachée
Devient le jouet des vents.

Cet acte eſt aſſurément très-court & très- de d'action : mais il eſt précieux par les utés de détail, par une verſification tantôt lime, tantôt touchante, toujours exacte, jours harmonieuſe & toujours naturelle.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ENFIN, las d'appeller un ſommeil qui le fuit, &c.]

Il faudroit pour l'exactitude, *un ſommeil qui le fuyoit.*

On y conſerve écrit le ſervice & l'offenſe.]

Les Perſes conſervoient des journaux de tout ce qui ſe paſſoit. Phylacus, fils d'Hyſtiée, combattit vaillamment contre les Grecs, il fut écrit au nombre des bienfaiteurs des rois de Perſe. *Hérodote, liv. VIII.* Xercès promit à Pauſanias que ſes ſervices ſeroient à jamais écrits dans ſa maiſon. *Thucydide, liv. I.*

L'inſolent devant moi ne ſe courba jamais.]

Aman ſe peint ici avec les couleurs les plus vraies. Son caractere eſt ſans contredit le mieux fait de cette piece.

Environné d'enfants, ſoutiens de ma puiſſance, &c.]

Aman réunit ſa femme & ſes amis, il leur fit remarquer la grandeur de ſes richeſſes, le nombre de ſes enfants, la gloire dont le roi l'avoit comblé, &c. *Malgré l'aſſemblage de tous ces biens,*

Je compterai, dit-il, *pour rien tous les honneurs dont je jouis, tant que je verrai Mardochée ne pas daigner ſe lever de ſa place lorſque je paſſe.* Eſther, *chap. V.* ℣. 10, 11, 12 & 13.

De cet amas d'honneurs la douceur paſſagere
Fait ſur mon cœur à peine une atteinte légere.]

Ce ſentiment eſt bien naturel & bien vrai; Racine a eu le malheur de l'éprouver par rapport à lui-même : il diſoit que la plus mince critique lui faiſoit plus de peine, que les applaudiſſements & les éloges ne lui cauſoient de plaiſir.

C'étoit trop peu pour moi d'une telle victime, &c.]

Pro nihilo duxit in unum Mardochæum mittere manus ſuas. Eſt. *ch. III.* ℣. 6. On voit que le germe du morceau dont ce vers fait partie, eſt dans l'écriture ſainte. Racine ne fait, pour ainſi dire, que le développer; mais c'eſt de ce poëte ſublime qu'il faut apprendre à parler le langage des livres ſacrés.

Je les peignis puiſſants, riches, ſéditieux.]

Ce moyen eſt ſemblable à celui qui détermina Pharaon, roi d'Égypte, à perſécuter les deſcendants de Jacob. *Vous voyez*, diſoit-il à ſes peuples, *que la maiſon d'Iſraël s'eſt conſidérablement augmentée, & que ſa puiſſance eſt déjà plus grande que la nôtre.* Exode, *chap. I.* ℣. 9. Ce fut de tout temps le prétexte qui ſervit à juſtifier les perſécutions qu'on fit au peuple Juif. Lorſque Cyrus eut permis aux tribus de Juda & de Benjamin de rétablir le temple de

Jérusalem, les Samaritains écrivirent au roi qu'il n'avoit *qu'à faire consulter les histoires de ses prédécesseurs, & qu'il y verroit que la ville de Jérusalem est une ville rebelle, ennemie des rois,* &c. Esdras, *liv. I. chap. IV. ℣. 15.*

Étrangers dans la Perse, à nos loix opposés, &c.]

L'idée que donne Aman, dans cet endroit, du caractere des Juifs, paroît empruntée du passage suivant de Tacite :

Moyse, dit cet historien, *pour plier à ses idées la nation Israélite, l'assujettit à de nouveaux usages, & tout à fait contraires à ceux du reste des mortels : ce que nous regardons comme sacré est profane pour elle ; on y permet au contraire tout ce que nos loix nous défendent..... Elle n'a que de la haine & de l'inimitié pour tous les peuples.... Le mépris des dieux étrangers, leur détachement de la terre, leur indifférence pour leurs parents, leurs enfants & leurs freres, sont parmi eux des sentiments fondés sur les premieres impressions de l'enfance.* Histoire, *liv. V.*

Dans Esther, Aman dit de même au roi de Perse : *Il se trouve une nation dispersée dans les provinces de votre empire ; ses membres vivent en apparence séparés les uns des autres ; ils sont soumis à des loix qui leur sont propres ; ils pratiquent des cérémonies toutes différentes de celles des autres peuples ; la premiere de ses loix est de n'observer jamais celles du prince.* Ch. III. ℣. 8. Et plus bas : *Ordonnez que tout ce peuple périsse, & je suis prêt de compter dix mille talents au trésor de votre épargne.* Chap. III. ℣. 8 & 9.

Le roi, dès l'heure même, &c.]

Ceci eſt traduit mot à mot de l'écriture ſainte. *Tulit ergò rex annulum quo utebatur de manu ſuâ & dedit eum Aman. . . . Dixitque ad eum : argentum quod tu polliceris, tuum ſit ; de populo age quod tibi placet.* Eſther, *chap. III. ℣. 10 & 12.*

Quel roi que cet Aſſuérus, qui ordonne le maſſacre d'une nation entiere ſur le rapport d'un ſeul miniſtre, ſans examiner de quel crime elle peut être coupable !

Que tardez-vous ? Allez, & faites promptement Élever de ſa mort le honteux inſtrument.]

Traduction du verſet ſuivant : *Reſponderuntque ei . . . amici : jube parari excelſam trabem . . . & dic manè regi ut appendatur ſuper eam Mardochæus.* Eſther, *chap. V. ℣. 14.* Joſephe, antiq. judaïq. *liv. XI. chap. VI.* Les plus hautes potences étoient les plus ignominieuſes. Galba ayant condamné à mort un citoyen Romain, fit dreſſer une croix fort élevée, pour faire honneur, diſoit-il, à ſa qualité ; mais, dans le fond, pour le couvrir d'une plus grande confuſion. *Suetone, vie de Galba,* chap. IX.

SCENE III.

QUEL honneur, pour ſa foi, quel prix a-t-il reçu ?]

Dans l'écriture, Aſſuérus fait la même queſtion à ſes officiers. *Eſther*, chap. V. ℣ 3; chap. XII. ℣. 5.

Joſephe dit qu'Aſſuérus trouva dans les mémoires qu'on lui liſoit : un tel a reçu un certain terrein pour une belle action qu'il a faite ; un autre a reçu des préſents pour prix de ſa fidélité : mais qu'étant venu à la conſpiration découverte par Mardochée, le roi remarqua qu'il avoit été ſans récompenſe ; qu'il fit dès-lors ceſſer la lecture pour s'occuper des moyens de réparer l'oubli d'un auſſi grand bienfait. *Antiq. jud.* liv. XI. chap. 6.

O d'un ſi grand ſervice oubli trop condamnable !

Tout ce couplet eſt très-beau, & corrige un peu la foibleſſe continuelle du rôle d'Aſſuérus qui ne montre ſa grandeur que par une pompe & une magnificence extraordinaire.

Du mérite oublié nous faſſe ſouvenir.]

Mérite eſt ici pour *bienfait*. Racine l'oppoſe à *ce qu'il faut punir*. Les anciens avoient l'ingratitude en horreur ; ils ne croyoient point qu'on pût, ſans crime, perdre de vue un bienfait. *Hercule furieux d'Euripide*, acte V.

Il voit l'aſtre qui vous éclaire.]

Cette périphraſe ne nous paroît pas trop naturelle ; Aſaph devoit répondre ſimplement, *il vit.*

SCENE IV.

REGARDE à cette porte ; Vois s'il s'offre à tes yeux quelque Grand de ma cour.]

Statimque rex : quis eſt, inquit, in atrio ?... Reſponderunt pueri : Aman ſtat in atrio. Eſther, *cap. VI.* ℣. *4 & 5.* Joſephe, antiq. jud. *liv. XI. chap. 6.*

Qu'il entre.]

Dixitque rex : ingrediatur. Eſther, *ibid.* ℣. *5.* Joſephe, *ibid.*

SCENE V.

DIS-MOI donc : que doit faire un prince magnanime ? &c.]

C'eſt la même queſtion que fait Aſſuérus à Aman. *Quid debet fieri viro quem rex honorare deſiderat ?* Eſther, *cap. VI.* ℣. *6.* Idée que Durier a préſentée de la maniere ſuivante :

Haman, j'aime un ſubjet généreux & fidelle,
De qui de grands effets m'ont témoigné le zele ;

Ie l'eſtime, ie l'aime & lui doy tant de biens,
Que c'eſt trop peu pour lui du haut rang que tu tiens.
Dy-moy de quels honneurs ma puiſſance royale
Doit envers ſa vertu ſe monſtrer libérale ?
Dy-moy : que doy-je faire afin de l'honorer
Autant que ma grandeur le peut faire eſpérer ?

Acte V. ſcene II.

Pour vous régler ſur eux, que ſont-ils près de vous ?]

Près de vous, pour dire, *à votre égard, au prix de ce que vous êtes.* M. l'abbé d'Olivet doute que l'uſage actuel ſouffre cette maniere de parler. *Rem. ſur Racine, nouv. édit. pag. 11.* L'abbé Desfontaines prétend au contraire *que cette expreſſion eſt d'uſage, & qu'elle ſe trouve dans les bons auteurs.* Racine vengé, pag. 244. *Vaugelas*, ajoute M. l'abbé d'Olivet, *dit que c'eſt un barbariſme.* Cela pouvoit être de ſon temps ; mais, comme l'a très-bien obſervé l'abbé Desfontaines, *Vaugelas n'eſt plus un légiſlateur, non plus que Patru ni Ménage. Horace ſe moquoit de ceux qui, de ſon temps, vouloient qu'on n'uſât d'aucun terme qui ne ſe trouvât dans les loix des douze tables.* Épîtres, *liv. II. épit. 1.*

Je voudrois donc, Seigneur, que ce mortel heureux, &c.]

Le reſte de ce couplet eſt une traduction littérale du livre d'Eſther.

L'homme, dit Aman, *que le roi veut combler de ſes faveurs, doit être revêtu de ſes habits royaux : il faut qu'il monte le cheval qui ſert au roi dans les jours de cérémonie, qu'il ait la couronne ſur*

-la tête, & que le premier des princes & des ſeigneurs, tenant la bride du cheval, marche à côté de votre favori, le conduiſe par toute la ville, & crie à haute voix : Ainſi ſera traité celui que le roi veut honorer. Chap. VI. ℣. 8 & 9. *Joſephe, antiq. jud.* chap. XI. ℣. 6.

Va, ne perds point de temps. Ce que tu m'as dicté Je veux de point en point qu'il ſoit exécuté.]

Allez, dit de même Aſſuérus à Aman, *prenez mes vêtements royaux & le cheval que je monte, faites rendre à Mardochée les honneurs que vous avez preſcrits. . . . . prenez garde d'omettre aucune des circonſtances dont vous avez prétendu accompagner ce triomphe.* Eſther, *chap. VI.* ℣. 10. Joſephe, *ibid. liv. XI. chap. 6.*

SCENE VI.

JAMAIS d'un tel honneur un ſujet n'a joui.]

Il n'y a guere que l'hiſtoire des Juifs qui préſente des exemples de cette diſtinction accordée à un ſujet. Dès que Joſeph eut expliqué le ſonge de Pharaon, *le roi lui donna ſon anneau, en ſigne de l'autorité qu'il lui confioit ; & tous les ſujets de cet État eurent ordre de lui obéir comme au ſouverain lui-même.* Cours d'hiſtoire univerſelle, *petits éléments, tom. II. pag. 179.* Le roi lui fit auſſi donner une robe de byſſus ou de fin lin ; il lui mit au cou un collier d'or, il le fit monter ſur un char qui ſuivoit immédiatement celui des rois d'Égypte : un héros marcha

devant lui, & crioit à haute voix : *qu'on fléchiſſe le genou devant Joſeph.* Geneſ. *chap. XLI.* ℣. 42, 43. Joſeph, antiq. jud. *liv. II. chap. III.*

SCENE VII.

ESTHER, que craignez-vous? Suis-je pas votre frere?]

Paroles d'Aſſuérus dans Eſther. *Qu'avez-vous, Eſther? Je ſuis votre frere, ne craignez rien; non, vous ne mourrez point : la loi portée pour tous mes peuples ne vous regarde pas; approchez, & touchez mon ſceptre.* Chap. XV. ℣. 12, 13 & 14. Le commencement de cette ſcene eſt emprunté des huit premiers verſets de ce chapitre.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguſte majeſté ſur votre front empreinte, &c.]

Grand roi! vous m'avez paru comme l'ange de Dieu; j'ai été ſaiſie du trouble le plus vif à la vue de la gloire qui vous environne. Vous êtes, Seigneur, un prince redoutable; j'ai vu partir de vos yeux des rayons de gloire ſi lumineux, que les miens en ont été éblouis. Eſther, *chap. XV.* ℣. *16.*

Cette comparaiſon de l'air impoſant d'un homme avec celui d'un ange, eſt très-fréquente dans l'écriture ſainte. Voyez *Geneſe*, ch. XXII. ℣. 10. Liv. I. *des rois*, ch. XXIX. ℣. 9. *Ibid.* liv. II. chap. XIV. ℣. 17.

Qu'Eſther puiſſe à ſa table
Recevoir aujourd'hui ſon ſouverain ſeigneur,
Et qu'Aman ſoit admis à cet excès d'honneur.]

C'eſt ici l'écriture ſainte ſuivie exactement. *Seigneur*, dit Eſther, *ſi j'ai trouvé grace devant vous, ſi vous vous faites un plaiſir de m'accorder ce que je ſouhaite, amenez demain avec vous Aman au feſtin que j'ai préparé chez moi, & je vous découvrirai ce que je veux obtenir.* Eſther, *chap. V. ℣. 8.*

J'oſerai devant lui rompre ce grand ſilence,
Et j'ai, pour m'expliquer, beſoin de ſa préſence.]

Il nous ſemble que le triomphe de Mardochée auroit été mieux placé après la fête qu'Eſther devoit donner à Aſſuérus. Il y a ſur la ſcene une ſorte de vraiſemblance, dont les droits paroiſſent être au deſſus de la vérité. Racine, il eſt vrai, a ſuivi l'écriture ſainte de point en point; mais, à ne le conſidérer ici que comme auteur tragique, n'auroit-il pas trouvé plus d'avantage à s'en écarter? On auroit vu avec plaiſir la faveur de Mardochée devenir l'ouvrage des larmes & des repréſentations d'Eſther. Ce paſſage ſubit de la diſgrace du peuple Juif à un état plus heureux, auroit arraché des larmes aux ſpectateurs, au lieu que cette ſituation ne produit aucune eſpece d'attendriſſement.

Vous, que l'on cherche Aman, & qu'on lui faſſe entendre, &c.

Traduction libre de ce verſet. *Statim rex, vocate, inquit, citò Aman, ut Eſther obediat*

voluntati. Eſther, *cap. V.* ℣. *5.* C'étoit la plus grande faveur à laquelle un ſujet pouvoit prétendre dans la Perſe. Les rois de ce pays mangeoient toujours ſeuls ; ils admettoient cependant quelquefois à leur table leur mere, mais jamais leur épouſe. Lorſqu'ils accordoient cette grace à leurs concubines, ils les faiſoient accompagner d'un eunuque armé d'un arc & d'une fleche, qui ſe tenoit derriere elles, & qui étoit toujours prêt à punir ceux qui auroient oſé les fixer. *Sardus, mœurs & uſages des anciens peuples, liv. I. chap. XXI.* Artaxercès fit venir à ſa table ſes freres ; ce fut une nouveauté. Dans une autre occaſion, les Grands de ſa cour furent jaloux de l'honneur qu'il fit à Timagore le Crétois, ou, ſelon d'autres, à Entyme de Gortinne, en l'invitant à manger avec lui. *Plutarque*, vie d'Artaxercès. *Athénée, deipnoſoph.* liv. I.

SCENE IX.

DIEU, notre Dieu, ſans doute, a verſé dans ſon cœur
Cet eſprit de douceur.]

C'eſt la traduction du paſſage ſuivant : *Convertitque Deus ſpiritum regis in manſuetudinem.* Eſther, *cap. XV.* ℣. *2.*

Tel qu'un ruiſſeau docile, &c.]

Cette comparaiſon eſt priſe du verſet ſuivant du livre des proverbes : *Sicut diviſiones*

quarum, ita cor regis in manu domini. Chap. XI. ℣. 1.

Malheureux ! vous quittez le maître des humains, &c.]

Le fond de cette idée eſt emprunté du ſeaume XCVI. *Confundantur omnes qui adorant ulptilia, & qui gloriantur in ſimulachris ſuis;* r. 7. Rouſſeau l'a traduit ainſi :

Soyez à jamais confondus,
dorateurs impurs de profanes idoles ;
Vous qui, par des vœux défendus,
ivoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

J'adorerois un dieu ſans force & ſans vertu !]

Rouſſeau a rendu ainſi la même idée.

C'eſt moi qui, du plus haut des cieux,
u monde que j'ai fait regle les deſtinées ;
C'eſt moi qui briſe les faux dieux,
Miſérables jouets des vents & des années.

Ode tirée du pſeaume XCVI, liv. I. ode XIV.

Reſte d'un tronc par les vents abattu.]

Cette idée ſemble priſe d'Horace.

Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum :
Cum faber, incertus ſcamnum faceretne Priapum,
Maluit eſſe deum.

Satyres, liv. II. ſatyre VIII.

Que ma bouche & mon cœur, & tout ce que je ſuis, &c.]

Ce couplet eſt un peu plus foible que les autres ; il n'a point cette plénitude, cette onction, cette rondeur qu'on admire dans les ſuivants.

Tous ſes jours paroiſſent charmants, &c.]

Rouſſeau a répandu les mêmes idées dans pluſieurs de ſes odes ſacrées. On lit dans l'ode XII.

Cette mer d'abondance, où leur ame ſe noie,
Ne craint ni les écueils, ni les vents rigoureux;
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux:
Ils marchent ſur les fleurs, ils nagent dans la joie.
Le ſort n'oſe changer pour eux.

Il s'endort, il s'éveille au ſon des inſtruments.]

Ceci eſt imité, ſelon Louis Racine, de la peinture que fait Iſaïe des voluptueux. *Cithara & lyra, & tympanum & tibia, & vinum in conviviis veſtris.* Chap. V. ℣. 12. *Remarques ſur Racine*, tom. II. pag. 241.

Et d'enfants à ſa table une riante troupe, &c.]

Rouſſeau a dit auſſi dans ſes odes ſacrées, liv. I. ode VII.

Leur poſtérité floriſſante,
Ainſi qu'une tige naiſſante,
Croît & s'éleve ſous leurs yeux;
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

Heureux, dit-on, le peuple floriſſant, &c.]

Heureux, diſent-ils, le rivage
Où l'on jouit d'un tel bonheur!
Qu'ils reſtent dans leur rêverie,
Heureuſe la ſeule patrie
Où l'on adore le ſeigneur!

Rouſſeau, ibid. liv. I. ode VII.

Nulle paix pour l'impie ; il la cherche, elle fuit.]

M. l'abbé d'Olivet déſapprouve ici *il la cherche* ; il dit, avec Vaugelas, *qu'on ne doit pas mettre le pronom relatif après* nulle paix, *deux mots inſéparables qui ne ſont ni ne peuvent être ſuivis d'un article.* Remarq. ſur Racine, *nouv. édit. pag. 39.*

Et le calme en ſon cœur ne trouve point de place.]

Impii autem quaſi mare fervens quod quieſcere non poteſt, a dit Iſaïe ; & plus bas : *non eſt pax impiis.* Chapitre LVII, ℣. 20, 21. XLVIII. ℣. 22.

Le remords au dedans le glace.]

Un trait d'Euripide rendra cette morale plus ſenſible.

MÉNÉLAS.

Que vous eſt-il arrivé ? Quel chagrin vous afflige ?

ORESTE.

Mon propre cœur, le ſentiment cruel de mes crimes. Oreſte, *acte II.*

La gloire des méchants en un moment s'éteint.]

Racine a dit encore dans Athalie, acte II. ſcene VII.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule,

On nous appelle ; allons rejoindre notre reine.]

C'eſt ici principalement que nous devons admirer l'adreſſe avec laquelle Racine a ſçu lier ſes chœurs avec l'action. Les tragiques anciens,

à l'exception de Sophocle, n'ont point atteint à ce genre de perfection. Le chœur, ſelon la remarque de M. de Voltaire, rempliſſoit chez eux *l'intervalle des actes, & paroiſſoit toujours ſur la ſcene. Il y avoit en cela plus d'un inconvénient; car ou il parloit dans les entre-actes de ce qui s'étoit paſſé dans les actes précédents, & c'étoit une répétition fatigante; ou il prévenoit ce qui devoit arriver dans les actes ſuivants, & cette annonce déroboit le plaiſir de la ſurpriſe; ou enfin il étoit étranger au ſujet, & par conſéquent il devoit ennuyer.* Ces inconvénients, ou plutôt les difficultés de les éviter, déterminerent nos poëtes à ne plus faire uſage des chœurs. Ce fut Hardy qui donna le premier exemple de cette réforme en 1617. Ce que dit Alaigre aux violons dans la comédie des Proverbes d'Adrien de Montluc, repréſentée en 1616,

Soufflez, ménétriers; l'épouſée vient.

eſt la preuve la plus ancienne de l'uſage où l'on eſt aujourd'hui de faire remplir nos entre-actes par l'orcheſtre. *Hiſt. du théâtre françois*, tom. IV. pag. 223.

ACTE IV.

CENE PREMIERE.

théâtre repréſente les jardins d'Eſther, &c.]

i la ſcene change. Racine n'a jamais violé
:gle de l'unité du lieu que dans cet en-
t : mais il n'a point prétendu faire une tra-
e dans les regles ; il a voulu mettre en
›gue l'hiſtoire d'Eſther, qu'il a choiſie
me la plus propre à la maiſon de Saint-
& à ſa fondatrice ; il a cru que, pour jetter
de vivacité, il devoit ajouter aux charmes
vers ceux de la muſique & le ſpectacle
décorations.

ſçait qu'il me doit tout, &c.]

ouis Racine dit *qu'un miniſtre qui étoit en-
en place, mais qui n'étoit plus en faveur,
t dans un moment de colere tenu des propos
lables.* Remarques, *tom. II. pag.* 242.

t avec un cœur d'airain exerçant ſa puiſſance.]

'eſt l'expreſſion d'Horace :

Illi robur & æs triplex
Circa pectus erat, &c.
Odes, liv. I. ode III.

Et pour prix d'une vie à leur haine oppoſée.]

Nous croyons qu'il y a ici une faute d'impreſſion, & qu'il s'eſt gliſſé *oppoſée* pour *expoſée*. Ce mot *expoſée* ſe trouveroit, en ce cas, deux fois dans deux vers.

Nous remarquerons enſuite qu'il y a une petite amphibologie : *expoſée* ſe rapporte-t-il *à la haine*, ou *à la vie ?* Les grands écrivains exacts, & ſur-tout Racine, ont grand ſoin d'éviter cette faute.

Seigneur, nous ſommes ſeuls ; que ſert de nous flatter ?]

Pourquoi Zarès vient-elle dans l'appartement d'Eſther, où elle n'eſt jamais entrée ? Il nous ſemble que le palais d'Aſſuérus n'étoit pas le lieu qu'Aman devoit choiſir pour exhaler ſa fureur, & qu'il n'eſt pas plus propre aux repréſentations que Zarès fait à ſon époux ſur les motifs ſecrets de ſa conduite. Ce n'eſt point au pied du trône des rois qu'on va convenir qu'on n'a rien fait pour eux que par intérêt, qu'on n'a tenu compte de rien pour obtenir leurs faveurs, qu'on *a foulé* aux *pieds* les *remords*, la *crainte* & la *pudeur*, &c. Le lieu le plus retiré n'eſt point aſſez ſecret pour ces affreuſes déclarations.

Ce Juif même, il le faut confeſſer malgré moi, &c.]

Il le faut confeſſer malgré moi, ſent un peu la cheville ; *me cauſe quelque effroi*, eſt plus foible que ce que dit Zarès dans l'écriture ſainte. *Si Mardochée eſt de la race des Juifs, vous ne pourrez lui réſiſter ; vous périrez.* Eſther, *chap. VI. ℣. 13.*

Les

Les malheurs ſont ſouvent enchaînés l'un à l'autre.]

Ce n'eſt point ici une maxime iſolée & froide; c'eſt un ſentiment qui naît du fond du ſujet.

Où tendez-vous plus haut ?]

Cet hémiſtiche eſt un peu dur; *qu'eſpérez-vous encor ?* auroit dit la même choſe.

Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher;
C'eſt Hydaſpe.]

Nous ne dirons qu'un mot ſur cette ſcene; c'eſt qu'elle eſt inutile. Zarès ne vient, à la vérité, que pour donner un conſeil qu'on ne ſuit pas; mais les maximes qu'elle débite ſont admirables.

SCENE II.

SEIGNEUR, *je courois vous chercher.*]

Les eunuques du roi vinrent au-devant d'Aman, & l'avertirent de ſe rendre au plutôt au feſtin que la reine avoit fait préparer. Eſther, *chap. VI. ℣. 14.*

SCENE III.

[*Sa fureur, de ſang avide*, &c.] Racine eut occaſion de faire un uſage très-ingénieux de ces vers contre la calomnie. *On veut me faire paſſer*, écrivit-il à Madame de Maintenon, *pour un homme à cabale.... Je ne m'attendois guere que je ſerois moi-même un jour attaqué par la calomnie, lorſque je faiſois tant chanter dans Eſther :*

Rois, chaſſez la calomnie, *&c.*

J'admire un roi victorieux, &c.]

Quelle onction ! quel charme inexprimable dans ces vers ! Remarquez que c'étoit l'éloge de Louis XIV. ſous le nom d'Aſſuérus. Cette ſcene du chœur ſur le devoir des rois a été imitée par Rouſſeau.

Ils diront : voilà le modele
Que doivent ſuivre tous les rois ;
C'eſt de la ſainteté des loix
Le protecteur le plus fidelle.
L'ambitieux immodéré,
Et des eaux du ſiecle enivré,
N'oſe paroître en ſa préſence ;
Mais l'humble reſſent ſon appui,
Et les larmes de l'innocence
Sont précieuſes devant lui.

Odes, *liv. I. ode V*. Les deux derniers vers de cette ſtrophe ſont à peu près mot pour mot ceux de Racine.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Tous vos deſirs, Eſther, vous ſeront accordés.]

Ce ſont les paroles d'Aſſuérus dans Eſther, *chap. V. ℣. 3.* On *remplit des deſirs*, on *les fait naître ;* mais peut-on dire *accorder des deſirs ?*

Duſſiez-vous, je l'ai dit, & veux bien le redire.]

Et veux bien le redire, paroît ici une cheville.

J'oſe vous implorer, & pour ma propre vie, &c.]

Seigneur, dit Eſther à Aſſuérus, *ſi j'ai trouvé grace devant vos yeux*, &c. *je ne vous demande que la vie & celle d'un peuple malheureux, pour lequel je viens ici vous implorer. Moi*, dit-elle, *votre épouſe, & la nation dont je tire mon origine, nous ſommes proſcrits & condamnés à la mort.* Eſther, *chap. VII. ℣. 3 & 4.*

A périr ! Vous ? Quel peuple ? Et quel eſt ce myſtere ?]

Quel eſt l'audacieux, s'écrie Aſſuérus, *quel eſt l'homme aſſez puiſſant pour former un pareil projet dans mes États ?* Eſther, *chap. VII. ℣. 5.*

Malheureux !]

Cette exclamation *malheureux !* paroît plutôt appartenir au rôle d'Aman qu'à celui d'Aſſuérus ; c'étoit une tranſpoſition qui avoit peut-être été faite par les premiers éditeurs : nous avons cru devoir la corriger.

O Dieu ! confonds l'audace & l'impoſture.]

Ce n'eſt qu'après le repas qu'Eſther révele à Aſſuérus le ſujet important dont elle devoit l'entretenir ; il nous ſemble que Racine auroit pu lui épargner les frais de ce feſtin.

Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature, &c.]

Comparez ici l'idée qu'Eſther donne des Juifs, avec ce qu'en a dit Aman, *acte II. ſcene II.* Ce ſont deux tableaux d'une égale beauté. Admirez ſur-tout la maniere adroite dont Eſther paſſe de l'expoſition ſuperbe des événements qui ſe ſont paſſés chez les Hébreux, aux projets cruels d'Aman.

Ont vu bénir le cours de leurs deſtins proſperes.]

M. l'abbé d'Olivet remarque ici fort judicieuſement, au ſujet du mot *proſperes*, *qu'il ne ſe dit preſque plus en proſe, mais qu'il eſt toujours beau en vers.* Remarques ſur Racine, *nouv. édit. pag. 26.*

Briſa les fiers remparts & les portes d'airain.]

Cette image hardie paroît être une imitation de ce vers de Virgile :

Et, cardine verſo,
Belli ferratos rupit Saturnia poſtes.

Énéide, liv. VII, vers 622.

Que n'eſpérions-nous point d'un roi ſi généreux ?]

Après le tableau ſublime de la grandeur de Dieu, Racine paſſe à des ſentiments doux & touchants. C'eſt par cette variété qu'un poëte ſe fait lire avec plaiſir. Malheur aux écrivains qui n'ont qu'un ton !

Ce morceau eſt d'autant plus adroit, qu'Eſther met dans la bouche des Juifs les louanges d'Aſſuérus.

Notre ennemi cruel devant vous ſe déclare.]

Hoſtis & inimicus noſter peſſimus iſte eſt Aman. Eſther, *chap. VII.* ℣. 6.

Ils conjuroient ce Dieu de veiller ſur vos jours.]

Corneille, dans Polieucte, fait dire à Sévere :

Ils font des vœux pour nous qui les perſécutons.

Il deſcend, comme moi,
Du ſang infortuné de notre premier roi.]

Cis, de la tribu de Benjamin, étoit pere de Saül, & l'un des aïeux de Mardochée.

Un moment ſans témoins cherchons à reſpirer.]

Aſſuérus... fut obligé de quitter la table pour reſpirer dans une allée du jardin. Eſther, *chap. VII.* ℣. 7. On ne ſçait pas trop pourquoi Aſſuérus veut *reſpirer ſans témoins ;* c'eſt ſans doute pour donner le temps à Aman de ſe jetter aux pieds d'Eſther, & pour l'y ſurprendre quand il reviendra.

SCENE II.

D'UN juſte étonnement je demeure frappé.]

A ce récit, Aman fut interdit; il ne put ſoutenir ni les regards du roi ni ceux de la reine. Eſther, *chap. VII.* ℣. *6.*

Et fais, comme il me plaît, le calme & la tempête.]

Aman, prêt à être immolé aux Juifs, Aman témoin de l'empire qu'Eſther a pris ſur Aſſuérus, doit-il lui offrir ſon crédit, & ſe vanter de diſpoſer à ſon gré des volontés du roi?

L'inexorable Aman eſt réduit à prier.]

Aman profita de l'abſence du roi, il quitta la table pour implorer la miſéricorde d'Eſther. Eſther, *chap. VII.* ℣. *7.*

SCENE III.

QUOI! le traître ſur vous porte ſes mains hardies!]

Aſſuérus..... *entra dans l'appartement de la reine, il apperçut Aman penché ſur le lit où Eſther étoit aſſiſe. Quoi!* dit-il, *tu es aſſez audacieux pour oſer attenter ſur l'épouſe de ton roi!* Un eunuque *apprit alors à Aſſuérus qu'Aman avoit fait préparer une potence, où il prétendoit faire pendre Mardochée. Le roi dit: qu'Aman y ſoit attaché.* Eſther, *chap. VII.* ℣. *8, 9.*

SCENE IV.

VIENS briller près de moi dans le rang qui t'eſt dû, &c.]

Ce même jour *le roi fit préſent à Eſther de la maiſon qu'Aman poſſédoit à Suze. Mardochée fut enſuite préſenté au roi.* Eſther, chap. VIII. ℣. 1. *Le roi commanda en même temps à tous les couriers d'aller trouver tous les Juifs dans chaque ville de ſes États, & de les avertir de ſe tenir prêts à défendre leur vie, de tuer ſans miſéricorde tous leurs ennemis, de n'épargner ni femmes ni enfants, de renverſer leurs maiſons, de s'enrichir de leurs biens.* Ibid. ℣. 11. Daniel, *chap. VI.* ℣. 24. Aſſuérus ne faiſoit rien en cela qui ne fût conforme aux loix des Perſes. C'étoit une cruauté que nous ne prétendons pas juſtifier; car peut-on envelopper l'innocent dans le ſupplice du coupable? Il n'étoit guere poſſible cependant de condamner ceux qui, vivant ſous ces loix, en imploroient l'exécution. Les Juifs, en cette occaſion, exerçoient la loi du talion par ordre du prince.

SCENE V.

SEIGNEUR, le traître eſt expiré.]

Cette ſcene eſt trop précipitée; il n'eſt pas poſſible que dans l'intervalle de cette ſcene à la précédente, on ait eu le temps de faire périr Aman.

On traîne, on va donner en ſpectacle funeſte, &c.]

M. l'abbé d'Olivet remarque ici avec raiſon qu'on dit très-bien *donner en ſpectacle*, mais que le ſubſtantif étant joint au verbe par la prépoſition *en*, il ne peut être accompagné d'un adjectif. *Remarques ſur Racine, nouv. édit. pag. 46*; qu'ainſi on ne peut pas dire *donner en ſpectacle funeſte*, parce que ces locutions *donner en ſpectacle, regarder avec pitié*, n'admettent point d'épithete, & ne forment, pour ainſi dire, qu'un ſeul verbe compoſé. *Racine vengé*, tom. III. pag. 246.

Cet acte eſt plein d'événements, & cependant eſt vuide d'action; il peche ſur-tout par le défaut d'intérêt. Comment peut-on s'intéreſſer à un peuple qu'on ne connoît point, qu'on ne voit point? Il eſt vrai qu'Eſther & Mardochée, compris dans le nombre des Juifs, ſont en danger: mais on prévoit trop aiſément qu'ils ne périront pas.

SCENE DERNIERE.

Comme l'eau ſur la terre, ils alloient le répandre.]

On trouve dans le pſeaume LXXVIII. ℣. 3, une image ſemblable. *Effuderunt ſanguinem eorum tanquam aquam.* Et dans le pſeaume XXI. ℣. 15. *Sicut aqua effuſus ſum.*

Je n'ai fait que paſſer, il n'étoit déjà plus.]

M. Deſpréaux diſoit *que la ſublimité divine des pſeaumes étoit l'écueil de tous les traducteurs; que leur ſimplicité majeſtueuſe ne pouvoit être rendue que bien difficilement par la plume des plus grands maîtres; qu'elle avoit ſouvent déſeſpéré M. Racine; qu'il étoit venu pourtant à bout de traduire admirablement cet endroit du pſalmiſte*, vidi impium ſuperexaltatum, & elevatum ſicut cedros Libani. Et tranſivi, & ecce non erat. *Pſeaume XXXVI.* ℣. 35, 36.

On peut des plus grands rois ſurprendre la juſtice, &c.]

Ces vers ſont de la plus grande adreſſe; Racine a trouvé le ſecret de dire aux rois une vérité qui les auroit choqués, ſans le moyen qu'il a pris de la leur rendre ſupportable. Louis Racine prétend qu'il ne fut déterminé à appuyer ſur cette réflexion que par un écrit qui parut peu de temps avant Eſther: on y avançoit que *c'eſt une inſolence criminelle d'oſer dire*

que les rois peuvent être surpris. Un écrivain célebre a dit, avec plus de raison, *que plus les rois regnent par eux-mêmes, plus leurs soins s'étendent aux besoins de leurs sujets, plus il est difficile qu'il se rencontre quelques affaires qui leur soient mal présentées.* Remarques, *tom. II. pag. 215.*

Ton Dieu n'est plus irrité, &c.]

Tout le reste de ce chœur ressemble à un cantique qui termine les odes sacrées de Rousseau. On peut comparer encore en cet endroit ces deux poëtes ensemble; mais nous ne croyons pas qu'on trouve rien dans Rousseau de comparable à ce couplet:

J'ai vu l'impie adoré sur la terre, *&c.*

Réjouis-toi, Sion, & sors de la poussiere.]

Cette idée est prise d'Isaïe. *Consurge, consurge... induere vestimentis gloriæ tuæ Jerusalem... excutere de pulvere..... solve vincula colli tui, captiva filia Sion.* Cap. LII. ℣. 1, 2.

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré.]

D'être pour *à être.* M. l'abbé d'Olivet releve cette faute, mais son observation n'est applicable qu'à la prose. Il n'y a personne en effet, comme le remarque l'abbé Desfontaines, qui ne sçache que le choix de ces prépositions *de* ou *à* est indifférent en poésie. *Racine vengé*, tom. III. pag. 246.

Liban, dépouille-toi de tes cedres antiques.]

Ce dernier chœur est encore plus beau que

les précédents. *Que d'images !* s'écrie Louis Racine : *le marbre eſt tiré du ſein des montagnes, le Liban ſe dépouille de ſes cedres, Dieu deſcend, les cieux s'abaiſſent, la terre frémit d'allégreſſe...* Ce groupe fait le plus grand plaiſir. *Remarq.* tom. II. pag. 246.

Que le ſeigneur eſt bon ! &c.]

Quàm bonus Iſrael Deus ! Pſeaume LXXII. ℣. 1.

Ce couplet eſt admirable : il y regne une onction qui pénetre, une douceur qui charme. Malheur à qui ſeroit inſenſible à des beautés ſi frappantes ! Comment ſe peut-il que de tous nos poëtes, dont quelques-uns ont d'ailleurs un mérite ſupérieur, aucun n'ait approché de cette élégance continue, de cette noble ſimplicité, de cette douce mélodie, de ce charme inexprimable qu'on admire dans les vers de Racine ?

FIN.

EXAMEN
D'ESTHER.

On ne peut point enviſager Eſther comme une tragédie ; tout y paroît défectueux, puiſqu'elle eſt ſans intérêt & ſans action. Mais ſi l'on conſidere cet ouvrage comme l'hiſtoire d'Eſther miſe en dialogue, on n'en prendra pas une idée auſſi déſavantageuſe : on y trouvera des détails d'un ordre ſupérieur, des alluſions très-adroites aux principaux événements du ſiecle de Louis XIV, des maximes utiles à tous les ſouverains, & des morceaux de la plus haute éloquence. *Les effets de l'ambition ne ſont nulle part repréſentés avec autant de vérité que dans le perſonnage d'Aman.* Lettre de M. Lefranc de Pompignan à Louis Racine, *tom. II. pag.* 440. Auſſi le caractere que le poëte lui a donné eſt-il le

lus heureux de la piece : c'eſt Narciſſe
n grand, ou plutôt c'eſt Séjan lui-même.
elui d'Aſſuérus n'eſt pas de la même
orce ; c'eſt un roi foible, qui n'agit que
ar caprice ou par emportement, qui
unit & récompenſe ſans diſcernement
t ſans choix. Le rôle de Mardochée ne
aroît pas aſſez eſſentiel à la piece : il
'y ſert à rien ; mais l'éloquence avec
aquelle il s'exprime dans la troiſieme
cene du premier acte, couvre, on ne
peut pas plus adroitement, la foibleſſe
le ſon caractere. Le rôle d'Eſther eſt
touchant ; il le ſeroit bien davantage ſi
Racine avoit eu l'attention de marquer
un peu plus les dangers auxquels elle
paroît expoſée.

Quant au ſtyle, cette piece eſt, ſelon M. Lefranc, celle que Racine a écrite *avec plus de force & de correction* ; il n'y en a point en effet qui préſente *plus de traits hardis, plus d'expreſſions neuves.* Ibid. *pag.* 440. C'eſt par-tout une verſi-

fication vive, forte, énergique, mais toujours belle, toujours grande & toujours harmonieuſe. Auſſi, malgré la médiocrité de ce drame que l'on ne joue plus, le préférerons-nous toujours à un grand nombre de pieces qui ne ſe ſoutiennent, aux yeux du public, qu'à la faveur des coups de théâtre & du jeu des acteurs.

REMARQUES
SUR ATHALIE.

PRÉFACE

DES ÉDITEURS.

NOUS touchons enfin au moment où acine ſe plaça au-deſſus de tous les oëtes, en compoſant Athalie. Cette iece eſt ſi parfaite, qu'on a eu raiſon e dire que tous *les théâtres anciens & odernes devoient s'abaiſſer devant elle.* nnée littéraire, *avril 1755, pag. 215.* lle n'eut cependant aucun ſuccès lorſu'elle parut; mais qui ne ſçait que l'enie & la malignité ſe ſont fait de tout emps un jeu de traverſer les plus belles roductions du génie, afin d'échapper à a triſte néceſſité de louer & d'applaudir, orſqu'elles perdoient le plaiſir de blâmer & de cenſurer?

Madame de Sévigné s'étoit déjà tromée, en diſant que Racine *n'iroit pas plus oin qu'Andromaque.* Dès qu'elle fut avere qu'il penſoit à faire une autre tragédie our Saint-Cyr, elle crut pouvoir hazarder la même conjecture. *Il aura bien e la peine*, diſoit-elle, *à faire mieux*

cette prédiction ſe trouva fauſſe. En
Racine trouva, dans le quatrieme
des rois, un ſujet ſi heureux, qu'i
a jamais eu de poëtes qui en aient
un ſi beau. Il le mania avec tant de g
qu'il ſçut en tirer une piece qui
reſſe encore aujourd'hui les perſo
les moins affectées de la religion,
qu'elle eſt ſans amour, ſans épiſod
ſans confidents, & qu'elle réunit
ſimplicité de l'action, la pompe la
grande & la moins recherchée; a
veloppement le plus net & le plus
le dénouement le plus heureux
mieux amené; à la marche la plus
& la plus tragique, l'obſervation l
exacte de toutes les regles du théât
dialogue enfin le plus fort & le plu
turel. la diction la plus noble & l

diſpoſoit à la faire jouer ſur le théâtre de cette abbaye ; mais Madame de Maintenon reçut à ce ſujet tant d'avis & tant de repréſentations de la part de ceux que les ennemis de Racine mettoient en œuvre, qu'elle prit le parti de ſupprimer tous les ſpectacles qui devoient ſervir au délaſſement des jeunes penſionnaires de Saint-Cyr.

Cependant, comme tout étoit prêt pour la repréſentation d'Athalie, elle ne voulut pas perdre le plaiſir de la voir exécutée avec tous ſes chœurs. Elle fit venir à Verſailles, à deux différentes repriſes, les jeunes demoiſelles qui en rempliſſoient les rôles, & elles la déclamerent en préſence du roi, *dans une chambre ſans théâtre, vêtues ſeulement de ces habits modeſtes & uniformes qu'elles portent dans leur maiſon.* Le peu d'illuſion que doit produire une piece ainſi dépouillée de l'appareil extérieur du lieu de la ſcene & de la pompe des habits, n'empêcha pas celle-ci de faire la plus grande impreſſion. Louis XIV. en parut ſi ſatisfait qu'il accorda à Racine, ſur la fin de cette même année, une charge de gentilhomme ordinaire.

Athalie parut imprimée en 1691 une défenſe expreſſe à tous les diens de la repréſenter. Nous n'e nerons point ſi en ôtant au pub moyen de voir cette tragédie ſu théâtres, Racine ne donna poin au mauvais accueil qu'elle reçut lecture ; nous dirons ſeulement le mérite d'un ouvrage dramatiq pouvant guere être bien ſenti q repréſentation, ceux qui jugerent Athalie ſont preſque excuſables l'impoſſibilité où ils étoient d'en pr une meilleure idée. C'étoit d'aille ce qu'on diſoit aſſez généralemen *ſujet de dévotion, qui n'étoit propr divertir des enfants.* Mémoires ſur de Racine, *pag.* 233. Ainſi le peu portance du ſujet ſur lequel on ne choit pas non plus à s'éclaircir, auſſi à accréditer l'idée peu fav qu'on avoit priſe de ſon exécution pendant lorſque Racine récitoit piece, il charmoit tous ceux qui l' toient; mais loin d'attribuer le qu'ils éprouvoient à la perfection drame, ils le regardoient comme du talent que ce poëte avoit p

mation. La prévention étoit si forte
e ce chef-d'œuvre dramatique, que
une compagnie on infligea pour
à un jeune officier d'en lire un
). On répandit aussi dans le même
s une épigramme, qu'on attribuoit
M. de Fontenelle, & qui finissoit
e trait pitoyable :

Pour avoir fait pis qu'Esther,
Comment diable a-t-il pu faire » ?

On trouve dans l'histoire du théâtre fran-
cette anecdote singuliere : *Quelques per-*
qui étoient à la campagne s'amuserent,
le souper, à jouer à différents jeux ; un
er fit une étourderie qui fut jugée digne de
on ; la compagnie n'en trouva point de plus
que de l'obliger à lire le premier acte d'Atha-
près quelque résistance, le jeune homme
t d'obéir. *Dès qu'il fut retiré dans sa*
re, il prit, en tremblant, la tragédie d'A-
, & lut avec attention le premier acte. Chaque
et de cette piece le remplit d'une telle
ation, qu'il la lut toute entiere deux ou
fois. *Le lendemain la compagnie le badina*
up sur la lecture qu'elle lui avoit faite.
Mais il parut si transporté du plaisir que
oit cause Athalie, qu'il força ceux qui se
oient de lui à en écouter la lecture, &
enir les admirateurs de ce chef-d'œuvre.
XV. pag. 226.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 AUG 1960
OF OXFORD

perſonnes qui avoient le plus de le
laiſſer prévenir contre cet ouvrag
mortel. M. Arnauld admiroit dans
lie *l'art merveilleux avec lequel le*
étoit traité. Les caracteres, diſoit-il,
bien ſoutenus, les vers ſont nobles &
rels ; ce qu'on y fait dire aux gens de
inſpire du reſpect pour la religion &
la vertu ; ce qu'on fait dire aux méch
n'empêche point qu'on n'ait horreur de
malices ; & cependant il donnoit la
férence à Eſther ſur Athalie, *parce*
y trouvoit, ajoute-t-il, *beaucoup pl*
choſes édifiantes & capables d'inſpi
piété. Ibid. *pag.* 225. Racine, à ſon
convenoit auſſi du peu de ſupéri
d'Athalie ſur toutes ſes pieces, e
gardant Phedre comme la plus pa
de toutes celles qu'il avoit don

complit que long-temps après la mort de Racine.

Cependant la cour conſervoit toujours une eſpece de prédilection pour Athalie. Louis XIV. en 1702, voulut la voir repréſentée à Verſailles. Madame la ducheſſe de Bourgogne ne dédaigna point d'y faire le rôle de Joſabeth. Ceux d'Abner, d'Athalie, de Joas, de Zacharie, furent remplis par M. le duc d'Orléans, Madame la préſidente de Chailly, M. le comte de l'Eſpare, ſecond fils de M. le comte de la Guiche, & M. de Champeron. Baron pere fut chargé du rôle de Joad; M. le comte d'Ayen, mort depuis quelque temps ſous le nom du maréchal de Noailles, fit auſſi un perſonnage avec Madame la comteſſe ſa femme. Athalie fut jouée trois fois à la cour avec ſuccès, mais elle n'y gagna rien du côté de la célébrité qu'elle devoit acquérir. Ce ne fut qu'aux repréſentations publiques qu'en donnerent les comédiens du roi en 1716, qu'on reconnut le tort qu'on avoit eu de la regarder comme une mauvaiſe piece. L'éloge qu'en firent les connoiſſeurs à M. le duc d'Orléans, alors régent, occaſionna cette révolu-

donna aux comediens de le prepa
la jouer, malgré la clauſe inſérée
le privilége qui leur défendoit
repréſenter.

Les rôles de Joad, d'Athalie, d
ſabeth, de Zacharie & de Mathan f
remplis par Beaubourg, Meſdemoi
Deſmare & Duclos, par Dancourt
fille, appellée *Mimi Dancourt.* Lau
fils du concierge de la comédie franç
y joua le rôle de Joas.

Athalie eut tout le ſuccès qu'elle
ritoit, quoiqu'on en eût retranch
chœurs, compoſés par Moreau 1).
ne fut interrompue que par la cl
des ſpectacles; mais pendant les
torze repréſentations qu'elle eut ſu
ſivement, l'empreſſement que tém
le public à la voir fut ſi grand, qu'
roit ſuffi pour conſoler Racine de l'

dans lequel elle étoit reſtée, s'il avoit pu jouir de ce triomphe. Athalie fut dès-lors regardée comme la tragédie la plus ſublime qu'ait enfanté l'eſprit humain, ou plutôt comme le chef-d'œuvre de la poéſie dramatique.

Par une ſuite de circonſtances que perſonne n'auroit pu prévoir, Athalie avoit alors acquis une ſorte de mérite qui ſervit beaucoup à la faire valoir. Louis XV. avoit à peu près le même âge que Joas; il reſtoit ſeul, comme lui, d'une famille nombreuſe que la mort avoit éteinte. On ne put entendre, ſans attendriſſement, les vers ſuivants qui paroiſſoient avoir quelque rapport à ces triſtes événements.

» Voilà donc votre roi, votre unique eſpérance ?
» J'ai pris ſoin juſqu'ici de vous le conſerver, *&c.*
» Du fidelle David c'eſt le précieux reſte, *&c.*
» Songez qu'en cet enfant tout Iſraël réſide, *&c.*»

Ainſi l'intérêt qu'on prenoit à la conſervation de notre jeune roi, le plaiſir qu'on reſſentoit à le voir aſſis ſur un trône qu'avoient environné la déſolation, le trouble & la mort, tournerent

au profit de la piece de Racine ; on lui ſçut bon gré d'avoir fourni à la nation françoiſe une nouvelle occaſion de faire éclater les ſentiments d'amour qu'elle eut toujours pour ſes rois.

La froideur avec laquelle Athalie fut reçue du public, lorſqu'elle parut imprimée, fut ſans doute la raiſon qui la mit à l'abri de toute critique. Ce ne fut qu'en 1722 qu'on inſéra dans les mercures de ſeptembre & d'octobre un examen de cette piece, dont l'auteur ne ſe nomma point. Cette critique, auſſi peu importante pour le fond que par la maniere dont elle eſt écrite, ſeroit à jamais oubliée, ſi Louis Racine n'avoit pas pris ſoin de la réimprimer à la ſuite de ſes remarques ſur les tragédies de ſon pere. Ce qu'il y a de très-ſûr, c'eſt qu'elle ne valoit pas la peine qu'il a priſe de la réfuter.

En liſant Ion d'Euripide, nous avons cru y trouver quelque reſſemblance avec Athalie de Racine. Dans l'une & l'autre piece le héros eſt un enfant élevé à l'ombre des autels, ſous la protection du Dieu qu'on y révéroit. Deſtinés l'un & l'autre à périr dès le berceau, ces deux

enfants ſont conſervés par une eſpece de miracle : prêts enſuite à être les victimes du ſort qui les pourſuit, ils échappent une ſeconde fois à la mort, par une ſuite de la même protection. L'un évite les embûches de ſa belle-mere, l'autre fuit de même le couteau meurtrier de ſon aïeule : enfin tous deux ſont rétablis ſur le trône de leurs ancêtres. Au premier coup d'œil, tout paroît être à peu près la même choſe ; mais la conduite de la piece françoiſe eſt ſi différente de celle du poëte grec, le génie de Racine eſt ſi ſupérieur dans cette occaſion à celui d'Euripide, que la reſſemblance de ces deux ouvrages diſparoît preſque entierement lorſqu'on les oppoſe l'un à l'autre. Nous avons penſé néanmoins que le public verroit avec plaiſir le fond d'après lequel Racine paroît avoir travaillé. C'eſt pour donner à nos lecteurs la facilité d'apprécier eux-mêmes les rapports de ces deux pieces, que nous allons donner le précis de la tragédie grecque.

PRÉCIS

D'ION D'EURIPIDE.

CREUSE, à l'inſçu d'Érecthée ſon pere, accoucha d'un fils qu'elle avoit eu d'Apollon. Pour mettre ſon honneur à l'abri de tout reproche, elle renferma cet enfant dans une corbeille, avec les ſymboles diſtinctifs de la famille d'Éricthonius; elle courut enſuite l'expoſer dans la grotte qui avoit été témoin de ſa foibleſſe. Apollon pria Mercure de porter l'enfant à la porte du temple de Delphes. La prêtreſſe d'Apollon le vit, & ſoupçonna preſque auſſi-tôt quelque Delphienne de lui avoir donné le jour. Elle voulut d'abord le faire jetter hors de l'enceinte du temple; mais la voix du dieu qu'elle y ſervoit ſe fit entendre à ſon cœur, & ſans ſçavoir de quels parents il étoit iſſu, elle ſe chargea de ſon éducation. La jeuneſſe de cet enfant ſe paſſa dans les exercices propres à cet âge; les Delphiens lui confierent la garde

du tréſor du temple, *&c.* Xuthus vint au ſecours des Athéniens; il remporta des victoires qui lui mériterent la main de Creuſe & le ſceptre d'Athenes. Il n'eut point d'enfants de cette union; il réſolut d'aller conſulter l'oracle de Delphes ſur la crainte où il étoit de mourir ſans poſtérité. La piece d'Euripide commence au moment ou Xuthus & Creuſe arrivent en cette ville.

ACTE PREMIER.

Mercure fait l'expoſition de la piece dans un long prologue. Il quitte auſſi-tôt la ſcene pour aller dans le temple s'informer de la deſtinée d'Ion. Ce jeune prince arrive avec le jour à l'entrée du temple, pour y recommencer l'exercice de ſes fonctions. Il invite les miniſtres des autels à ſe diſpoſer à recevoir les impreſſions de la divinité, afin qu'elle ne faſſe paſſer par leur bouche que des paroles d'un heureux augure. Cette ſcene eſt terminée par une eſpece d'hymne, dans laquelle Ion releve la dignité de ſon miniſtere, & célebre les louanges d'Apollon.

Le veſtibule du temple ſe remplit de jeunes Athéniennes qui compoſent le chœur. Elles paroiſſent ſi ſurpriſes de la magnificence du temple de Delphes, que leur étonnement excite Ion à leur adreſſer la parole, & à leur expliquer les ſujets que repréſentent les bas-reliefs de cet édifice. Plus il ſatisfait leur curioſité, plus elles paroiſſent empreſſées à pénétrer plus avant dans le temple: mais Ion leur déclare que l'entrée n'en eſt ouverte qu'à ceux qui viennent conſulter l'oracle, après s'être acquittés de toutes les cérémonies en uſage. Au moment où ſon attention paroît le plus excitée par l'inquiétude qu'elles témoignent de ne pouvoir être inſtruites de ce qu'elles veulent apprendre, Creuſe arrive. Ion eſt frappé de ſon air de nobleſſe & de grandeur: il la loue ſur les avantages qu'elle a reçus de la nature: mais les larmes qu'elle répand lui font abréger ſes éloges, pour lui demander la cauſe qui les fait couler. Creuſe, après avoir éludé ſes queſtions, convient que la vue du temple lui rappelle un douloureux ſouvenir; elle accompagne cet aveu de tant de ſoupirs &

de plaintes, qu'Ion redouble d'inſtances pour la forcer à s'expliquer. Il s'informe de ſon origine, du lieu où elle eſt née, de celui dont elle eſt partie, du nom de ſon mari, de la maniere dont elle lui fut unie, du ſujet qui l'a conduite à Delphes; il la prie auſſi de l'inſtruire des traits différents de la vie d'Érichonius, de Cécrops, & d'Érecthée que Neptune précipita tout vivant dans le ſein de la terre. Le lieu où le dernier de ces trois rois fut englouti, eſt préciſément celui où Creuſe fut ſéduite par Apollon; auſſi dès qu'Ion prononce le nom qui ſert à le déſigner, Creuſe tombe dans une rêverie profonde; elle voudroit n'avoir jamais connu cet endroit, malgré tout le plaiſir qu'Apollon prend toujours à y réſider, &c. Creuſe queſtionne à ſon tour Ion ſur ſon origine. Ion lui détaille, à peu près comme Joas dans Racine, les circonſtances qui ſuivirent ſa naiſſance, les exercices auxquels il a été occupé depuis, &c. Creuſe entrevoit dans ce récit quelque reſſemblance avec ſon aventure. Pour en parler plus librement, elle dit à Ion qu'une de ſes amies l'a priée de conſulter l'oracle

ce qu'il eſt devenu ; elle ſçait-ſeule
qu'il eſt à peu près du même âg
vous, s'il vit encore. Ion appe
entre cette hiſtoire & la ſienne
mêmes rapports ; mais il conſei
Creuſe de ne point interroger Ap
ſur cet événement. Ce qu'il dit à ce
eſt rempli de tant de force & de ra
que Creuſe ne peut s'empêcher de
dre ſon amie, qui ſe trouve réd
ne pouvoir ni ſe conſoler de l'ab
de ſon fils, ni chercher à s'éclairc
la deſtinée qu'il a eue. Elle den
pour elle à Ion le plus grand ſe
comme ſi elle craignoit d'être ſoupç
d'avoir eu part à cette aventure.
thus arrive : il apprend à Creuſ
l'oracle de Trophonius n'a point
s'expliquer avant celui de Delphes

Le chœur, reſté ſeul ſur la ſcene, adreſſe des vœux à Lucine, à Minerve & à Diane; il les prie d'obtenir pour leur maître une poſtérité digne du ſang d'Érecthée.

ACTE II.

Ion s'informe, à ſon retour, ſi Xuthus eſt ſorti du temple. Xuthus ſort preſque auſſi-tôt. Dès qu'il apperçoit Ion, il court à lui, il l'appelle ſon fils, il veut l'embraſſer. Ion, qui ne conçoit rien à cette aventure, croit que Xuthus a mal pris le ſens de l'oracle; il fuit, & prie Xuthus de ne point profaner, en le touchant, les couronnes qu'il tient dans ſa main. Xuthus inſiſte; Ion le menace de le frapper, s'il s'attache à le pourſuivre; mais ce roi conſent à tout, pourvu qu'Ion le reconnoiſſe pour ſon pere. Xuthus lui apprend que l'oracle lui a dit: *la premiere perſonne que tu rencontreras en ſortant du temple, eſt ton fils.* Ion demande alors à Xuthus le nom de la femme qui l'a mis au monde. Ce prince étoit ſi tranſporté de joie qu'il n'a point ſongé à s'en informer; il ſe rappelle ſeulement

thus eſt ſon pere. Un ſeul regret tro
ſa joie, il voudroit revoir ſa mere ; i
il n'oſe ſe perſuader que les dieux l
aient conſervée. Xuthus le flatte d
revoir ; il propoſe à Ion de quitte
temple de Delphes, & de retourn
Athenes. Cette propoſition chagrine
il ſouffre avec peine qu'on lui pro
de s'éloigner du temple qui l'a vu n
il ſe défend, comme Joas dans Rac
de perdre de vue les bienfaits du
qui l'a protégé ; il redoute d'ailleur
mauvais traitements que lui feroi
belle-mere. Xuthus l'engage cepen
à faire préparer tout pour célébre
ſi beau jour. Comme il ne veut p
attriſter Creuſe, il ordonne au chœ
ne la point inſtruire de ce ſecret,
d'attendre qu'il ait pu l'y préparer.

ACTE III.

Creuſe, qui n'a pu ſuivre ſon époux dans le temple, veut ſçavoir la réponſe de l'oracle; elle revient ſur la ſcene avec un vieillard qui a été le gouverneur d'Érecthée; elle le charge de s'en informer. Tandis qu'il ſe diſpoſe à lui obéir, elle apprend du chœur que Xuthus a menacé de la mort celui qui lui révéleroit ce ſecret; cependant emporté par ſon attachement pour la fille de ſes anciens maîtres, le chœur lui déclare *qu'elle ne doit plus ſe flatter d'avoir des enfants.* On l'aſſure auſſi que ſon époux eſt plus heureux qu'elle, & qu'il a un fils déja grand, qu'Apollon lui a fait retrouver; ce fils eſt l'homme même qui s'eſt entretenu avec elle dans le veſtibule du temple. Cette découverte fait conjecturer au vieillard que Xuthus, témoin de la ſtérilité de Creuſe, a cherché à s'en dédommager en épouſant une eſclave; & qu'afin de s'aſſurer du lieu où ſeroit élevé le fils qu'il avoit eu d'elle, il l'avoit conſacré en apparence au culte d'Apollon; enfin qu'il n'avoit penſé à venir à Delphes qu'au moment où il s'étoit vu forcé

de l'en retirer, *&c.* Le diſcours de ce vieillard eſt appuyé de tant de circonſtances propres à l'accréditer, qu'on n'eſt point étonné de voir Creuſe ſe réſoudre à faire périr Xuthus & ſon fils. Le vieillard s'offre à ſervir la fureur de cette princeſſe. Le chœur s'engage auſſi à partager avec Creuſe les dangers de cette entrepriſe.

Creuſe, livrée toute entiere à l'horreur de ſes conjectures, ne voit plus dans ſon époux qu'un traître qui veut lui ravir le ſceptre & la vie; elle prend Jupiter & Pallas, *&c.* à témoin de la réſolution où elle eſt de révéler le ſecret de ſa honte: elle s'engage à montrer à tout l'univers que les dieux & les hommes ſe ſont entendus pour la tromper; elle s'adreſſe ſur-tout à Apollon qui la ſéduiſit; elle lui reproche la perfidie de ſes ſerments, ſon inſenſibilité criminelle pour le fruit de leurs amours, les ſoins cruels qu'il a pris du fils odieux de Xuthus. Le chœur & le vieillard ignoroient l'intrigue amoureuſe de Creuſe avec Apollon. Cet aveu donne lieu à une ſcene pleine de chaleur, & tout à fait digne du théâtre des anciens, dans

laquelle Creuſe inſtruit le vieillard du temps, du lieu & des circonſtances de ſa foibleſſe, & des moyens qu'elle a pris de cacher ſon accouchement. Le vieillard croit pouvoir ſe ſervir de cet enfant pour faire revivre le ſang de ſes ancêtres, il s'informe avec empreſſement de ſon ſort, du lieu où il eſt retiré; ce fils malheureux a été expoſé, dans une nuit obſcure, ſans témoins & ſans ſoins : les bêtes féroces l'ont peut-être dévoré; il a eu beau tendre à ſa mere ſes mains innocentes, elle crut avec trop de confiance à l'amour qu'Apollon devoit avoir pour lui; &, faute de ſecours, il paſſa de la vie au tombeau. Le vieillard perd alors tout eſpoir, il trouve que la vengeance eſt le ſeul remede aux maux de Creuſe; il lui propoſe de punir Apollon de ſon indifférence pour ſon fils, de mettre le feu à ſes autels, de poignarder ſon époux, de faire périr en même temps Ion. Ces moyens paroiſſent ſujets à trop d'inconvénients. Creuſe imagine un expédient plus prompt, & qui, ſans faire autant d'éclat, n'aura pas moins d'efficacité; celui du poiſon. Elle veut remettre cependant l'exécution de cette

elle va enſuite dans ſon apparteme
attendre l'effet. Le vieillard termin
acte, comme Narciſſe dans Britanni
en diſant qu'il eſt beau d'être vert
dans la proſpérité, mais qu'on ne
être retenu par aucune loi lorſqu'il
de ſe venger d'un ennemi.

ACTE IV.

A peine le chœur a-t-il achev
imprécations & ſes vœux, qu'on
paroître ſur la ſcene un eſclave qu
rive tout hors d'haleine. Il appren
chœur qu'il a cherché inutilement la
pour lui apporter une nouvelle im
tante. Au lieu de continuer ſes re
ches, l'eſclave s'amuſe alors à faire
deſcription très-déplacée du lieu

dans un endroit plus éloigné une tente ſuperbe, conſacrée à réunir tous les convives; qu'il avoit même commencé le feſtin, quoique Xuthus fût abſent. Au moment où la joie étoit la plus échauffée, un vieillard, dit-il, s'eſt venu préſenter pour ſervir d'échanſon public; il a demandé de plus grandes coupes; il a verſé, ſans qu'on s'en apperçût, du poiſon dans celle d'Ion. Une parole injurieuſe, échappée à l'un des eſclaves, a fait croire à ce jeune prince que cette libation étoit profanée; il l'a répandue par terre. Un moment après, quelques colombes ſont entrées dans la ſalle du feſtin; l'une d'elles a goûté le vin répandu par Ion, & dans l'inſtant elle eſt morte à ſes pieds. On a arrêté le vieillard, il a déclaré la part que Creuſe avoit à ſon crime; & les miniſtres du temple ont auſſi-tôt condamné cette princeſſe à la mort. Tout ce récit fait frémir le chœur, qui a révélé le ſecret de Xuthus. Il entre à ce ſujet dans les ſentiments de frayeur qui conviennent le plus à ſa ſituation.

ACTE V.

Creuſe parvient au veſtibule du temple ; elle raconte au chœur le malheur dont elle eſt menacée, elle lui demande conſeil : mais le chœur eſt ſi effrayé, qu'il ne voit pour elle d'autre moyen de ſe ſouſtraire au ſupplice, que celui d'embraſſer l'autel d'Apollon, ou de céder au ſort qui la pourſuit. Creuſe s'y refugie ; le théâtre ſe remplit auſſi-tôt de gens armés qui viennent pour ſe ſaiſir d'elle ; Ion leur ordonne de la faire précipiter du haut des rochers, & de la punir ainſi d'avoir voulu priver celle dont il a reçu le jour, du plaiſir de le revoir.

Creuſe défend à Ion d'approcher de l'autel qu'elle tient embraſſé, en lui déclarant qu'elle eſt conſacrée depuis longtemps à Apollon ; elle paroît ſi déterminée à ne point s'éloigner du lieu qu'elle a choiſi pour aſyle, qu'Ion ſe trouve réduit à ſe plaindre de l'imprudence des loix, qui ménagent au crime un aſyle réſervé à la ſeule innocence.

Le bruit qu'occaſionne ce démêlé, attire la prêtreſſe d'Apollon dans le temple.

Elle reproche à Ion ſa violence & ſon emportement ; elle lui conſeille de retourner à Athenes, & de ſe ſervir du berceau qu'elle lui remet, pour retrouver ſa mere ; elle l'aſſure qu'Apollon le diſpenſe à l'avenir de s'attacher au ſervice de ſes autels. Ce berceau eſt celui dans lequel Ion fut apporté dans le temple. Ion ſe diſpoſe à l'ouvrir. Creuſe reconnoît que c'eſt auſſi celui dans lequel elle avoit expoſé ſon fils. Elle quitte auſſi-tôt ſon aſyle, au riſque de perdre la vie. Elle s'approche d'Ion, elle l'embraſſe d'une maniere ſi vive & ſi tendre, qu'il en eſt attendri ; elle lui détaille enſuite les choſes renfermées dans ce berceau avec tant de juſteſſe & de préciſion, qu'il ne peut plus douter que Creuſe ne ſoit véritablement ſa mere. Il ſe jette à ſes genoux, il la ſerre dans ſes bras, ils ſe perdent tous deux dans leurs embraſſements, *&c.* ils ſe reprochent la faute que leur erreur a penſé leur faire commettre, *&c.* Ion voudroit faire part à Xuthus de la joie qu'il reſſent d'avoir retrouvé ſa mere ; mais Creuſe lui révele le ſecret de ſa naiſſance, & l'importance dont il eſt pour lui de ne

cle ſur tout ce qu'elles ſemblent lui ca
Minerve deſcend alors du ciel, elle a
Ion qu'Apollon eſt ſon pere; elle lui e
que le ſecret de cette aventure: el
révele encore tout ce qui doit lui arr
les rôles différents que doit jou
poſtérité dans l'Aſie, les conquêt
les établiſſements qu'elle y doit f
elle finit par recommander à Creu
à Ion d'obſerver le plus grand ſil
ſur ce myſtere. Ion aſſure Minerve
fera tout ce qu'elle lui dit: Creuſ
proteſte de ſon côté qu'elle eſt ent
ment détrompée ſur le compte d'A
lon. Le chœur termine alors cette pi
en diſant que l'amour des dieux eſt
pui ſolide des maiſons les plus mal
reuſes, que la vertu n'eſt jamais
récompenſe, & que le crime eſt tô

REMARQUES SUR ATHALIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Oui, je viens dans ſon temple adorer l'éternel, &c.]

Dans Euripide, Mercure détermine à peu près de même le lieu de la ſcene : *Je viens*, dit-il, *à Delphes, dans cette terre célebre par le ſoin que prend Apollon d'expliquer le préſent, & d'annoncer l'avenir.* Ion, *acte I. ſcene 1.*

Le peuple ſaint en foule inondoit les portiques.]

Le mot *inondoit* a été critiqué. Il fait cependant image, & rend très-bien ces vers des géorgiques de Virgile.

Si non ingentem foribus domus alta ſuperbis
Manè ſalutantûm totis vomit ædibus undam, &c.

L'audace d'une femme arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.]

Racine a déjà employé cette image dans Eſther, *acte III. ſcene VII.*

Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours ſereins de mes jours les plus ſombres.

Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher, &c.]

Pour que cette conſtruction fût exacte, il faudroit, *je tremble, à ne vous rien cacher, qu'Athalie*, &c. Mais en poéſie peut-on être ſi exact, ſans devenir lâche & froid?

N'acheve enfin ſur vous ſes vengeances funeſtes,
Et d'un reſpect forcé ne dépouille les reſtes.]

Dans ce peu de vers Racine a fait connoître le caractere d'Athalie, celui de Joad, le jour de l'action, & le lieu de la ſcene qui eſt le veſtibule du temple. L'attention que Racine a eue juſqu'ici de déterminer le lieu de la ſcene, paroît être la ſuite des remarques particulieres qu'il avoit faites ſur Sophocle. On lit dans l'exemplaire de cet auteur qui lui appartenoit, & qui eſt actuellement à la bibliotheque du roi, la note ſuivante écrite de ſa main:

Sophocle a un ſoin merveilleux d'établir de bonne heure le lieu de la ſcene; il ſe ſert ici d'un artifice très-agréable, en introduiſant un vieillard qui montre les environs d'Argos à Oreſte, qui en avoit été enlevé tout jeune. Le Philoctete, *du même auteur, commence à peu près de même: c'eſt Ulyſſe qui montre à Pyrrhus tout jeune l'iſle*

de Lemnos où ils ſont, & par où l'armée avoit paſſé. L'Œdipe Colonéen *s'ouvre par Œdipe aveugle, qui ſe fait décrire par Antigone le lieu où il eſt. Ces trois ouvertures, quoiqu'un peu ſemblables, ne laiſſent pas d'avoir une très-grande diverſité & des couleurs merveilleuſes.* Électre de Sophocle, *acte I. ſcene 1.*

Si du grand-prêtre Aaron Joad eſt ſucceſſeur, &c.]

Ces deux vers ne nous ſemblent pas bien liés avec ce qui précede ni avec ce qui ſuit. Ce qu'ils contiennent ne paroît dit que pour inſtruire le ſpectateur; car Abner n'apprend rien à Joad qu'il ne ſçache auſſi bien que lui.

Joſabeth étoit fille de Joram, mais d'une autre mere qu'Athalie. Elle fut mariée au ſouverain pontife des Juifs, parce que cette nation étoit dans l'uſage d'unir, par les nœuds de l'hymen, la famille de ſes rois à celle de ſes prêtres; c'étoit le moyen de les entretenir dans la meilleure intelligence.

Ce temple l'importune, & ſon impiété, &c.]

Si cette répartie d'Abner n'eſt pas ſublime, il faut renoncer à toutes les notions que le bon goût nous donne de la vraie grandeur des images & des ſentiments. On a donné le titre de ſublime dans ces derniers temps à des penſées bourſoufflées, qui ne ſont ni vraies ni naturelles; on a prétendu qu'il y avoit plus de ſublime dans Lucain que dans Virgile. Ce n'eſt point ici le lieu de diſcuter les raiſons ſur leſquelles on a voulu établir cette opinion; mais ſi la ſimplicité & la vérité ſont eſſentielles à

Le caractere que le poëte lui a donné ne fait pas un grand effet au théâtre ; c'eſt un homme vertueux à la vérité, mais incapable de grands deſſeins. Racine n'a pu le rendre plus entreprenant : car alors la vraiſemblance auroit demandé que Joad lui eût appris plutôt le ſort de Joas, & c'eſt juſtement ce que l'auteur ne vouloit ni ne devoit faire. *Remarques de Louis Racine*, tom. II. pag. 349.

Par de ſtériles vœux penſez-vous m'honorer? Quel fruit, &c.]

Ce vers & les deux ſuivants paroiſſent tirés du chapitre premier d'Iſaïe, ℣. 12 & 13.

Quò mihi multitudinem victimarum veſtrarum, dicit Dominus? Plenus ſum. Holocauſta arietum & adipem pinguium, & ſanguinem vitulorum & agnorum & hircorum nolui. Idée que Rouſſeau exprime ainſi dans ſa traduction du pſeaume XLIX.

Que m'importent vos ſacrifices,
Vos offrandes & vos troupeaux ?
Dieu boit-il le ſang des geniſſes ?
Mange-t-il la chair des taureaux ? *&c.*

Odes, liv. I. ode XII.

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.]

Cette expreſſion eſt priſe du prophete Iſaïe, chap. VIII. ℣. 6. *Diſſolve colligationes impietatis, ſolve faſciculos deprimentes*, &c.

Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race, Éteignit tout le feu de leur antique audace.]

Peut-on dire que *le jour..... éteignit le feu de*

de, &c. *Oui*, dit Louis Racine, *parce qu'il étoit aiſé à l'auteur de mettre :*

Le jour que de leurs rois on vit périr la race,
S'éteignit tout le feu de leur antique audace.

Remarques, *tom. II. pag. 258.* Nous croyons cependant que cette expreſſion n'eſt pas juſte.

Des tyrans d'Iſraël les célebres diſgraces, &c.]

Cette tirade eſt très-éloquente & très-belle ; elle renferme le précis des événements les plus remarquables de l'écriture ſainte, qui ſe ſont paſſés ſous cette époque. On peut les voir décrits dans l'ordre où ils ſont préſentés ici aux chapitres IX. X. XIV. XXI. & XXIII. du livre III. des rois ; & dans le chapitre IX. du livre IV.

Reconnoiſſez, Abner, à ces traits éclatants, &c. *Il ſçait, quand il lui plaît, faire éclater ſa gloire.*]

Ces répétitions ſont difficiles à éviter ; ce ſont des taches légeres, qui ſe trouvent dans nos meilleurs poëtes.

Que ſur toute tribu, ſur toute nation, &c.]

Alluſion aux ℣. 1, 8, 9 & 11 du pſeaume LXXI. *Deus judicium tuum regi da ... & dominabitur ... à flumine uſque ad terminos orbis terrarum. Coram illo procident Æthiopes ... & adorabunt eum omnes gentes terræ : omnes gentes ſervient ei.*

De cet arbre ſéché juſques dans ſes racines ?]

Hélas ! dit le chœur, *le ſang de nos anciens maîtres s'eſt donc tari juſques dans ſa ſource !* Sophocle, Électre, *act. II. ſc. 11.*

Athalie étouffa l'enfant même au berceau.]

Le chœur, dans Sophocle, fait à peu près les mêmes réflexions sur la ruine totale de la famille de Labdacus; *il ne restoit plus qu'un foible rejetton : il faisoit tout l'espoir de cette maison. Un peu de poussiere consacrée aux dieux Infernaux va bientôt le faire périr*, &c. Antigone, *acte II. scene IV.* C'est qu'Antigone étoit condamnée à mort, parce qu'elle avoit rendu les honneurs de la sépulture à Polynice, malgré la défense de Créon.

Si du sang de nos rois quelque goutte échappée....]

Voilà en un vers & demi l'exposition principale du sujet, qui donne à deviner ce que fera le fidelle Abner à la fin de la piece, quand il reconnoitra le sang de ses rois.

Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.]

L'aube blanchit, &c. cette expression est juste & belle; Euripide en a fourni l'idée à Racine, Voyez *tom. IV. note 3, pag. 50.*

La piece d'Euripide commence de même avant le jour. *Déjà*, dit Ion, *le char du soleil répand sur la terre l'éclat de sa lumiere, il la réfléchit aussi sur les astres de la nuit, qui naguere dans les cieux; les sommets inaccessibles du Parnasse sont éclairés des feux brillants qui ramenent le jour.* Ion, *acte I. scene II.*

SCENE II.

Sous l'aîle du Seigneur, dans le temple élevé.]

Cette image ſe rencontre très-ſouvent dans l'écriture ſainte.

Racine a déjà dit dans Eſther :

De mettre votre trône à l'ombre de ſes aîles.

Acte V. ſcene I. pag. 114.

Et ſe croit quelque enfant rejetté par ſa mere.]

C'eſt ce que dit Mercure d'Ion, dans la tragédie de ce nom. La prêtreſſe *ne ſçait point qu'Apollon eſt ſon pere, elle ignore également le nom de ſa mere : il n'a pas lui-même la moindre connoiſſance de ceux qui lui ont donné le jour.* Euripide, *acte I. ſcene I.* Creuſe, dans un autre endroit, paroît plaindre le ſort de ce jeune orphelin. *Hélas!* lui dit Ion, *mon malheur eſt de ne pas connoître ma mere, de ne pas ſçavoir où je ſuis né.* Et plus bas : *Peut-être ſuis-je la honte de celle qui me mit au monde.* Acte I. ſcene II.

Je ſçais que, près de vous en ſecret aſſemblé,
Par vos ſoins prévoyants leur nombre eſt redoublé.]

On peut voir dans le IVe livre des rois, chapitre VI. au chapitre XXIII. du livre des paralipomenes, & dans le chapitre VII. du livre IX. des antiquités judaïques de Joſephe, la maniere habile dont Joad prépara cette grande révolution.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous ?]

La réponſe de Joad eſt très-éloquente. On trouve l'idée du premier vers dans un diſcours qu'Ézéchias, prêt d'être attaqué par Sennachérib, fit aux Juifs. *Ne craignez point*, leur diſoit-il, *le roi des Aſſyriens, ni la multitude qui l'environne . . . ils n'ont tous enſemble qu'un bras de chair ; & nous, nous avons pour nous le bras tout-puiſſant de notre Dieu, qui combat pour notre défenſe*, &c. Paralipom. *liv. III. ch. XXIII. ℣. 7 & 8.*

Remarquez que la répétition du mot de *Dieu* donne à ce morceau une énergie ſinguliere.

Le marquis Alphonſe Varano, dans ſa tragédie de *Jean de Giſcala*, imprimée à Veniſe en 1754, s'eſt exprimé d'une maniere auſſi ſublime :

Tu dunque cauſa
Di Dio credi eſſer queſta, e tu paventi !

Tu crois que cette cauſe eſt celle de Dieu, & tu trembles !

C'eſt peut-être du paſſage de l'Eccléſiaſtique, *qui timet Dominum nihil trepidabit & non pavebit* (chap. XXXIV. ℣. 16) que ce poëte italien a emprunté cette belle penſée ; Racine y a peut-être auſſi trouvé l'idée de ce vers de Joad :

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit, &c.]

Ce morceau eſt admirable par la poéſie &

la vérité de la peinture ; Racine ne pouvoit inſtruire le ſpectateur avec plus d'adreſſe des malheurs de Joas.

Creuſe, dans Euripide, fait un retour à peu près pareil ſur le paſſé ; mais il eſt bien moins touchant, parce que la marche de la piece grecque n'a pas permis à Euripide de l'étendre davantage. *Étranger*, dit-elle à Ion, *la ſurpriſe que vous occaſionnent mes larmes n'a rien qui doive m'étonner. A peine ai-je jetté les yeux ſur le temple d'Apollon, que mon eſprit s'eſt rappellé un cruel ſouvenir.* Ion, *acte I. ſcene III.*

Et, ſoit frayeur encore, ou pour me careſſer,
De ſes bras innocents je me ſentis preſſer.

Quelle peinture attendriſſante ! On trouve dans Ion d'Euripide une image auſſi touchante.

Le vieillard demande à Creuſe ce qu'eſt devenu ſon fils ; *il eſt mort*, lui dit-elle, *il fut expoſé aux bêtes féroces.... Je n'eus pour témoins de* cette action, que *mon malheur, cet antre...*

LE VIEILLARD.

Comment avez-vous pu vous réſoudre à y laiſſer votre fils ?

CREUSE.

Comment ? Ce fut en lui adreſſant les diſcours les plus attendriſſants..... Si vous l'aviez vu tendre vers moi ſes mains .... s'efforcer de me ſuivre dans les lieux témoins de mon injuſtice. Ion, *acte IV. ſcene I.*

Sur le fils qui le craint, l'impiété du pere.

Cette maxime conſolante & ſi propre à donner une idée exacte de la juſtice du verain Être à l'égard de toutes les créat ſe trouve au chapitre XVII. du prophete chiel, ℣. 20.

Et de David éteint rallumé le flambeau.

Le flambeau de David : expreſſion très-b & ſouvent employée dans l'écriture ſa liv. II. des rois, *chap. XXI. ℣. 17;* liv *chap. XI. ℣. 36;* liv. IV. *chap. VIII.* ℣ L'épithete *éteint, qui accompagneroit mal autre nom, ſemble faite pour celui de Davi* lumiere d'Iſraël, *d'où doit ſortir* la lumier nations. *Remarques de Louis Racine*, ton pag. 254.

Grand Dieu! ſi tu prévois, qu'indigne race, &c.]

Cette priere eſt très-belle, & par l'on qui y eſt répandue, &par les images qu trouvent. Elle paroît reſſembler pour le

par ma préſence. Paralipom. liv. II. chap. VII. ℣. 19, 20. *Mais ſi vous marchez ſur les traces de David votre pere . . . j'affermirai pour toujours le trône que vous occupez*, &c. Ibid. ℣. 17, 18.

Daigne, daigne, mon Dieu, ſur Mathan & ſur elle
Répandre cet eſprit d'imprudence & d'erreur.]

Ceci eſt imité de la priere de David, réduit à fuir devant ſon fils Abſalon. *Infatua, quæſo, conſilium Achitophel.* Liv. II. des rois, *chap. XV.* ℣. 31.

Ces deux premieres ſcenes ſont toute l'expoſition du ſujet. Il y a peu de pieces où le ſujet & les caracteres des perſonnages ſoient annoncés d'une maniere plus ſimple & plus naturelle.

SCENE III.

Ces feſtons dans vos mains, & ces fleurs ſur vos têtes.]

Cette ſcene paroît être une imitation de la premiere ſcene de l'Œdipe de Sophocle. Ce poëte célebre y préſente un grand-prêtre environné d'hommes, de femmes & d'enfants proſternés aux pieds des autels; Œdipe ſurvient, il demande au miniſtre du temple quelle eſt la cauſe qui raſſemble autour de lui le peuple déſolé; il les apoſtrophe, en leur diſant, comme en cet endroit: *jeune poſtérité de l'antique Cadmus, pourquoi vous arrêtez-vous ici,*

couronnés de feuillages comme des ſuppli
Toute la ville eſt parfumée de votre encens
retentit ici de vos prieres & de vos cris.

Tandis que je me vais préparer à marche
Chantez, louez le Dieu que vous venez cher

Admirez ici l'adreſſe avec laquelle R a trouvé le moyen de faire paroître le c ſur la ſcene. La fin du premier acte d'A reſſemble, pour l'art avec lequel il eſt t né, au ſecond acte de l'Ajax de Sopl Ajax, déſolé en apparence du tort qu'il aux Atrides, veut aller cacher dans le de la terre l'épée qui a été l'inſtrument fureur; il dit à ſon épouſe de rentrer d tente, & de prier les dieux de le ſec dans ſes vues; il invite enſuite tous ſes dats à ſe joindre à ces prieres, & à re mander à Teucer de remplir à ſon égard les devoirs de l'amitié.

SCENE IV.

Le jour annonce au jour ſa gloire & ſa puiſſance.]

C'eſt la traduction du verſet ſuivant du pſeaume XVIII. *Dies diei eructat verbum*, &c. Rouſſeau, en traduiſant cet endroit, a pouſſé l'imitation plus loin que Racine.

De ſa puiſſance immortelle
Tout parle, tout nous inſtruit;
Le jour au jour la révele,
La nuit l'annonce à la nuit.

Liv. I. ode II.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.]

Le jour de la pentecôte, les Juifs offroient à Dieu les prémices de leurs champs.

Cette ſtrophe eſt du coloris le plus flatteur & le plus ſéduiſant. Rouſſeau, comme nous l'avons déjà dit, avoit peut-être autant & plus de force que Racine dans ſes grandes images; mais il n'avoit pas cette fraîcheur de coloris dans les peintures touchantes : à coup ſûr, il n'a jamais fait des vers auſſi heureux que ceux-ci.

Il commande au ſoleil d'animer la nature, &c.]

Rouſſeau a dit depuis Racine :

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ſes mains
Ce ſoleil qui, dans ſa route,
Éclaire tous les humains.

Mais ſa loi ſainte, ſa loi pure
Eſt le plus riche don qu'il ait fait aux humains.]

Comparez encore ici Racine avec Rouſſeau.

Loi ſainte, loi deſirable,
Ta richeſſe eſt préférable
A la richeſſe de l'or;
Et ta douceur eſt pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compoſe ſon cher tréſor.

C'eſt dommage que l'épithete de *cher* gâte ce morceau plein de poéſie & d'élégance. Outre que le mot *cher* eſt oiſeux, il fait encore un mauvais effet pour l'harmonie.

O mont de Sinaï, conſerve la mémoire, &c.]

Quelques perſonnes trouvent les chœurs d'Eſther plus beaux que ceux d'Athalie; nous croyons que le premier chœur d'Athalie eſt au-deſſus de tous pour le ſublime, mais qu'on voit régner dans ceux d'Eſther plus de tendreſſe & plus d'onction.

Sur ſes antiques fondements, &c.]

Après la peinture la plus douce & la plus aimable des beautés de la nature, Racine place ici une deſcription pleine de grandeur & d'énergie. Rouſſeau avoit bien cette pompe & cette force dans ſes vers: mais il n'avoit point ces paſſages heureux d'une peinture douce à un tableau terrible, d'un morceau touchant à des deſcriptions élevées; enfin il manquoit de cette variété qui fait le charme des vers de Racine. Il eſt ſûr que ſi cet illuſtre tragique

eût travaillé dans le même genre que Rousseau, il eût mis dans ses odes plus de variété, de douceur, de grace : il avoit une flexibilité de génie qui sçavoit se plier à tous les tons, un goût épuré qui mettoit tout à sa place. Racine, en un mot, eût réussi dans tous les genres s'il eût voulu les embrasser tous.

Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais !]

Ces deux vers ne sont point dans les éditions de 1691 & de 1692.

La foule des lecteurs ne voit dans les chœurs d'Athalie que l'harmonie, que l'élégance la plus correcte, qu'un heureux choix de mots ; cette onction rare & ce sentiment tendre qui en font la principale beauté, ne sont connus que des personnes vraiment sensibles.

ACTE III.

SCENE PREMIER

Mes filles, c'eſt aſſez, ſuſpendez vos can

Nous avons fait remarquer, page d'après M. de Voltaire, les inconvéni chœurs dans la plupart des tragédies gre nous obſerverons ici avec M. de Marm qu'*on a perdu, à les ſupprimer, 1°. une p la grandeur & de la majeſté du ſpectacle ; très-grand-nombre de ſcenes muettes, ſouve pathétiques ; 3°. les moyens d'entretenir l' du ſpectateur dans les moments mêmes de r au lieu que dans le vuide de nos entre-a idées ſe perdent & l'intérêt ſe refroidit.* Po *tom. II. pag. 204.*

SCENE II.

Où courez-vous ainſi, tout pâle & hors d'ha

Dans Ion d'Euripide, on trouve une à peu près ſemblable. Creuſe, comme vu dans le précis, charge un vieillard poiſonner Ion ; ce jeune prince évite l par un pur effet du haſard. Un eſclave tout hors d'haleine faire au chœur le r

cet événement. Au ſujet près, qui eſt très-différent, ce ſont dans les deux pieces les mêmes couleurs, la même vivacité, le même trouble & le même intérêt.

Reine, ſors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
D'où te bannit ton ſexe & ton impiété.]

Cette violence du grand-prêtre ſert à annoncer la vraiſemblance de la cataſtrophe. Après avoir outragé la reine, Joad n'a pas un moment à perdre; il faut qu'il ſe hâte de couronner Joas.

SCENE IV.

VOICI votre Mathan; je vous laiſſe avec lui.]

Cette maniere de parler ne convient point à la tragédie; elle n'eſt pas non plus aſſez reſpectueuſe dans la bouche d'un ſujet qui parle à une reine.

Abner a le cœur noble, & . . . rend à la fois
Ce qu'il doit à ſon Dieu, ce qu'il doit à ſes rois.]

L'idée du ſecond vers paroît empruntée de ce paſſage ſuivant: *Rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar, & rendez également à Dieu ce qui eſt à Dieu.* Évang. de ſaint Matthieu, *chap. XXII. ℣. 21.*

Dans Polieucte, Sévere dit la même choſe à Félix.

Servez bien votre Dieu, ſervez votre monarque.

SCENE V.

DONT elle eut soin de peindre & d'orner son visage, &c.]

Ceci est conforme au portrait que l'écriture fait de Jézabel. *Depinxit oculos suos stibio, & ornavit caput suum.* Liv. IV. des rois, *chap. IX. V. 30.*

L'épithete d'*irréparable* fait un très-bel effet dans le second vers; c'est une imitation de l'*irreparabile tempus* de Virgile. *Géorgiques*, liv. III. vers 284.

Son ombre vers mon lit a paru se baisser.]

Comparez le songe d'Athalie avec l'endroit suivant de Virgile. C'est à peu près le même fond; mais les couleurs de Racine sont plus sombres, plus fortes & plus pittoresques.

Ipsa sed in somnis inhumati venit imago
Conjugis, ora modis attollens pallida miris:
Crudeles aras, trajectaque pectora ferro
Nudavit, cæcumque domûs scelus omne retexit.
Tùm celerare fugam, patriâque excedere suadet, &c.

Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendroit plus doux.]

Ce *quel qu'il soit*, est sublime dans son genre; rien encore de moins recherché.

Je l'ai vu: son même air, son même habit de lin.]

Ceci ressemble un peu, selon Louis Racine, à ce que rapporte Joseph de la surprise d'Ale-

xandre, qui reconnut, ſous l'habit du grand-prêtre des Juifs, le même homme qu'il avoit vu dans un ſonge. *Remarques*, tom. II. pag. 292.

Mais bientôt à ma vue on l'a fait diſparoître.]

Cette remarque n'eſt rien; elle excite cependant très-naturellement les ſoupçons d'Athalie, elle ſert même à redoubler l'envie qu'elle témoigne d'entretenir le jeune Eliacin. Ces petits détails échappent à la plupart des lecteurs.

Nous ne connoiſſons rien dans notre langue de plus beau, de plus poétique & de plus élégant que ce ſonge. L'idée vive & rapide qu'Athalie donne de ſa puiſſance, la peinture affreuſe qu'elle fait de l'ombre de Jézabel, le portrait plein de douceur de Joas, & la maniere dont elle décrit enſuite le trouble qui régnoit dans le temple des Juifs lorſqu'elle y eſt entrée, forment autant de tableaux qui font paſſer dans l'ame du ſpectateur le trouble & la terreur d'Athalie.

Que préſage, Mathan, ce prodige incroyable?]

Nous avons beaucoup de tragédies dans leſquelles on a fait entrer des ſonges; mais il y en a fort peu où ils ſoient eſſentiels, ou bien placés. Otez le ſonge de Pauline dans Polieucte, de Clitemneſtre dans Électre, *&c.* vous n'ôterez à ces pieces que quelques beaux vers. Le ſonge d'Athalie tient ſi étroitement au développement de l'action, que ſans lui il n'y auroit plus de piece. En effet, ſans ce ſonge, Athalie ne ſeroit pas entrée dans le temple

des Juifs. Elle n'y auroit pas rencontré Joas qu'elle a vu pendant ſon ſommeil. C'eſt ici que l'art eſt pouſſé à la perfection : car ce rapport étonnant ôte un peu du ridicule attaché à l'erreur des ſonges.

Vous ſçavez pour Joad mes égards, mes meſures;
Que je ne cherche point à venger mes injures.]

On a trouvé que Mathan ne ſe déguiſoit pas aſſez en diſant qu'il

Ne cherche point à venger ſes injures

ſur Joad, & en conſeillant auſſi-tôt après à Athalie de ſacrifier à ſes terreurs les deux enfants qu'elle a vus auprès du grand-prêtre. Quoique cette hypocriſie ne ſoit pas aſſez fine, elle peint bien la duplicité d'un fourbe qui veut détourner de lui tout ſoupçon d'inimitié envers Joad, & qui ſe méprend dans la maniere de la déguiſer.

On le craint : tout eſt examiné.]

C'eſt la réponſe que fait Clitemneſtre au chœur, qui veut eſſayer de juſtifier Électre. *Sophocle, Électre.*

Mathan ſoutient parfaitement ici le caractere que lui a donné Racine : quelques critiques l'ont trouvé trop méchant. C'eſt bien mal connoître le cœur humain, & ſur-tout celui d'un prêtre qui foule aux pieds des devoirs plus ſacrés que ceux des hommes ordinaires.

Dès qu'on leur eſt ſuſpect, on n'eſt plus innocent.]

Cette maxime eſt digne de Machiavel. Elle ſe trouve cependant dans le Prince de Balzac.

Sur un ſimple ſoupçon, ſur une légere défiance, ſur un ſonge qu'aura fait le Prince, pourquoi ne lui ſera-t-il pas permis de s'aſſurer de ſes ſujets factieux, & de ſe ſoulager l'eſprit en leur donnant pour peine leur propre repos? Édition de 1631, *in*-4°. pag. 200.

Hé quoi, Mathan! d'un prêtre eſt-ce là le langage?]

Tout ce que dit Abner eſt admirable; ſon rôle, quoique foible, eſt en général celui d'un honnête homme, qui remplit bien l'idée qu'Athalie a donnée de lui, en diſant:

Qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à ſon Dieu, ce qu'il doit à ſes rois.

C'eſt aſſez là le caractere des guerriers vertueux; ceux qui reſſemblent à Mathan ne ſongent qu'à eux, ils ſe jouent de Dieu, ils trompent les rois, ils n'épargnent point le ſang des hommes, quand il s'agit de leurs intérêts.

Hé bien! il faut revoir cet enfant de plus près; Il en faut à loiſir examiner les traits.]

Ajax, dans une autre ſituation, fait à peu près la même demande. *Faites venir*, dit-il à Tecmeſſe, *mon fils, que je le voye*, &c.

Tecmeſſe appréhende que ſon époux n'attente aux jours de cet enfant, elle élude d'abord ſes ſollicitations; Ajax réitere ſes inſtances; mais, s'appercevant que Tecmeſſe héſite encore à ſe rendre à ſes prieres, il dit, comme Athalie, *qui peut donc empêcher mon fils de ſe préſenter à l'inſtant devant moi?* Ajax de Sophocle.

Ils vivent cependant, & leur temple eſt debout.]

Eſt debout : belle expreſſion, c'eſt le

Trojaque, nunc ſtares

de Virgile. *Énéide*, liv. II. vers 56.

Ma douceur eſt à bout.]

On ne diroit pas noblement, à ce que prétend Louis Racine, *je ſuis à bout, je me ſens à bout*, pour *je perds patience*. Il ne croit pourtant pas qu'on puiſſe condamner ici cette maniere de s'exprimer : *ma douceur eſt à bout.* Remarques, *tom. II. pag. 258*. Nous croyons avec lui que cette expreſſion, toute proſaïque qu'elle eſt, n'eſt pas ici répréhenſible. La piece d'Athalie eſt ſi ſimplement écrite, qu'on ne s'apperçoit preſque point de ces négligences.

SCENE VI.

Et qui ſçait ſi Joad ne veut point en leur place Subſtituer l'enfant dont le ciel vous menace ?]

Admirez ici la vraiſemblance avec laquelle l'action ſe développe, l'art avec lequel tout ſe montre. Ces vers de Mathan, qui annoncent le dénouement d'une maniere ſi claire, font d'autant plus de plaiſir, qu'ils ſont amenés comme naturellement par la marche ſimple de tous les événements.

Laiſſez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.]

Ce vers ſert à préparer une des plus belles ſcenes qui ſoient au théâtre, par la ſimplicité

& les naïvetés ſublimes qu'elle renferme. C'eſt la premiere où l'on ait eſſayé de faire parler un enfant; car les anciens, qui ont voulu le tenter, n'en ont jamais fait que des perſonnages muets, qui jettoient de ſimples cris. Cette nouveauté ſi hardie & ſi heureuſe, qu'aucun auteur n'a depuis imitée avec ſuccès, eſt dans ce genre le plus beau modele que l'on puiſſe préſenter aux poëtes.

SCENE VII.

PRINCESSE, aſſurez-vous; je les prends ſous ma garde.]

Dans ce ſens, *aſſurez-vous* n'eſt pas le mot propre; c'eſt *raſſurez-vous.*

Et vous, quel eſt donc votre pere?]

Euripide a imaginé une ſcene à peu près ſemblable entre Creuſe & Ion.

Mais vous-même, lui dit Creuſe, *qui êtes-vous?* &c.

ION.

On m'appelle le ſerviteur des dieux, & je le ſuis en effet. Ion, *acte I. ſcene IV.*

Creuſe, mere d'Ion, interroge ſon fils ſans le connoître & ſans en être connue; elle fait éclater devant lui le regret qu'elle a d'avoir perdu ce gage précieux de ſa tendreſſe. Ion au contraire ne veut point qu'on l'attendriſſe ſur le ſort de celle qui lui a donné le jour,

parce qu'il ne croit pas devoir la moindr tendreſſe au peu de ſoin qu'elle a pris de deſtinée. Ces deux ſituations oppoſées l'une l'autre ſont d'une grande beauté ; auſſi quelq belle que ſoit la ſcene d'Athalie, celle d'Io ſera toujours plus ſuſceptible d'un intérêt vra ment tragique.

Jeune enfant, répondez.]

Racine a déjà mis plus haut :

Un jeune enfant couvert d'une robe éclatant

Nous ne croyons pas qu'on puiſſe dire, *jeune enfant ;* on eſt *jeune* après avoir été *enfant* mais quand on dit *enfant*, l'épithete de *jeu* eſt tout au moins inutile. Dans un ſens méta phorique on dit très-bien *un vieil enfant ;* Racin s'eſt même ſervi très-heureuſement de cett expreſſion dans Britannicus :

Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir

Acte I. ſcene II.

Daigne mettre, grand Dieu ! ta ſageſſe en ſ bouche.]

Det quoque tibi Dominus prudentiam & ſenſum Paralipom. *liv. I. chap. XXII. ℣. 12.*

Entre les bras de Dieu jetté dès ma naiſſance &c.]

Euripide fait dire à Ion : *On m'appelle le ſe viteur de dieu, & je le ſuis auſſi.* Et plus bas *ce que je ſçais, c'eſt que je ſuis, à ce qu'on dit conſacré au culte d'Apollon*, &c. *Je ne conno point celle à qui je dois le jour ; je ne ſça pas où je ſuis né.* Ion, *acte I. ſcene IV.*

ent ! Et depuis quand ?]

s Euripide, Creuſe dit à Ion :

nd vous êtes entré dans ce temple étiez-fant ? Aviez-vous atteint l'âge de puberté ?

ION.

s qui croient le ſçavoir prétendent que j'étois , &c.

CREUSE.

itez-vous ce temple ? Avez-vous une autre e ?

ION.

lemeure dans cette enceinte, &c. Ion, *acte I. v.*

vous mit dans ce temple ?]

uſe fait à peu près les mêmes queſtions

e ville vous a-t-elle conſacré publiquement te d'Apollon ? Vous a-t-on vendu pour le

ION.

n'en ſçais rien ; on m'a dit ſeulement que tenois à ce dieu, &c.

CREUSE.

lle eſt donc celle des Delphiennes qui vous ité ?

ION.

ne connois point ma nourrice . . . voilà celle a élevé. . . .

C'eſt la prêtreſſe d'Apollon, je la recc pour ma mere. Ion d'Euripide, *acte I. ſcene*

Aux petits des oiſeaux il donne leur pâture,

C'eſt une traduction libre du paſſage ſuiv *Reſpicite volatilia cœli quoniàm non ſerunt & pater veſter cœleſtis paſcit illa.* Evangil ſaint Mathieu, *chap. I. ℣. 27.*

Il me nourrit des dons offerts ſur ſon autel.

Ion dit dans Euripide :

Les offrandes que l'on met ſur les autels, qu'apportent les étrangers qui viennent ſans dans le temple, ont ſervi à me nourrir. Ion, *ſcene IV.*

Je ſerois ſenſible à la pitié!]

Qu'Athalie repouſſe la pitié, c'eſt un bien marqué dans ſon caractere. Ce *rem* dit Louis Racine, eſt *ſemblable à celui d xandre, tyran de Pheres, qui ſe ſentit at à la repréſentation d'une tragédie.* Remar

ici. Il parle à Athalie avec une ironie bien déplacée.

Vous sortez ?]

Athalie veut tirer de la bouche de Joas des éclaircissements sur les soupçons qui la tourmentent. Le sort de cet enfant, celui du grand-prêtre & de toute sa famille, dépendent de cette interrogation. On tremble qu'il ne lui échappe quelque indiscrétion pardonnable à son âge. Cette frayeur fait place à l'admiration, quand on connoît la pureté de ses sentiments & sa noble candeur.

Vous avez entendu sa fortune.]

Entendre la fortune de quelqu'un : expression hardie.

Hé quoi ! vous n'avez point de passe-temps plus doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.]

Passe-temps ne peut s'employer dans la poésie noble.

Le second vers est la traduction littérale du vers suivant d'Euripide. C'est Creuse qui parle à Ion.

Ἥμεῖς σ' ἄρ' αὔθις, ὦ ξέν', ἀντοικτίρομεν.

Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.]

Athalie vient de dire à Joas qu'elle le plaignoit de n'avoir point d'autres *amusements* que de *présenter le sel au grand-prêtre* ; elle lui dit actuellement *de venir dans son palais*, qu'il *y verra sa gloire* : il n'est certainement pas plus

Dans Euripide, Ion ne fait point
ſublime ſur lui-même. Ce qu'il di
cependant à peu près à la réponſe
Je ne ceſſerai point d'honorer ceux qu
ſoin de mon éducation ; je ne renoncerai
culte du Dieu auquel je fus conſacré e
Ion, *acte I.*

Il faut craindre le mie
Lui ſeul eſt Dieu, Madame, & le vôtre n

Voilà deux vers ſublimes, & qui ne
au-deſſus de la portée d'un enfant bie
On peut comparer ici Corneille avec
le premier fait dire à Polieucte :

Il entend vos paro
Et ce n'eſt pas un Dieu comme vos Dieux fri
C'eſt le Dieu des chrétiens, c'eſt le mien, c'eſ
Et la terre & le ciel n'en connoiſſent point
Ce ſont à peu près les mêmes idées.

Laiſſez là cet habit, quittez ce vil mét

Tout ce que dit Athalie pour enga

raiſon, il n'a pas un rapport aſſez prochain ec la piece françoiſe, pour lui être com- ré.

Quel pere, &c.]

Cette réponſe de Joas eſt bien ſupérieure à lle d'Ion. *Je préfere*, dit-il, *les biens dont je is ici, à ceux que vous m'offrez.*

ous cultivez déja leur haine & leur fureur.]

Ceux qui ſont en état de juger de la valeur s mots mis en leur place, ſentent quelle rce & quelle juſteſſe d'expreſſion il y a dans vers. Aucun auteur françois n'a mieux connu ıe Racine ces beautés de la poéſie. C'eſt par tte raiſon qu'aucun poëte ne gagne autant ıe lui à être relu ſans ceſſe.

Oui, ma juſte fureur (& j'en fais vanité) vengé mes parens ſur ma poſtérité.]

Dans Euripide, il ſe paſſe une explication à :u près ſemblable entre Ion & Creuſe qui a ɔulu le faire périr. Creuſe s'efforce, comme thalie, à juſtifier les motifs de ſa barbarie; ais le morceau de Racine eſt bien plus chaud : plus vif que celui d'Euripide.

David m'eſt en horreur; & les fils de ce roi, uoique nés de mon ſang, ſont étrangers pour moi.]

Ces longues périodes ſont le charme de l'é- ɔcution; elles ſont très-fréquentes chez les rands poëtes. C'eſt la chaleur & le ſentiment ui les dictent; il n'y a que les ames ſeches, ue les cœurs froids, qui n'en connoiſſent oint le mérite. Dans l'Ajax de Sophocle,

Tecmeſſe fait une pareille récapitulation ; mais il s'en faut bien qu'elle ſoit auſſi vive & auſſi frappante. *Tu portas*, dit-elle à Ajax, *les ravages de la guerre dans ma patrie, tu me ravis ma mere, la mort plongea dans le même tems mon pere au tombeau*, &c. *Acte II.*

Tout vous a réuſſi, Que Dieu voye & nous juge.]

La modération avec laquelle Joſabeth répond à Athalie, fait beaucoup plus d'impreſſion que les injures qu'elle auroit pu dire.

Ce Dieu, depuis long-temps votre unique refuge! Que deviendra l'effet de ſes prédictions? &c.]

Cette conſtruction paroît ſinguliere au premier aſpect ; mais en l'examinant, on la trouve naturelle. Athalie reprend d'abord la même tournure que Joſabeth ; elle la quitte enſuite pour s'abandonner à ſon ironie. Cette confuſion de mots peint très-bien le déſordre où doit être Athalie.

Cet enfant de David, votre eſpoir, votre attente.]

Pourquoi Athalie veut-elle la perte de Joas ? Le croit-elle fils de David ? Non, car elle ſe moque de l'attente des Juifs. Croit-elle le devoir craindre, parce que cet enfant eſt élevé dans l'horreur de ſon nom ? Mais pourquoi s'en prendre à un enfant ſi jeune, plutôt qu'à ceux qui ſemblent l'avoir inſtruit ainſi ?

J'ai voulu voir : j'ai vu.]

Cette phraſe de Racine eſt un modele du ſtyle laconique, impérieux & menaçant.

L'actrice inimitable (Mademoiselle Dumesnil) qui joue ordinairement le rôle d'Athalie, donne à ce peu de paroles la plus grande expression, par l'art & la force avec lesquels elle les exprime; son air, ses regards, son silence disent tout ce qu'elle semble vouloir cacher. Le silence, comme nous l'avons déjà observé, est la maniere la plus sublime de peindre l'indignation & le mépris : *il ressemble*, comme le dit très-bien M. de Marmontel, *au voile qui, dans le tableau du Timanthe, couvroit le visage d'Agamemnon, ou à ces feuilles déchirées par la Muse de l'histoire, dans le fameux tableau de Chantilly.* Poétique, *tom. I. pag. 130.*

SCENE VIII.

Ces lévites & moi, prêts à vous secourir, &c.]

Joad ne paroît avec ses lévites qu'après la retraite d'Athalie. Cette adresse du poëte est remarquable. Si l'on avoit été prévenu plutôt que le grand-prêtre se tenoit prêt à secourir Joas, le spectateur n'auroit pu prendre le même intérêt aux dangers auxquels ce jeune prince étoit exposé.

Rentrons ; & qu'un sang pur par mes mains épanché, &c.]

Dans Euripide, Ion fait la même invitation aux prêtres d'Apollon. *Allez aux sources de l'Hypocrene, purifiez-vous dans ses eaux, & retournez au temple*, &c. Ion, *acte I.*

SCENE IX.

Il brave le faſte orgueilleux, &c.]

Rouſſeau a rendu ſupérieurement cette idée, ode I.

Celui devant qui le ſuperbe,
Enflé d'une vaine ſplendeur,
Paroît plus bas dans ſa grandeur
Que l'inſecte caché ſous l'herbe;
Qui, bravant du méchant le faſte couronné,
Honore la vertu du juſte infortuné.

Qui nous révélera ta naiſſance ſecrete, &c.]

Ce ſont les paroles du chœur dans Œdipe. *Quel eſt celui des immortels qui t'a donné la vie?* &c. Sophocle. *acte IV.*

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore, &c.]

Ceci eſt pris du pſeaume CXIII.

Juſques à quand, Seigneur, ſouffrirez-vous l'ivreſſe
De ces ſuperbes criminels,
De qui la malice tranſgreſſe
Vos ordres les plus ſolemnels,
Et dont l'impiété barbare & tyrannique
Au crime ajoute encor le mépris ironique
De vos préceptes éternels?

Rouſſeau, traduction du même pſeaume, ode XII, liv. I.

Qui ſçait ſi nous ſerons demain?]

Rouſſeau s'eſt ſervi de la même idée dans ſon épode.

Le temps fuit, dites-vous; c'eſt lui qui nous convie
A ſaiſir promptement les douceurs de la vie:
L'avenir eſt douteux, le préſent eſt certain.
Dans la rapidité d'une courſe bornée,
Sommes-nous aſſez ſûrs de notre deſtinée,
Pour la remettre au lendemain?

De tous ces vains plaiſirs, où leur ame ſe plonge, &c.]

Ce morceau de Racine eſt admirable par l'image. Elle eſt empruntée du pſeaume LXXV. ℣. 6. *Dormierunt ſomnum ſuum, & nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus ſuis.* Paſſage que Rouſſeau a traduit ainſi:

Comment tant de grandeur s'eſt-elle évanouie? &c.
Dans un ſommeil profond ils ont paſſé leur vie,
Et la mort a fait leur réveil.

Ils boiront dans la coupe affreuſe, inépuiſable, &c.]

Cette idée eſt empruntée du pſ. LXXIV. *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto... fæx ejus non eſt exinanita: bibent omnes peccatores terræ.* ℣. 9. Elle eſt auſſi dans Iſaïe, chap. LI. *Bibiſti de manu Domini calicem iræ ejus: uſque ad fundum calicis ſoporis bibiſti, & potaſti uſque ad fæces.* ℣. 17. Dans Eſchile, Clitemneſtre, après avoir tué ſon mari, dit qu'*il a bu lui-même la coupe des maux, qu'il avoit verſée dans ſa maiſon.*

ACTE III.

SCENE II.

C'EST votre illuſtre mere, à qui je veux parler.]

Ce vers eſt la critique de celui de Boileau, qui n'eſt pas françois.

C'eſt à vous, mon eſprit, à qui je veux parler. *Satyre 9.*

Remarq. de Louis Racine, tom. II. p. 259.

SCENE III.

ET j'eſpérois ma part d'une ſi riche proie.]

On pourroit dire qu'il y a dans cette piece quelques rôles inutiles, tels que celui d'Agar, qui ne vient dire que quatre ou cinq vers, & celui de Nabal, qui ne paroit dans cette ſcene que pour écouter Mathan, qui lui développe ſans aucune raiſon les noirs détours de ſa méchanceté. Comme il eſt important qu'on haïſſe le crime autant qu'il le mérite, & que cette conſidération l'emporte ſur toutes les regles, Racine s'eſt trouvé obligé de profiter du moyen le plus apparent de mettre en ſcene Mathan & Nabal.

D'ailleurs, pour cet enfant leur attache eſt viſible.]

Attache pour *attachement* ne s'emploie guere dans le ſtyle noble.

Dérobant à leurs yeux la triſte vérité, &c.]

Il eſt très-vraiſemblable que Mathan explique à Nabal les motifs de ſon changement de religion, & la cauſe de ſa fortune; il ne l'eſt plus qu'il diſe du mal de lui. Les plus ſcélérats donnent toujours à leurs crimes des couleurs d'équité. Athalie, Cléopâtre dans Rodogune, Néron dans Britannicus, ne diſent jamais du mal d'eux-mêmes; auſſi voit-on ſur la ſcene leurs perſonnages ſans être révolté. On écoute au contraire avec peine Aman & Narciſſe, développants à leurs confidents les ſombres détours de leur méchanceté. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit permis de mettre des ſcélérats ſur la ſcene; mais pour qu'ils y ſoient ſupportés, il ne faut pas qu'ils conviennent qu'ils ſont méchants; ils doivent ſe peindre plutôt par leurs actions que par leurs diſcours.

Les tragiques grecs ne ſont point tombés dans ce défaut; ceux qu'ils préſentent coupables de quelques crimes, n'ont été déterminés à les commettre que par des accidents qu'ils ne pouvoient prévoir, ou par des motifs de vertu, *&c.* Dans Ion d'Euripide, par exemple, le vieillard donne à Creuſe à peu près les mêmes conſeils que Mathan à Athalie; mais il a tant de ſoin de faire remarquer qu'ils ne lui ſont inſpirés que par ſon amour pour le ſang de ſes anciens maîtres, qu'on voit bien qu'il ne les auroit pas donnés, s'il n'avoit pas

été dominé par ce ſentiment. Si le rôle de Mathan avoit été ſoutenu par de pareils motifs, il auroit fait un tout autre effet.

En pouſſa vers le ciel des hurlements affreux.]

Ce mot *hurlements*, comme l'obſerve très-bien Louis Racine, eſt une expreſſion qui ſe trouve très-ſouvent dans l'écriture ſainte ; les prophetes, pour dire, *gémiſſez*, *criez*, ſe ſervent preſque toujours du mot *ululate*. Iſaïe, *chap. XVI. ℣. 7 ; chap. XXIII. ℣. 14 ; chap. LXV. ℣. 14.* Jérémie, *chap. III. ℣. 21 ; chap. XXV. ℣. 34, 35*, &c. Les hiſtoriens profanes expriment par le même mot le deuil des orientaux. Quint-Curce a dit : *Lugubris clamor barbaro ululatu.*

Et marchai ſon égal, &c.]

Cette belle expreſſion, dont Racine s'eſt ſervi le premier, & qu'on a ſouvent employée après lui, eſt imitée de Virgile, *énéide*, *liv. I. vers 50.*

Aſt ego quæ divûm incedo regina, &c.

Remarques de Louis Racine, tom. II. pag. 260.

Mais voici Joſabeth.]

Cette ſcene ralentit un peu la marche de la piece. Joas eſt menacé par Athalie, Joad doit le mettre ſur le trône : voilà le ſujet. Tout ce qui ne contribue point à en accélérer le développement, refroidit le ſpectateur.

SCENE IV.

CET enfant ſans parents qu'elle dit qu'elle a vu.]

Qu'elle dit qu'elle a vu. Cette petite cacophonie n'eſt point agréable en vers ; mais où en trouve-t-on moins que dans Racine ? Louis Racine auroit mieux aimé, *qu'elle dit avoir vu.*

D'un vain ſonge peut-être elle fait trop de compte.]

Faire compte de quelque choſe n'eſt pas exact ; on dit *faire cas de quelque choſe*, & en *tenir compte.*

Au Dieu que vous ſervez, Princeſſe, rendez gloire.]

Ce vers ne tient point du tout à ce qui précede ; auſſi Joſabeth, qui a grand intérêt de ne point inſtruire Mathan ſur le ſort de Joas, ne répond-elle qu'à ce dernier vers.

Vous, malheureux, aſſis dans la chaire empeſtée.]

Cette idée eſt priſe du pſeaume I. *Beatus ille qui non abiit in conſilio impiorum.....* & *in cathedrâ peſtilentiæ non ſedit.* ℣. 1.

SCENE V.

Les chiens à qui ſon bras a livré Jézabel, &c.]

Cette image n'eſt pas trop dans notre goût : cependant elle n'offenſe pas notre délicateſſe, parce qu'un ſentiment plus fort nous domine en ce moment. Racine eſt le premier qui l'ait employée pluſieurs fois dans la même piece.

La vivacité de Joad eſt ici très-énergique, elle rend le trouble de Mathan très-naturel ; il croit entendre la voix vengereſſe *du Dieu qu'il a quitté.*

Voilà votre chemin.]

Cette ſcene eſt très-courte, mais elle eſt très-vive ; tout ce que dit Joad eſt plein de chaleur & de paſſion.

SCENE VI.

Montrons Éliacin ; &, loin de le cacher, &c.]

Que Joad ait de la confiance en Dieu, qu'il ſe livre lui-même aux dangers les plus certains, on ne peut qu'admirer une foi auſſi intrépide & auſſi inébranlable ; mais lui qui a été témoin du meurtre de tous les princes de la maiſon de David, devroit-il expoſer Joas à la fureur de ſes ennemis, à moins que Dieu ne le lui ait commandé expreſſément ?

SCENE VII.

Tout à fui.]

Malherbe faiſoit fuir *de deux ſyllabes ;* l'académie reprit Corneille de l'avoir fait d'une ſeule. *Ménage approuva cette critique ; & Vaugelas, qui penſoit de même, reprocha depuis aux poëtes leur opiniâtreté à faire ce mot d'une ſyllabe.* Cet entêtement leur a réuſſi, ſelon Louis Racine, *remarq. tom. II. pag. 261.* Cet auteur obſerve avec raiſon qu'un monoſyllabe eſt plus propre à exprimer une action vive & précipitée.

Hardi contre Dieu ſeul !]

Il n'eſt guere au théâtre de caractere mieux ſoutenu que celui de Joad : c'eſt par-tout la même fermeté, la même confiance en Dieu ; c'eſt toujours celui qui a dit :

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel, &c.]

Ceci eſt une alluſion à la victoire que Jahel remporta ſur Siſara, général de Jabin, roi de Chanaan. *Livre des juges,* chap. IV. ℣. 21.

Du tombeau, quand tu veux, tu ſçais nous rappeller, &c.]

Ce vers & le ſuivant ſont une traduction

du verſet 2 du livre I. des rois, *chap. II.* On retrouve la même idée au *chap. XVI.* du livre de la ſageſſe, ℣. 13. *Dominus mortificat & vivificat, deducit ad inferos & reducit.*

Ils ne s'aſſurent point en leurs propres mérites.]

Le mot *mérites* au pluriel n'eſt conſacré qu'à la dévotion, & ſeroit mal placé dans un autre ſens.

En tes ſerments jurés au plus ſaint de leurs rois.]

On ne dit pas, à ce que nous croyons, *jurer un ſerment*; on ne dit pas mieux *un ſerment juré.* C'eſt un pléonaſme.

Eſt-ce l'Eſprit divin qui s'empare de moi? C'eſt lui-même : il m'échauffe, &c.]

Rouſſeau, dans une de ſes odes ſacrées, a fait une ſtrophe ſemblable à celle-ci; rien de plus impoſant & de plus majeſtueux.

Qu'aux accents de ma voix la terre ſe réveille.
Rois, ſoyez attentifs; peuples, ouvrez l'oreille:
Que l'univers ſe taiſe, & m'écoute parler.
Mes chants vont ſeconder les accords de ma lyre;
L'Eſprit ſaint me pénetre, il m'échauffe, il m'inſpire
Les grandes vérités que je vais révéler.

Liv. I. ode III.

Et qu'à nos cœurs ſon oracle divin, &c.]

Idée empruntée d'un cantique de Moyſe. *Fluat ut ros eloquium meum, quaſi imber ſuper herbam, & quaſi ſtillæ ſuper gramina.* Deuteronome, *chap. XXXII.* ℣. 2.

Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille.]

Cette magnifique exclamation eſt la traduction du paſſage ſuivant d'un cantique de Moyſe. *Audite, cœli, quæ loquor; audiat terra verba oris mei.* Deuteronome, *chap. XXXII.* ℣. 1.

Pécheurs, diſparoiſſez : le Seigneur ſe réveille.]

C'eſt la formule religieuſe des latins,

Procul, ô, procul eſte, profani.

à laquelle paroît répondre cette imprécation du pſalmiſte : *deficiant peccatores à terrâ.* Pſeaume CIII. ℣. 35.

Comment en un plomb vil l'or pur s'eſt-il changé?]

Ce vers ſe rapporte à Joas, dont le regne ne répondit point à l'heureuſe éducation qu'il avoit reçue de Joad.

Le commencement de cette inſpiration eſt priſe de ce verſet de Jérémie : *Quomodò obſcuratum eſt aurum, mutatus eſt color optimus?* &c. Chap. IV. ℣. 1.

Quel eſt dans ce lieu ſaint ce pontife égorgé?]

Ceci a rapport à la mort de Zacharie, que Joas fit lapider dans le veſtibule du temple. *Paralipomenes*, liv. II. chap. XXIV. ℣. 21 & 22.

Ton encens à ſes yeux eſt un encens ſouillé.]

Incenſum abominatio eſt, dit Iſaïe, *chap. I.* ℣. 20. Rouſſeau a copié cette idée, liv. I. ode XI.

Votre encens n'eſt qu'une fumée
Qui déshonore mes autels.

Où menez-vous ces enfants & ces femmes?]

Alluſion à la captivité de Babylone, qui s'étendit ſur toutes les parties du peuple Juif.

Le Seigneur a détruit la reine des cités.]

Cette idée paroît empruntée du verſet I. des lamentations de Jérémie. *Facta eſt quaſi vidua domina gentium.*

Dieu ne veut plus qu'on vienne à ſes ſolemnités.]

Iniqui ſunt cœtus veſtri; calendas veſtras & ſolemnitates odivit anima mea. Iſaïe, *ch. I.* ℣. 14.

Qui changera mes yeux en deux ſources de larmes,
Pour pleurer ton malheur?]

Quis dabit... oculis meis fontem lacrymarum, dit le prophete Jérémie, *chap. IX.* ℣. 1. Tous les poëtes ſe ſont preſque diſputé cette expreſſion. Le poëte Moſchus l'a employée dans l'idylle III. *Les déeſſes des fontaines*, dit-il, *ont pleuré dans les bois, & leurs pleurs ſe ſont changés en eaux.* Racine paroît ici s'être rapproché d'Ovide, qui fait changer Biblis en fontaine à force de pleurer.

Sic lacrymis conſumpta ſuis Phœbeia Biblis
Vertitur in fontem.

Métamorphoſes, liv. IX. vers 662.

Quelle Jéruſalem nouvelle
Sort du fond du déſert, brillante de clartés, &c.]

Cette interrogation prophétique eſt priſe du cantique des cantiques. *Quæ eſt iſta quæ aſcendit per deſertum ſicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ & thuris*, &c. Chap. III. ℣. 6.

Jéruſalem renaît plus charmante & plus belle.]

Ceci a rapport à l'établiſſement de la nouvelle loi.

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en ſon ſein elle n'a point portés?]

Ce ſont les Gentils.

Cieux, répandez votre roſée, &c.]

Rorate, cœli, deſuper, & nubes pluant juſtum, a dit Iſaïe; *aperiatur terra, & germinet ſalvatorem*, chap. XLV. ℣. 8. Le mot *germinet* eſt rendu ici par *enfante*, parce que, ſelon M. Boſſuet, *le ciel & la terre s'unirent pour produire par un commun enfantement* celui qui eſt tout enſemble *céleſte* & *terreſtre*. Remarques de Louis Racine, *tom. II. pag. 307.*

Toute cette prophétie eſt de la plus haute poéſie; c'eſt avec raiſon que M. de Marmontel dit *que nous n'avons rien dans notre langue qui approche de ce morceau dans le genre lyrique.* Poétique, *tom. II. pag. 427.* Au reſte, rien de mieux amené que ce tranſport prophétique du grand-prêtre. Joad prévient par là le découragement des lévites.

Une obſervation à faire ſur tout cet acte eſt que, ſi l'on en excepte la ſcene où Mathan vient demander Joas de la part d'Athalie, l'action ſemble languir un peu. En effet, toutes les autres ſcenes ne contiennent guere que des craintes & des doutes qui naiſſent bien du ſujet, mais qui ne font pas marcher l'intrigue avec aſſez de rapidité.

Ce formidable amas de lances & d'épées.]

Traduction du paſſage ſuivant de l'écriture ſainte. *Deditque Joiada ſacerdos centurionibus lanceas clypeoſque & peltas regis David, quas conſecraverat in domo domini.* Paralipomenes, *liv. II. chap. XXIII. ℣. 9;* liv. IV. des rois, *chap. XI. ℣. 10.*

SCENE VIII.

D'où vient que, pour ſon Dieu pleine d'indifférence, &c.]

Les dix vers ſuivants ne ſe trouvent point dans l'édition *in-4°.* de 1691.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

QUEL eſt ce glaive enfin qui marche devant eux ?]

Il n'y a que la poéſie qui puiſſe haſarder une pareille image, un *glaive qui marche*. C'eſt ainſi qu'on releve les moindres détails ; cet art appartient ſinguliérement à Racine.

Mais j'entends les ſanglots ſortir de votre bouche.]

Un pareil ſentiment d'inquiétude fait dire la même choſe à Creuſe par Ion. *Le ſoin que vous prenez de voiler votre front, les larmes que vous verſez... me rempliſſent d'étonnement.* Ion d'Euripide, *acte I. ſcene IV.*

Voici qui vous dira les volontés des cieux.]

Pour *voici* celui *qui vous dira*. Louis Racine prétend que *cette maniere de parler fait peine*, nous croyons qu'il a raiſon.

Et nous, ſortons tous de ces lieux.]

Ici le chœur, témoin des préparatifs du couronnement, ſort avec Joſabeth pour laiſſer Joad ſeul avec Joas, parce qu'il eſt contre la vraiſemblance qu'il reſte ſur la ſcene, dès qu'on y peut dire quelque choſe qu'il ne doit point

entendre. Cet artifice de Racine reſſemble à celui de Sophocle, qui, dans Ajax, écarte le chœur du lieu de la ſcene, afin qu'Ajax puiſſe ſe tuer en préſence du ſpectateur, ſans que perſonne s'y oppoſe. *C'eſt un coup de maître* que le pere Brumoy n'a point laiſſé échapper, *théâtre des Grecs, tom. III. pag. 400*, & dont l'abbé d'Aubignac a fait auſſi l'éloge. *Pratique du théâtre, édition de Paris in-4°. page 475.* C'eſt auſſi, ſelon Racine lui-même, *le ſeul endroit des tragédies grecques où le chœur ſort de la ſcene depuis qu'il y eſt entré. C'eſt un bel artifice du poëte*, ajoute-t-il, *parce que les dernieres paroles d'Ajax étoient trop conſidérables, pour être cachées aux yeux du ſpectateur.* Sophocle de Racine, appartenant à la bibliotheque du roi, pag. 34.

SCENE II.

QU'EST-CE donc qu'on prépare?]

On trouve dans l'Ajax de Sophocle une ſituation à peu près ſemblable. Ajax, prêt à ſe donner la mort; fait venir ſon fils : il lui ſouhaite un ſort plus heureux que le ſien, il l'engage à lui reſſembler; il le félicite auſſi de n'avoir point à ſouffrir des maux dont il eſt la victime; il lui conſeille d'aimer la vertu. Il termine enfin cette ſcene attendriſſante par recommander à ſes ſoldats de faire monter ce jeune prince ſur le trône de ſes peres; il remet à ſon fils ſes armes, ſon épée, *&c.* Mais

cette ſcene, toute belle qu'elle eſt, ne ca
pas le même attendriſſement que celle de R
cine, parce que le fils d'Ajax ne fait qu'
rôle muet dans la piece grecque : ce rôle n'
pas à la vérité ſans effet, mais il en fait be
coup moins que celui de Joas.

Un roi ſage (*ainſi Dieu l'a prononcé lui-mêm*

Tout ce que dit Joas paroît emprunté
chap. XVII. du deuteronome. *Cùm ſuerit con
tutus* (rex) *non multiplicabit ſibi equos...
habebit... argenti & auri pondera... deſcribet
deuteronomium legis hujus in volumine... & hab
ſecum, legetque omnibus diebus vitæ ſuæ, ut di
timeret Dominum Deum ſuum, & cuſtodire verb
ceremonias ejus*, &c. ℣. 16-19.

SCENE III.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennem

L'idée de cette ſcene eſt priſe de l'écri
ſainte. *Anno autem ſeptimo miſit Joiada, &
mens centuriones & milites introduxit ad ſe in
plum Domini, pepigitque cum eis fœdus : &
rans eos in domo domini, oſtendit eis filium
Liv. IV. des rois, chap. XI. ℣. 4. *Et p
ſuper eum diadema & teſtimonium : fecerun
eum regem & unxerunt, & plaudentes manu,
runt, vivat rex.* Ibid. ℣. 12.

Prêtres, voilà le roi que je vous ai promi.

Joſeph, dit Louis Racine, fait tenir le m
langage à Joad. *Voilà votre roi, c'eſt le ſeu*

e la maiſon de David; il doit régner à jamais ſur vous, ſelon la prédiction du Seigneur. Remarques, *tom. II. pag. 308.* Ce qui revient à peu près à ce que dit Joad dans le livre des Paralipomenes. *Ecce filius David regnabit, ſicut locutus eſt Dominus, ſuper filios David.* Chapitre XXIII. ℣. 3.

Mais ma force eſt au Dieu dont l'intérêt me guide.]

Il faudroit, à ce que nous croyons, *ma force eſt dans le Dieu;* car Joad n'entend pas ici que *ſa force eſt à Dieu*, mais que *Dieu fait toute ſa force.* Remarques de Louis Racine, *tom. II. pag. 262.*

Ce diſcours de Joad eſt de la plus grande beauté.

Dans l'infidelle ſang baignez-vous ſans horreur. Frappez, & Tyriens, &c.]

Cette maxime eſt un peu ſinguliere dans la bouche d'un prêtre. Ne pourroit-on pas lui dire ce qu'Abner dit à Mathan, acte II. ſcene v.

Hé quoi, Joad! D'un prêtre eſt-ce là le langage? *&c.*

Vous, miniſtre de paix dans les temps de colere....

Le ſang à votre gré coule trop lentement!

En effet, il nous ſemble que la conduite de Joad eſt plutôt celle d'un politique que d'un prêtre inſpiré par le zele de la religion.

Jurez donc, avant tout, ſur cet auguſte livre, &c.

Le reſte de cet acte n'eſt que le développement de ce qui eſt renfermé dans le verſet ſuivant. *Eduxerunt filium regis & impoſuerunt ei diadema & teſtimonium, dederuntque ei in manus ejus tenendam legem, & conſtituerunt eum regem. Unxitque eum Joiadas pontifex.* Paralipomenes, *liv. II. chap. XXIII. ℣. 11.*

Loin du trône nourri, de ce fatal honneur
Hélas ! vous ignorez, &c.]

On ne peut s'empêcher d'admirer ce morceau, tant les vers en ſont ſimples & naturels. On peut le comparer à l'ode de Rouſſeau ſur la véritable grandeur des rois.

Hélas ! ils ont des rois égaré le plus ſage.]

Ce vers eſt ſi touchant & ſi pathétique, qu'on ne peut l'entendre ſans éprouver une émotion délicieuſe. On en fit l'application à Louis XIV. Ce trait de ſentiment coupe heureuſement toute cette foule de préceptes.

Mon Dieu ! puniſſez-moi, ſi je vous abandonne.]

Ion dit à peu près la même choſe. *Plaiſe aux dieux que je ne ceſſe jamais d'être attaché au culte d'Apollon, ou du moins que dès ce moment mon bonheur finiſſe !* Act. I. ſcen. II.

SCENE IV.

ENFANTS, ainſi toujours puiſſiez-vous être unis !]

On a critiqué ce vers, en diſant qu'il fait preſſentir l'ingratitude de Joas. Le ſpectateur eſt ſuppoſé ne pas ſçavoir ce qui eſt arrivé dans la ſuite. En effet, ce vers ne doit ſignifier rien autre choſe ſinon que Joas ne doit point oublier ſur le trône celui qu'il a long-temps appellé ſon frere.

SCENE V.

QU'ISMAEL en ſa garde
Prenne tout le côté que l'orient regarde, &c.]

Dans l'écriture ſainte, Joad fait à peu près les mêmes diſpoſitions. *Tertia pars veſtrûm . . . erit in portis ; tertia verò pars ad domum regis ; & tertia ad portam quæ appellatur fundamenti.* Paralipomen. *chap. XXIII. ℣. 5.*

Et périſſez du moins en roi, s'il faut périr.]

Ce vers eſt très-beau ; mais le ſentiment qu'il renferme n'eſt-il pas au-deſſus de la portée d'un enfant de huit ans ? Peut-on bien lui faire comprendre comment un *roi* doit *périr* ?

SCENE VI.

COURONS, fuyons, retirons-nous.]

Ce chœur nous ſemble plus foible que to
les autres.

Cet acte eſt très-beau. Le couronnement
Joas, qui en fait la principale partie, eſt u
des choſes les plus touchantes & les pl
grandes que nous connoiſſions au théâtre.

ACTE V.

SCENE II.

J'ATTENDOIS que, le temple en cendres conſumé,
De tant de flots de ſang non encore aſſouvie, &c.]

Doit-on mettre de ſuite deux participes qui appartiennent à deux ſubſtantifs différents ? Le mot *conſumé* qui ſe japporte au temple, & *aſſouvie* qui ſe rapporte à Athalie, jettent de l'obſcurité dans cette phraſe.

Elle m'a fait venir, & d'un air égaré : &c.]

Abner étoit en priſon. Athalie le fait ſortir, pour aller dire à Joad de lui remettre Joas. Si Athalie a craint ce guerrier, pourquoi l'envoie-t-elle à Joad dans l'inſtant le plus critique pour elle ? Elle devroit, à ce que nous croyons, ſe ſervir du miniſtere d'un homme qui ne lui eût point été ſuſpect.

Un tréſor dont je ſçais qu'ils ont la connoiſſance.]

L'avarice eſt une paſſion baſſe, qui ne devoit point trouver place dans une tragédie ; mais le ſpectateur eſt ſi occupé du danger de Joas, qu'il ne voit que lui ; il ne penſe qu'à l'effet, ſans ſonger au moyen qui l'a produit.

Mais ſiéroit-il, Abner, à des cœurs généreux, &c.]

C'eſt ici que le caractere de Joad eſt dans toute ſa beauté. Il eſt ſur le point d'être brûlé dans ſon temple, s'il ne livre Joas : rien ne peut l'engager à cette perfidie. Voilà ſans doute le parfait héroïſme.

Que feriez-vous de plus, ſi des rois vos aïeux
Ce jeune enfant étoit un reſte précieux ?]

Il eſt un peu étonnant que Joad, qui connoît ſi bien l'attachement d'Abner pour ſes rois, tarde tant à lui déclarer que Joas eſt le ſeul tréſor qu'il cache dans ſon temple.

Il n'eſt pas temps, Princeſſe.]

Que d'art, que de prudence dans la conduite de Joad ! On tremble pour Joas, pour ſon défenſeur, pour ſa famille, pour le temple du vrai Dieu ; le danger eſt au comble. On croit que Joad va céder aux preſſantes ſollicitations d'Abner, & qu'il va découvrir ſon ſecret : point du tout, l'ombre du myſtere n'en devient que plus épaiſſe ; l'impatience & les allarmes du ſpectateur n'en ſont que plus vives.

Quelque dure que ſoit la loi qu'on vous impoſe, &c.]

Tous ces *quelque*, *que*, *qu'on*, rendent ce vers un peu déſagréable. On peut dire la même choſe du vers ſuivant, qui ſe trouve plus bas :

Hé bien ! trouvez-moi donc *quelqu'arme*, *quelqu'épée*.

Ce ſont peut-être les ſeuls de cette eſpece qui ſoient dans Athalie.

De ſes plus braves chefs qu'elle entre accompagnée.]

On a prétendu que le ſtratagême dont ſe ſert Joad n'eſt pas dans le caractere d'un homme droit, & qui met ſa confiance en Dieu. On a dit que, ſi Joad étoit ſûr que Dieu vengeroit lui-même ſa cauſe, il n'étoit pas beſoin qu'il eût recours à la fourberie; on ajoute qu'il rend le brave Abner l'inſtrument d'une perfidie, en ſe ſervant de lui pour amener Athalie dans les piéges qu'il lui tendoit; qu'enfin Athalie ayant épargné le temple, le grand-prêtre & ſa famille, il eſt un peu dur de lui faire poſer les armes pour la maſſacrer. Cette critique eſt ſpécieuſe: mais elle eſt bien réfutée par le ſalut de Joas, qui pouvoit être la victime de la barbare Athalie, & par la néceſſité où ſont tous les ſujets d'un roi légitime de prendre en main ſa défenſe.

Athalie aſſiége Joad, elle eſt aux portes du temple; qu'elle diſe un mot, & le temple eſt en cendre. En ſe mettant à la place de Joad, on conviendra qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui qu'il a pris.

Quant à ce qui regarde Abner, qu'importe qu'Athalie le croye complice de l'artifice dont il eſt l'inſtrument, puiſqu'il ignore tout ce projet, & qu'il croit travailler au bien public?

SCENE III.

GRAND Dieu ! voici ton heure, on t'amene ta proie.]

De ſcene en ſcene l'effroi redouble & va toujours croiſſant, il ſe fait même ſentir très-vivement à la lecture. Quelle comparaiſon de ce dénouement en action à ces actes froids & chargés de récits ! Quelle leçon pour nos poëtes qui, ſans lecture & ſans étude, veulent tout devoir à leur imagination ! On ne ſçauroit trop le dire, cette facilité ſtérile éteindra le bon goût en France. Les bonnes choſes ſont ſi rares, que les plus grands génies doivent toujours ſe défier de ce qu'ils font trop aiſément.

Vous, enfants, préparez un trône pour Joas.]

Le trône dont ſe ſervent ordinairement les comédiens, rend ces ordres peu vraiſemblables ; eſt-il naturel qu'on puiſſe dreſſer en ſi peu de temps un trône auſſi pompeux? Ce trône ne devroit être qu'un ſiége élevé.

SCENE IV.

LÉVITES saints, prêtres de notre Dieu, &c.]

Levitæ autem circumdent regem habentes singuli arma sua, &c. Paralipomenes, *liv. II. chap. XXIII. ℣. 7.*

Songez qu'autour de vous, &c.]

Cette image, puisée dans l'écriture sainte, est d'une grande énergie : les préparatifs mystérieux de Joad la rendent terrible.

Montez sur votre trône, &. . . . Mais la porte s'ouvre ;
Permettez un moment que ce voile vous couvre.]

Ces deux vers ont trop l'air d'amener le dénouement ; ils empêchent que le coup de théâtre ne fasse tout son effet.

Vous changez de couleur, Princesse !]

Ce trait peint bien le caractere de Joad. Quelle tranquillité d'ame, quelle fermeté, lorsque le trouble & la mort l'assiégent & l'environnent ! Ces petits détails ne sont rien pour le commun des lecteurs ; ils renferment, comme on voit, des beautés supérieures : elles servent à caractériser le vrai génie, qui n'épargne rien pour rendre sa peinture achevée.

SCENE V.

Je devrois, ſur l'autel où ta main ſacrifie, Te....]

Cette réticence d'Athalie fait ici le même effet que le

Quos ego ... Sed motos præſtat componere fluctus.

de Virgile. On voit ſans ceſſe combien Racine ſçavoit mettre à profit la lecture des anciens poëtes.

L'intérêt & la terreur augmentent encore. Que peut faire Joad? Cette incertitude cauſe le plus grand plaiſir, quand on la voit ceſſer comme on l'a ſouhaité.

Paroiſſez, cher enfant, digne ſang de nos rois.]

Ce coup de théâtre eſt frappant, c'eſt le dernier coup que le poëte ait porté à l'attendriſſement du ſpectateur; car l'inſtant où Joas eſt amené devant Athalie, & celui où Joad ſe proſterne aux pieds de ce jeune prince, excitent la même émotion & font le même plaiſir.

Ce dénouement ſi ſimple, ſi naturel & ſi frappant eſt le ſeul que Racine ait mis en action; il reſſemble au dénouement de l'Électre de Sophocle, mais il eſt bien moins tragique. Oreſte, chez le poëte grec, s'eſt introduit à la cour d'Égyſte, pour demander lui-même le prix deſtiné à l'aſſaſſin d'Oreſte. Pendant que Clytemneſtre envoie chercher ſon époux, qui

eſt peu éloigné du lieu de la ſcene, Oreſte la poignarde. Égiſte, à ſon arrivée, veut témoigner ſa joie à celui qui s'eſt chargé du ſoin de tuer Oreſte; il entre dans le palais pour voir ſa victime, il leve le voile qui couvre Clytemneſtre, il reçoit en même temps la mort de la main d'Oreſte qu'il croyoit dans le tombeau.

Où ſuis-je? O trahiſon! ô reine infortunée!
D'armes & d'ennemis je ſuis environnée!]

Ce vers eſt la traduction du paſſage ſuivant. *Audivit autem Athalia vocem populi currentis; & ingreſſa ad turbas ... vidit regem ſtantem ſuper tribunal juxta morem, & cantores & tubas propè eum, omnemque populum terræ lætantem & canentem tubis; & ſcidit veſtimenta ſua, clamavitque: conjuratio! conjuratio!* IVe livre des rois, *chap. XI. ℣. 13, 14.* Paralipomenes, *liv. II. chap. XXIII. ℣. 13.*

Clytemneſtre, dans une ſituation pareille, fait la même exclamation. *Hélas! ... mes amis, vous n'êtes pas ici! mon palais eſt rempli d'aſſaſſins!* Électre de Sophocle, *acte V. ſcene II.*

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper, &c.]

Ion dit de même à Creuſe, qui s'eſt réfugiée dans le temple d'Apollon: *Ne vous flattez point que l'autel d'Apollon, que ce temple puiſſent vous faire échapper au ſupplice.* Euripide, *acte V. ſcene II.*

Rends-lui compte du ſang dont tu t'es enivrée.]

Cette ſituation eſt terrible; elle fait friſſonner le ſpectateur auſſi bien qu'Athalie.

On trouve dans Eſther une apoſtrophe ſemblable à celle-ci. C'eſt Eſther qui parle à Aman:

Miſérable! le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger, tient déjà ſa balance.
Bientôt ton juſte arrêt te ſera prononcé.
Tremble. Son jour approche, & ton regne eſt paſſé.

Lâche Abner, dans quel piége as-tu conduit mes pas?]

Il faut convenir qu'Abner paroît mériter un peu ce reproche: le rôle qu'il joue ici ſans le ſçavoir, n'eſt pas digne d'un guerrier.

SCENE VI.

FEMMES, *vieillards, enfants, s'embraſſant avec joie,*
Béniſſent le Seigneur, &c.]

On lit au quatrieme livre des rois: *Lætatuſque eſt omnis populus terræ & civitas conquievit.* Ch. XI. ℣. 20. Et plus haut: *Ingreſſusque eſt omnis populus terræ templum Baal. . . . . Mathan quoque ſacerdotem Baal occiderunt coram altari.* Ibid. ℣. 18.

Dieu des Juifs, tu l'emportes!]

Cette exclamation eſt ſublime. C'eſt le *Chriſte, viciſti*, de Julien l'Apoſtat.

Je reconnois l'endroit où je le fis frapper.]

Il eſt un peu difficile, dans le trouble où eſt Athalie, qu'elle reconnoiſſe l'endroit où elle a *frappé* Joas. Mais au théâtre il faut ſe prêter un peu à l'illuſion.

David, David triomphe. Achab ſeul eſt détruit.]

C'eſt le fond de la penſée de Virgile :

Ferus omnia Jupiter Argos
Tranſtulit.

Énéide, liv. II. vers 340.

C'eſt toi qui, me flattant d'une vengeance aiſée, &c.]

Creuſe fait à Apollon la même apoſtrophe. *Dieu perfide ! tu te fis un jeu de tromper ma confiance.* Ion d'Euripide, *acte III. ſcene 111.*

Et venger Athalie, Achab & Jézabel.]

Tout ce que dit Athalie eſt effectivement arrivé. Peut-être n'eſt-il pas adroit d'avoir fait entrevoir que Joas, pour lequel on s'eſt le plus intéreſſé, ſe rendra coupable de pareilles horreurs. Agrippine, dans ſes imprécations, prédit à Néron l'abîme où ſes cruautés le précipiteront; mais ce monſtre eſt peint avec des couleurs ſi odieuſes, que le ſpectateur eſt charmé qu'on lui faſſe preſſentir la juſte punition que cet empereur doit recevoir de ſes crimes.

Qu'à l'inſtant hors du temple elle ſoit emmenée, &c.]

Ceci eſt conforme au récit de l'écriture ſainte. *Præcepit autem Joiada centurionibus.... & ait eis : educite eam extra ſepta templi.....*

Imposueruntque ei manus ..... & interfecta est ibi. Et plus haut : *Si quis autem ingressus fuerit septum templi, interficiatur.* IVe livre des rois, *chap. XI. ℣. 15, 16, 7.* Paralipomen. *liv. II. chap. XXIII. ℣. 14 & 15.*

Électre, dans Sophocle, donne les mêmes ordres. *Allez, faites périr Égiſte, jettez ſon corps aux chiens.* Act. V. ſcen. v.

SCENE VII.

DIEU, qui voyez mon trouble.]

Dans pluſieurs éditions, & notamment dans celle de 1760, on lit : *Dieux, qui voyez mon trouble & mon affliction*, &c. C'eſt une faute d'impreſſion des plus groſſieres.

SCENE DERNIERE.

APPRENEZ, roi des Juifs, & n'oubliez jamais, &c.]

Cette apoſtrophe aux rois eſt traduite du pſeaume II. *Et nunc, reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram. ℣.* 10. Cet acte eſt trop frappant pour en faire remarquer la pompe & la ſimplicité ; c'eſt le ſeul que Racine ait oſé mettre en action : c'eſt auſſi le plus beau de ſes derniers actes.

FIN.

EXAMEN
D'ATHALIE.

TOUT le monde s'accorde à regarder Athalie comme la plus parfaite de toutes les tragédies. En effet, jamais plus grand intérêt ne fut développé par une action plus ſimple & mieux conduite ; la fureur d'Athalie, la tendreſſe de Joſabeth, l'audace de Mathan, la noble franchiſe d'Abner, la fermeté de Joad, tout paroît concourir au même but.

Le rôle d'Athalie eſt un de ceux qui produit le plus d'effet ; celui de Joſabeth eſt foible, mais peut-être eût-il nui à l'effet général de l'enſemble, s'il eût été plus marqué. Le perſonnage d'Abner a paru inutile : on a dit qu'il ne ſervoit qu'à donner à Athalie des conſeils qu'elle ne ſuit pas, & qu'à amener, ſans le ſçavoir, le dénouement de la piece. Celui de Mathan auroit pu être un peu plus eſſentiel, mais on a obſervé qu'il parloit beaucoup & qu'il ne faiſoit rien, & qu'il

auroit dû faire connoître ſa méchanceté plutôt par ſes actions que par ſes diſcours.

Le rôle du grand-prêtre a eſſuyé le plus de critiques: c'eſt qu'on a jugé ſa conduite par comparaiſon avec nos mœurs; au lieu qu'il falloit ſe borner à examiner ſi elle étoit conforme aux principes de la théocratie ſous laquelle il vivoit. On a dit qu'il *ſembloit trop s'éloigner du caractere de douceur qui doit faire l'eſſence de ſon miniſtere, & qu'on pourroit l'accuſer d'un fanatiſme trop féroce* dans la maniere dont il parle à Mathan. On n'a pas fait attention que Joad étant le pontife d'une religion ſainte, qui interdit tout commerce avec l'impie, il ne pouvoit parler à Mathan avec plus de modération. On a prétendu encore que Joad, *ſujet d'Athalie*, n'auroit point dû *conſpirer contre elle*, ni ordonner ſon ſupplice *ſans conſulter Dieu.* Il eſt vrai que dans l'écriture ſainte on ne voit point que Dieu ait commandé à Joad de détrôner Athalie & de la tuer; mais on y lit que Dieu avoit jugé cette reine cruelle dans ſa colere, & qu'elle étoit compriſe dans l'anathême prononcé contre Jézabel; on y voit auſſi que Joad

ſçavoit que Joas étoit le ſeul héritier de David. Quel crime dès-lors peut-on lui faire d'avoir rétabli ce jeune prince ſur le trône de ce ſaint roi, en faiſant périr celle qui l'occupoit injuſtement ? Il eſt ſûr que Racine auroit pu ſe paſſer du détour qu'il emploie pour attirer Athalie dans le temple ; il auroit mieux fait auſſi de ne point expoſer Abner aux reproches qu'Athalie lui fait ; mais la noble confiance de Joad en Dieu, l'horreur qu'il reſſent pour les ennemis du ſang de ſes rois, ſon attachement pour le reſte précieux de leur poſtérité, le courage avec lequel il s'expoſe aux plus grands dangers pour le rétablir ſur le trône de ſes peres, l'élévation de ſon ame, ſa fermeté, ſa véhémence, le pathétique de ſes diſcours, enfin ſon inſpiration, qu'on regardera toujours comme l'eſſor le plus ſublime de la poéſie, feront à jamais diſparoître toutes les critiques.

Le rôle de Joas eſt un des plus attendriſſants du théâtre ; c'étoit une entrepriſe aſſez hardie de faire paroître un enfant ſur la ſcene : la plus grande difficulté conſiſtoit à le faire parler d'une maniere intéreſſante & convenable à ſon âge.

Le ſtyle d'Athalie reſſemble à l'action; il eſt grand ſans enflure, ſimple & naturel ſans ceſſer d'être noble & fort; on n'y voit point de faux brillants, point d'ornements ambitieux, pas une penſée fauſſe, point de vers épiques, point de récits ſurchargés, nulle ſentence iſolée, très-peu ou preſque point de vers mal faits ou hors du ſtyle de la tragédie: on y rencontre au contraire de la chaleur, une éloquence vive & mâle, de la plénitude & de l'onction; enfin tous les mérites ſont ſi bien réunis dans cette piece, qu'ils ſont de ce ſtyle le modele le plus parfait, & malheureuſement le plus difficile à imiter pour tous ceux qui veulent écrire en vers.

EXAMEN GÉNÉRAL

DU THÉATRE DE RACINE.

En parcourant le théâtre de Racine, on a pu obſerver que le génie de ce poëte, en paſſant d'un ſujet à un autre, prenoit chaque fois un nouvel eſſor. Ce n'eſt point dans la Thébaïde ni dans Alexandre qu'il faut commencer à étudier les progrès qu'il fit dans ſon art; ces deux pieces ſeront toujours regardées comme les eſſais d'un jeune homme qui renfermoit au dedans de lui-même un génie plein de chaleur & de ſentiment, mais qui n'oſoit s'élever au deſſus de ceux qui couroient la même carriere que lui. Racine ne les perdit de vue que dans Andromaque. Ce fut dans cette piece, qu'après avoir puiſé dans leurs ſources les graces du langage de Rome & d'Athenes, il étala toutes les richeſſes de ſon génie & l'inimitable ſenſibilité de ſon ame. On vit alors, pour la premiere fois, l'amour en fureur s'exprimer avec une

force & une véhémence dont Racine n'avoit trouvé de modele que chez les Grecs; & la tendreſſe vive & naturelle d'une épouſe & d'une mere emprunter, pour s'expliquer, les graces les plus touchantes du ſentiment. Au tableau ſi vif, ſi ſimple & ſi touchant d'une femme captive, qui renonce aux honneurs du trône pour reſter fidelle à ſes ſerments, Racine fit ſuccéder Britannicus. On vit dans cette piece une mere ambitieuſe & jalouſe, prête à ſacrifier ſon fils à la crainte de perdre l'autorité qu'elle partageoit avec lui; & ce fils, ſi digne d'une telle mere, rompre inſenſiblement les nœuds qui l'attachoient à elle, & fouler aux pieds tous les ſentiments de la nature pour ſatisfaire une paſſion frivole. Le génie de Racine parut n'avoir fait, dans cette piece, que peu ou point de progrès du côté de la perfection de l'art; mais on s'apperçut qu'il avoit gagné beaucoup du côté de la peinture des mœurs, du pathétique dans le diſcours, & de la vérité dans les caracteres.

Racine n'avoit peint l'amour que dans ſes déſordres; il s'attacha dans Bérénice à faire voir qu'il eſt des hommes qui

conſervent aſſez de force au milieu de ſes tranſports, pour ne lui pas ſacrifier tous leurs devoirs. En traitant ce ſujet, ce poëte s'apperçut ſans doute que l'amour de Titus, d'Antiochus & de Bérénice n'ayant pas le caractere d'une véritable paſſion, ce reſſort ne donneroit aucun mouvement à ſa piece. Elle réuſſit cependant; c'eſt qu'on ne put s'empêcher d'admirer l'adreſſe & la ſoupleſſe du génie de Racine, qui trouva l'art d'intéreſſer juſqu'à la fin dans un ſujet où la matiere étoit toujours prête à lui manquer.

Libre de choiſir ſes héros, ce poëte reprit un nouvel eſſor. Un amant épris paſſionnément de ſon objet, & placé ſans ceſſe entre la mort ou la néceſſité de renoncer à ſa paſſion, lui fournit l'idée de Bajazet : Racine montra dans la conduite de cette piece autant d'adreſſe que dans Bérénice; mais on obſerva qu'il n'avoit pas réuſſi, comme dans Andromaque, à peindre les fureurs de l'amour, & que cette tragédie, précieuſe par ſes détails, & ſur-tout par le caractere d'Acomat, avoit une touche plus molle & plus efféminée que toutes ſes autres pieces.

Un champ plus grand s'ouvrit pour Racine dans Mithridate ; ſon vol parut d'autant plus hardi, qu'on ne l'avoit point cru capable de répandre ſur les caracteres de ſes héros cette fierté mâle qu'on croyoit n'appartenir qu'à Corneille. Ce ſujet ſi noble & ſi beau ſembloit devoir marcher ſans le ſecours de l'amour. Racine, qui avoit tant de talent pour développer cette paſſion, trouva le ſecret de lui faire jouer un rôle dans cette piece. Il y peignit une princeſſe jeune & vertueuſe, aimée à la fois du pere & des enfants, condamnée à la mort au moment où elle venoit de ſacrifier aux promeſſes qu'elle lui avoit faites, les ſentiments de tendreſſe qu'elle avoit eus depuis pour un de ſes fils. Ici le génie de Racine parut s'être beaucoup avancé dans l'art d'enchaîner les ſcenes les unes aux autres, & de lier un épiſode à l'action. Ce qui ſurprit davantage, ce fut de voir un des héros les plus célebres de l'antiquité, peint en grand avec toutes ſes foibleſſes.

C'étoit ainſi que l'auteur immortel d'Iphigénie s'élevoit par degrés à la connoiſſance de tous les mouvements du cœur, & s'inſtruiſoit en même temps

dans l'art ſi difficile de les bien exprimer. Il fit entrer dans le rôle d'Iphigénie les traits différents qu'il avoit comme répandus dans les rôles de Monime, d'Atalide, de Bérénice & de Junie. La politique d'Acomat ſervit de modele à celle d'Ulyſſe; ce ſont cependant deux hommes d'un génie & d'un caractere fort différents : mais ayant un intérêt égal à réuſſir dans leurs vues, ils prennent à peu près les mêmes moyens d'y parvenir. La différence qu'on y apperçoit, c'eſt que la politique d'Acomat, plus eſſentielle que celle d'Ulyſſe, eſt à peine ſentie par ceux auxquels elle doit le plus ſervir, & qu'elle eſt traverſée ſans ceſſe par les fautes qu'ils commettent; au lieu que dans Iphigénie, la politique d'Ulyſſe eſt détruite par tout ce que la tendreſſe maternelle & la noble fermeté d'Achille peuvent employer de force & d'éloquence.

Racine, dans Bajazet, n'avoit fait qu'ébaucher la peinture d'un amant agité par la crainte de perdre ce qu'il aime; il montra dans le rôle d'Achille, expoſé aux mêmes périls, qu'il ſçavoit donner aux mouvements du cœur l'expreſſion qui leur

eſt propre ; mais que, tous les homme
n'étant pas également affectés dans l
même danger, on ne devoit pas peindre
leurs troubles & leurs embarras avec le
mêmes couleurs.

Cette attention du poëte à faire par
ler ſes acteurs conformément à leur ca
ractere, ſe remarqua ſur-tout dans Cly
temneſtre. Cette reine eſt dans la même
ſituation qu'Andromaque : toutes deux
réclament les droits de la nature & du
ſang ; mais celle-ci, douce & tendre
émeut par la ſenſibilité de ſon ame &
le charme inexprimable de ſes pleurs ; au
lieu que Clytemneſtre étonne & déchire
le cœur du ſpectateur par la force &
l'éloquence de ſes diſcours, & le trouble
impétueux de ſa fureur & de ſes cris.

Le génie de Racine planoit alors au
deſſus de tous les poëtes. Dans ce degré
de gloire il n'étoit guere poſſible de pré
ſumer qu'il pût s'élever plus haut. Phedre
parut : c'étoit une mere amoureuſe du
fils de ſon époux, & ſubjuguée par ſa
paſſion, malgré les efforts qu'elle avoit
faits pour la ſurmonter. Ici Racine parut
s'être ſurpaſſé lui-même dans la peinture
de ce caractere ; mais ſoit par la foibleſſe

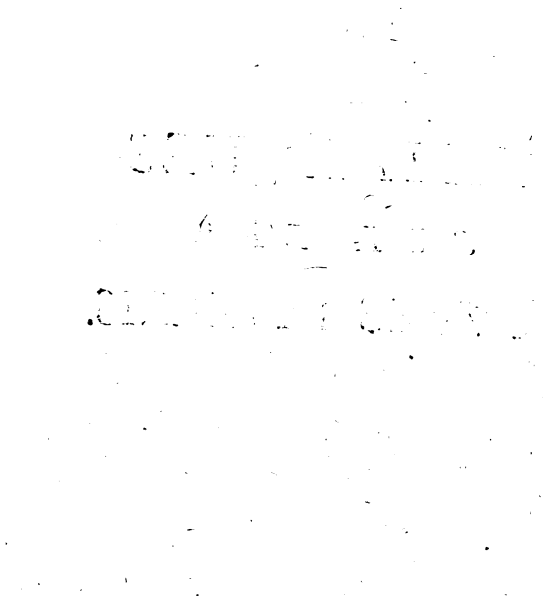
e tous ſes autres acteurs, ſoit par la
nduite de l'action, il ſe trouva bien au
eſſous d'Iphigénie. Ce défaut ſe fit en-
re plus remarquer dans Eſther, piece
oide, dans laquelle ce poëte ne fit de
ogrès que du côté du ſtyle & de l'en-
antement des vers. On craignit dès-
rs que Racine ne vît flétrir ſes lauriers
touchant au terme de ſa courſe : mais
ſe releva dans Athalie avec tant d'éclat,
'on lui pardonnera toujours les fautes
geres dans leſquelles il eſt tombé, en
veur de cette derniere piece.

Il faut cependant accorder aux cen-
urs de Racine, que ce poëte n'a point
, dans l'ordonnance de ſes plans, une
mpoſition aſſez forte ni aſſez hardie;
'on n'apperçoit dans ſes pieces que
eu ou point de grands mouvements :
'il eſt ſouvent plus tendre que pathé-
que, plus fin, plus délicat que vigou-
ux : qu'on y trouve des ſituations peu
agiques, de petits moyens, des reſſorts
eu dignes de la tragédie, des épiſodes
oids ou languiſſants, des cinquiemes
tes foibles, des héros toujours amou-
ux, des confidents inutiles & ſans ca-
actere, des perſonnages reſſemblants

dans la maniere de ſentir & de s'exprimer, de la galanterie au lieu de la véritable paſſion, enfin des récits & des diſcours à la place du ſpectacle & de l'action. Mais nous dirons auſſi que perſonne n'a été plus maître de ſa matiere, plus heureux dans les développements, plus fait pour lier un épiſode à l'action, & pour amener ou reculer à ſon gré une catastrophe : qu'aucun homme n'a ſçu peindre avec plus de vérité les paſſions tendres, faire parler ſes acteurs d'une maniere plus noble & plus naturelle, tirer d'un ſujet mince un parti favorable, mettre à profit ſes fautes, ou les couvrir avec art : enfin que perſonne n'a eu un génie plus ſouple, plus fin & plus adroit. Nous ajouterons enſuite que Racine eſt le premier poëte qui ait ſçu dégager la ſcene de ces amours froids & poſtiches qui déshonoroient les ſujets les plus graves : qui a le plus contribué à faire ſortir notre poéſie de l'état de médiocrité où elle étoit : qu'il a ſeul déterminé les bornes qui doivent ſéparer le naturel & le familier : que, ſi l'on ne voit point dans ſon dialogue de ces réparties vives *qui reſſemblent à des coups d'eſcrime*, on y

trouve par-tout de la force, de l'élégance, de la nobleſſe, de la vérité, des beautés toujours égales, & un charme inexprimable; qu'on apperçoit, il eſt vrai, quelque reſſemblance entre les caracteres de Britannicus, Bajazet, Xipharès & Hippolyte, de Bérénice, Monime, Junie, Atalide & Iphigénie; mais qu'on n'y en trouve aucune entre Burrhus & Abner, Pirrhus, Mithridate & Néron, Acomat & Joad, Agrippine, Andromaque, Phedre & Athalie; enfin que, ſi ce grand homme n'a pas eu, au même degré que Corneille, ce caractere de force & d'élévation qu'on admire dans Cinna, Pompée & les Horaces, il a eu ſeul un très-grand nombre de qualités qui lui ſont propres; & qu'il ſera toujours regardé chez tous les peuples lettrés comme le modele des verſificateurs & des poëtes, &, ſelon M. de Voltaire, comme l'écrivain qui a le plus approché de la perfection.

REMARQUES
SUR LES
ŒUVRES DIVERSES.



PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

En 1660, le mariage de Louis XIV. avec une princeſſe d'Eſpagne, fut célébré par un très-grand nombre de pieces en vers, & par une ode de Racine intitulée : *la Nymphe de la Seine.* Cette piece n'étoit point ſon premier eſſai : mais elle contribua beaucoup à le faire connoître. Chapelain, qui étoit alors l'oracle du bon goût, la lut, & encouragea l'auteur à la publier, en y faiſant quelques changements. La docilité avec laquelle Racine ſe rendit à ſes avis, lui valut la protection de M. Colbert, une bourſe de cent louis de la part du roi, & une penſion de 600 livres. Ainſi, c'eſt vraiſemblablement à la maniere flatteuſe dont Chapelain parla à M. Colbert de ce jeune poëte, que nous devons les chef-d'œuvres immortels de Racine. Ce ne ſont point les récompenſes qui font les grands hommes; ce ſont les encouragements.

Quatre ans après, Racine publia *la Renommée aux Muſes.* Boileau, auquel M. le Vaſſeur communiqua cette ode, y fit quelques obſervations qui ne furent pas inutiles à Racine. Cette nouvelle piece fut très-bien accueillie : elle mérita à Racine une gratification de 600 livres de la part de Louis XIV. M. le comte de Saint-Aignan fut ſi ſatisfait de cette ode, qu'il fit inviter l'auteur à le venir voir.

L'idylle de la paix fut compoſée en 1685, à l'occaſion d'une fête que M. le marquis de Seignelai donna à Louis XIV. Racine avoit renoncé depuis long-temps à la poéſie ; mais comment refuſer un homme qui l'avoit comblé de ſes bienfaits ? Il fut bien payé de cette complaiſance par ſes ſuccès. M. le chancelier d'Agueſſeau diſoit, que *l'antiquité n'offroit rien d'auſſi parfait* en ce genre *que* l'idylle ſur la paix. *Mémoires ſur la vie de Jean Racine*, pag. 167.

REMARQUES
SUR LES ŒUVRES
DIVERSES.

Sur l'ode de la Nymphe de la Seine.

CEPENDANT LOUIS & THÉRESE.]

Nous obſerverons ici que les auteurs de l'article *Racine*, inſéré dans le ſupplément de Moréri, ſuppoſent que Racine a compoſé l'ode intitulée, *la Renommée aux Muſes*, avant la *Nymphe de la Seine;* c'eſt une faute. *Mémoires ſur la vie de Racine*, pag. 31.

O Dieu ! que ſes diſcours, &c.]

Racine fit quelques changements à la fin de cette ſtrophe. Voici la maniere dont il l'avoit d'abord compoſée :

Qu'il vous faiſoit beau voir, en ce ſuperbe jour,
Où, ſur un char conduit par la Paix & l'Amour,

Sur l'Idylle de la paix.

Un roi victorieux vous a fait ce loisir.]

Traduction de ce vers de la premiere églogue de Virgile :

O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

RACINE avoit l'eſprit naturellement tourné à une eſpece de raillerie amere & ſanglante, qui penſa ſouvent lui faire perdre tous ſes amis. Les traits qui ont ſervi à indiſpoſer quelques-uns d'entre eux nous ſont bien parvenus. *Œuvres de Boileau, édition de Saint-Marc, tom. V. pag. 80.* Mais nous ne nous chargerons point d'en rappeller le ſouvenir; nous dirons ſeulement qu'à juger du caractere de Racine par ſes épigrammes, on devoit craindre beaucoup de le chagriner.

Ce poëte eſt, avec Marot, Deſpréaux, Rouſſeau & M. Piron, un de ceux qui ont le mieux réuſſi dans le genre épigrammatique. Ce talent ſi rare lui auroit fait infiniment d'honneur, ſi,

dans le choix des ſujets qui ſont la matiere de ſes épigrammes, il ne s'étoit pas attaché à critiquer ceux qui couroient la même carriere que lui, ou qui cenſuroient ſes ouvrages. Il étoit ſi fort au deſſus d'eux par ſes talents, qu'on aura toujours beaucoup de peine à lui pardonner le ſoin qu'il a pris de répondre aux uns & de déprimer les autres.

REMARQUES
SUR LES EPIGRAMMES.

Épigramme ſur l'Iphigénie de Leclerc.

On a obſervé que Racine avoit abuſé en cette occaſion de la licence de l'épigramme. *Loin de déſavouer cette piece, Leclerc aſſure dans ſa préface qu'elle eſt entierement de lui.* Hiſtoire du théâtre François, *tom. XI. pag.* 414.

Épigramme ſur le Germanicus de Pradon.

Cette piece repréſentée le 22 déc. 1694, fut ſans ſuccès.

Épigramme ſur le Séſoſtris de Longepierre.

Les hiſtoriens du théâtre françois prétendent que Racine ſe rendit en cette occaſion coupable *d'une eſpece d'ingratitude envers Longepierre, qu'il avoit des raiſons aſſez fortes de ménager.* Nous croyons avec eux qu'*en ſupprimant cette épigramme*, Racine *ne lui auroit pas fait un grand ſacrifice.* Tom. XIII. pag. 435.

Épigramme ſur Andromaque.

Cette épigramme fut faite à l'occaſion du déchaînement ouvert que firent paroître MM. de Créqui & d'Olonne contre l'Andromaque de Racine. Elle fit d'autant plus de plaiſir qu'elle parut une ſatyre fine & délicate de ces deux perſonnes. M. de Créqui avoit la réputation de ne pas trop aimer les femmes; M. d'Olonne paſſoit pour n'être pas trop aimé de la ſienne.

Épigramme ſur la Judith de Boyer.

Ce fut à l'occaſion du ſuccès qu'eut, en 1695, la Judith de Boyer, que Racine compoſa cette épigramme. Cette tragédie a peut-être fourni le premier exemple des retours malheureux auxquels expoſe ſouvent la réuſſite d'une piece ſans intérêt & ſans conduite. *Le concours étoit ſi grand que les hommes furent obligés de ſe retirer dans les couliſſes, & de céder les banquettes du théâtre aux dames.* Hiſtoire du théâtre François, *tom. XIII. pag. 408.* Ce qu'il y eut de plus ſingulier, c'eſt *qu'elles tenoient des mouchoirs étalés ſur leurs genoux, pour eſſuyer leurs larmes dans les endroits pathétiques;* une des ſcenes du quatrieme acte fut appellée pour cela *la ſcene des mouchoirs.* Boyer, enivré de ce ſuccès, fit imprimer ſa piece pendant la quinzaine de pâques. Elle ſoutint ſi mal le

jour de l'impreſſion qu'elle fut ſifflée à la *quaſimodo*, c'eſt-à-dire, à la rentrée des comédiens. Mademoiſelle de Champmélé jouoit alors le rôle de Judith; elle étoit ſi peu *accoutumée à cette ſymphonie*, qu'elle ne put s'empêcher de s'adreſſer au parterre, en lui diſant: *Meſſieurs, nous ſommes ſurpris que vous receviez ſi mal aujourd'hui une piece que vous avez applaudie pendant le carême.* On lui répondit que *les ſifflets étoient à Verſailles aux ſermons de l'abbé Boileau.* Cette raiſon parut ſans réplique. *Œuvres de Boileau, édition de Saint-Marc*, tom. V. pag. 88.

On fit alors contre Boyer une autre épigramme, qu'on attribue à Boileau; elle étoit conçue en ces termes:

J'approuve que chez vous, Meſſieurs, on examine
Qui, du pompeux Corneille, ou du tendre Racine,
Excita dans Paris plus d'applaudiſſements.
Mais je voudrois qu'on cherchât tout d'un temps,
(La queſtion n'eſt pas moins belle),
Qui, du fade Boyer, ou du ſec la Chapelle,
Excita plus de ſifflements.

On ne ſçait en vérité qui doit le plus ſurprendre, ou l'aveuglement de Boyer ſur les défauts eſſentiels de ſes ouvrages, ou l'acharnement ridicule de MM. Racine & Deſpréaux contre lui. Hiſt. du théât. franç. *tom. XII. pag. 303.* Cette perſécution, ſi peu convenable à de grands hommes, n'avançoit que de quelques jours la chûte de ſes poëmes.

Épigramme ſur l'Aſpar de M. de Fontenelle.

Cette tragédie, jouée en 1680, n'eut aucun ſuccès, quoiqu'elle ait eu trois repréſentations. M. de Fontenelle ne la fit point imprimer: elle n'étoit vraiment pas digne de cet honneur.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

CE fut dans un âge avancé que Racine entreprit la traduction des hymnes des féries du breviaire romain. Ses réflexions pieuſes ſur quelques endroits de l'écriture ſainte ſont probablement auſſi du même temps. On a prétendu que ce poëte avoit fait cette traduction à Port-Royal, & que *M. de Sacy, qui avoit traduit les hymnes des dimanches & de toutes les fêtes pour les heures de Port-Royal, en avoit été jaloux, & qu'il avoit voulu déterminer Racine à ne plus faire de vers, en lui repréſentant que la poéſie n'étoit point ſon talent.* Mémoires ſur la vie de Jean Racine, *pag. 28.* On a reproché la même choſe à Corneille, comme nous l'avons obſervé en parlant de la

tragédie d'Alexandre. A quoi bon dés honorer ainſi la mémoire des grands hommes par des petiteſſes auſſi mépriſables ?

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

L'ÉPIGRAMME de Racine contre Aſpar de M. de Fontenelle eſt un peu lus connue que la chanſon qu'il fit ontre cette piece. Nous plaçons ici les eux couplets dont elle eſt compoſée, on que nous croyions qu'ils doivent ire honneur à Racine, mais afin de ne as encourir le reproche de n'avoir pas echerché tout ce qui eſt ſorti de la ain de ce poëte célebre.

CHANSON.

ADIEU, ville peu courtoiſe,
Où je crus être adoré.
Aſpar eſt déſeſpéré ;
Le poulailler de Pontoiſe
Me doit remener demain,
Voir ma famille bourgeoiſe,
Me doit remener demain,
Un bâton blanc à la main.

MON aventure eſt étrange !
On m'adoroit à Rouen.
Dans le mercure galant
J'avois plus d'eſprit qu'un ange.
Cependant je pars demain,
Sans argent & ſans louange,
Cependant je pars demain,
Un bâton blanc à la main.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

ON ignore le temps où Racine fit la traduction du banquet de Platon, imprimée pour la premiere fois en 1732. Ce fut, à ce qu'il paroît par la lettre ſuivante, Boileau qui remit cet ouvrage à Madame de Rochechouart, abbeſſe de Fontevrault, qui avoit engagé Racine à l'entreprendre.

Puiſque vous allez demain à la cour, diſoit-il à Boileau, *je vous prie d'y porter les papiers ci-joints : vous ſçavez ce que c'eſt. J'avois eu deſſein de faire, comme on me le demandoit, des remarques ſur les endroits qui me paroîtroient en avoir beſoin ; mais comme il me falloit les raiſonner, ce qui auroit rendu l'ouvrage un peu long, je n'ai pas eu la réſolution d'achever ce que j'avois commencé, & j'ai cru que j'aurois plutôt*

*fait d'entreprendre une traduction nouvelle. J'ai traduit juſqu'au diſcours du médecin excluſivement. Il dit à la vérité de très-belles choſes, mais il ne les explique point aſſez; & notre ſiecle, qui n'eſt pas ſi philoſophe que celui de Platon, demanderoit que l'on mît ces choſes dans un plus grand jour. Quoi qu'il en ſoit, mon eſſai ſuffira pour montrer à Madame de *** que j'avois à cœur de lui obéir. Il eſt vrai que le mois où nous ſommes m'a fait ſouvenir des anciennes fêtes des ſaturnales, pendant laquelle les ſerviteurs prenoient avec leurs maîtres des libertés qu'ils n'auroient pas priſes dans un autre temps. Ma conduite ne reſſemble pas trop mal à celle-là. Je me mets ſans façon à côté de Madame de ***, je prends des airs de maître : je m'accommode ſans ſcrupule de ſes termes & de ſes phraſes : je les rejette quand bon me ſemble. Mais, Monſieur, la fête ne durera pas toujours, les ſaturnales paſſeront, & l'illuſtre Dame reprendra ſur ſon*

*ſerviteur l'autorité qui lui eſt acquiſe. J'y aurai peu de mérite en tout ſens : car il faut convenir que ſon ſtyle eſt admirable ; il a une douceur que nous autres hommes nous n'attrapons point ; & ſi j'avois continué à refondre ſon ouvrage, vraiſemblablement je l'aurois gâté. Elle a traduit le diſcours d'Alcibiade, par où finit le banquet de Platon ; elle l'a rectifié, je l'avoue, par un choix d'expreſſions fines & délicates, qui ſauvent en partie la groſſiereté des idées : mais avec tout cela je crois que le mieux eſt de le ſupprimer ; outre qu'il eſt ſcandaleux, il eſt inutile : car ce ſont les louanges, non de l'amour dont il s'agit dans ce dialogue, mais de Socrate, qui n'y eſt introduit que comme un des interlocuteurs. Voilà, Monſieur, le cannevas de ce que je vous ſupplie de vouloir dire pour moi à Madame de ***. Aſſurez-la qu'enrhumé au point où je le ſuis depuis trois ſemaines, je ſuis au déſeſpoir de ne point aller moi-même lui rendre ſes papiers ; & ſi par haſard elle*

demande que j'acheve de traduire l'ouvrage, n'oubliez rien pour me délivrer de cette corvée. Adieu, bon voyage, & donnez-moi de vos nouvelles dès que vous serez de retour.

Nous ne dirons rien de cette traduction; c'eſt un ouvrage de la jeuneſſe de Racine, auquel il travailla ſans goût & ſans plaiſir.

APPROBATION.

AI lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-ıancelier *les notes & remarques ſur les Œuvres Jean Racine ;* & je n'y ai rien trouvé qui ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. Paris, ce 17 décembre 1767.

Signé, PICQUET.

PRIVILÉGE DU ROI.

ıOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI : FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés féaux conſeillers, les gens tenans nos cours : parlement, maîtres des requêtes ordinaires : notre hôtel, grand conſeil, prévôt de ıris, baillifs, ſénéchaux, leurs lieutenants vils, & autres nos juſticiers qu'il appartien-a : SALUT. Notre amé le ſieur *LUNEAU E BOISJERMAIN* nous a fait expoſer qu'il :ſireroit faire imprimer & donner au public *s notes & des remarques de ſa compoſition ſur Œuvres de Jean Racine*, s'il nous plaiſoit lui corder nos lettres de privilége pour ce né-ſſaires. A CES CAUSES, voulant favorable-ent traiter l'expoſant, nous lui avons permis permettons par ces préſentes, de faire im-imer ledit ouvrage autant de fois que bon ı ſemblera, & de le vendre, faire vendre &

qu'elles ſoient, d'en introduire d'impr
étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſ
comme auſſi d'imprimer ou faire impr
vendre, faire vendre, débiter ni contr
ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait
quelque prétexte que ce puiſſe être, ſ
permiſſion expreſſe & par écrit dudit exp
ou de ceux qui auront droit de lui, à
de confiſcation des exemplaires contrefai
trois mille livres d'amende contre chacu
contrevenants, dont un tiers à nous, un
à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers
expoſant, ou à celui qui aura droit de l
de tous dépens, dommages & intérêts.
charge que ces préſentes ſeront enregi
tout au long ſur le regiſtre de la commu
des imprimeurs & libraires de Paris, dan
mois de la date d'icelles; que l'impreſſion
ouvrage ſera faite dans notre royaume, &
ailleurs, en beau papier & beaux caract
conformément aux réglements de la libr
& notamment à celui du 10 avril 1725, à
de déchéance du préſent privilége: Ou

deux exemplaires dans notre bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle de notredit ſieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal chevalier vice-chancelier & garde des ſceaux de France le ſieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit expoſant, & ſes ayants cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux conſeillers, ſecrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre huiſſier, ou ſergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant, clameur de haro, charte normande, & lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles, le cinquieme jour du mois de janvier l'an de grace mil ſept cent ſoixante-huit, & de notre regne le cinquante-troiſieme. Par le roi en ſon conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le regiſtre XVII. de la chambre royale & ſyndicale des libraires & imprimeurs de Paris, n.° 378, folio 347, conformément au réglement de 1723, qui fait défenſes, art. XLI. à

de fournir à la jurade chambre neuf exemplaires prescrits par l'article 108 du même réglement. Paris, ce 12 janvier 1768.

Signé, *GANEAU, syndic*

FIN.

SUPPLÉMENT

AUX

OMMENTAIRES

SUR LES ŒUVRES

E JEAN RACINE

toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les libraires & imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les auteurs, ou autrement; & à la charge de fournir à la ſuſdite chambre neuf exemplaires preſcrits par l'article 108 du même réglement. A Paris, ce 12 janvier 1768.

Signé, *GANEAU, ſyndic.*

FIN.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine, 1768.

SUPPLÉMENT
AUX
COMMENTAIRES
SUR LES ŒUVRES
DE JEAN RACINE.

SUPPLÉMENT

AUX

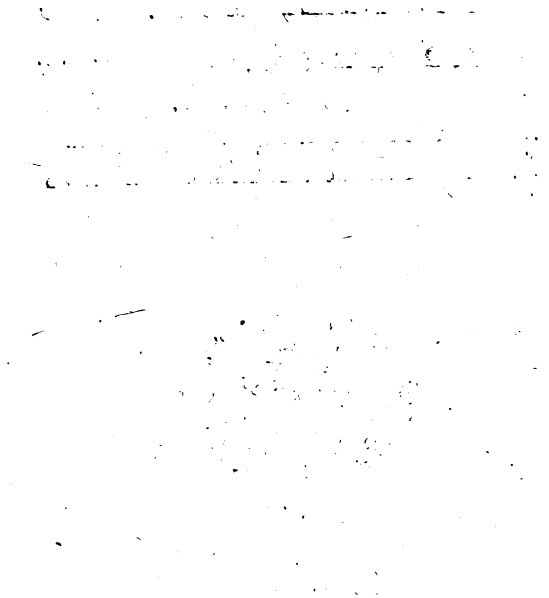
COMMENTAIRES

SUR LES ŒUVRES

DE JEAN RACINE.

A LONDRES.

M. DCC. LXVIII.



AVERTISSEMENT.

LES grands hommes n'ont pas toujours cherché à acquérir de la célébrité par tout ce qu'ils ont fait. Auſſi, loin de regarder comme précieuſes toutes les productions de leur génie, on auroit peut-être mieux fait de ſupprimer avec diſcrétion tout ce qui n'auroit point dû ſortir de leur plume. Nous n'avons point oſé commencer à donner l'exemple de cette ſévérité. On auroit pu cependant, ſans nuire à la gloire de Racine, retrancher de la collection de ſes Œuvres la plus grande partie de ſes poéſies diverſes, ſes réflexions

pieuſes ſur quelques paſſages de l'écriture ſainte, ſa traduction du banquet de Platon, la ſeconde partie de l'hiſtoire de Port-Royal, ſon extrait du traité de Lucien, ſes fragments hiſtoriques, ſes lettres, &c. qui ne ſervent guere qu'à déparer ſes autres ouvrages.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

Nous croyons devoir rappeller ici en peu de mots ce qui engagea Racine à écrire contre l'auteur des *imaginaires*. 1)

La réponſe qu'avoit fait Deſmarêts à l'apologie des religieuſes de Port-Royal, ayant indiſpoſé contre lui les perſonnes qui s'étoient intéreſſées à leur juſtification, M. Nicole ſe chargea de les venger de la maniere peu meſurée dont Deſmarêts avoit parlé d'elles; & il publia ſes *viſionnaires*. Racine ne ſe ſeroit point engagé dans cette querelle, ſi, dans la premiere de ces lettres, M. Nicole n'avoit pas traité les faiſeurs de

1) C'étoit Pierre Nicole, un des meilleurs écrivains du dix-ſeptieme ſiecle, auteur des *eſſais de morale* qui portent ſon nom; *des préjugés légitimes*, *des prétendus réformés convaincus de ſchiſme*, d'*un traité ſur l'unité de l'égliſe*; & d'un très-grand nombre d'ouvrages en tout genre.

romans & les poëtes d'empoiſonneurs publics : mais il crut que l'auteur des *viſionnaires* 1) l'avoit eu en vue ; & pour juſtifier ſon art, & montrer auſſi que c'étoit ſans fondement qu'on déshonoroit ainſi ceux qui s'adonnoient à la poéſie, il écrivit la lettre ſuivante. Quoique remplie de la plus fine plaiſanterie, elle ne devoit certainement pas plaire ni à M. Nicole ni a ſes partiſans. Racine n'en parut pas moins un adverſaire aſſez redoutable, pour qu'ils ne négligeaſſent rien pour le gagner. Nous n'examinerons point ici ſi ce jeune poëte n'a point un peu trop légérement oublié les obligations qu'il avoit à la maiſon de Port-Royal, dans laquelle il avoit été élevé,

1) On appelle *viſionnaires* les huit lettres dans leſquelles M. Nicole ſe propoſa d'examiner la conduite, les écrits, les opinions, les viſions, &c. de Deſmarêts. On a dit *qu'il ſuffiſoit de montrer en deux ou trois pages que c'étoit un fanatique, & qu'il n'y avoit après qu'à le laiſſer là*: & on a eu raiſon. Ces huit lettres ſont une eſpece de ſuite aux dix lettres que M. Nicole publia en 1665 & 1666, ſur l'*héréſie imaginaire*, titre ſous lequel il renferma toutes les queſtions auxquelles le formulaire donna lieu.

& s'il n'auroit point dû s'abſtenir d'écrire contre ſes bienfaiteurs, en ſuppoſant même qu'ils l'euſſent attaqué directement 1). Nous laiſſons au lecteur à porter tel jugement qu'il voudra de la conduite du jeune Racine; tout ce que nous ajou-

---

1) Afin que tout le monde puiſſe juger en quoi Racine pouvoit être offenſé, nous allons rapporter ici l'endroit qui donna lieu à cette lettre. *Afin de reconnoître*, dit l'auteur des viſionnaires, *par des marques plus certaines, ſi c'eſt l'eſprit de Dieu, ou l'eſprit d'erreur qui agit en lui* (Deſmarêts), *il ſuffit preſque de conſidérer en gros ce que tout le monde ſçait de ſa vie, & ce que l'on veut connoître de ſon eſprit, en jettant les yeux en paſſant ſur les livres qu'il a donnés au public.*

Chacun ſçait que ſa profeſſion a été de faire des romans & des pieces de théâtre, & que c'eſt par où il a commencé à ſe faire connoître dans le monde. Ces qualités, qui ne ſont pas fort honorables au jugement des honnêtes gens, ſont horribles, étant conſidérées ſelon les principes de la religion chrétienne & les regles de l'évangile. UN FAISEUR de romans, & UN POÉTE de théâtre, eſt un empoiſonneur public, non des corps, mais des ames des fideles, qui ſe doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides ſpirituels, ou qu'il a cauſés en effet, ou qu'il a pu cauſer par ſes écrits pernicieux. Plus il a ſoin de couvrir d'un voile d'honnêteté les paſſions criminelles

terons ici, c'eſt qu'il ne s'étoit fait connoître encore au théâtre que par des eſſais, & que dans cette lettre il ne parut point au deſſous du modele qu'il s'étoit propoſé d'imiter.

---

qu'il y décrit, plus il les a rendu dangereuſes, & capables de ſurprendre & de corrompre les ames ſpirituelles & innocentes. Ces ſortes de péchés ſont d'autant plus effroyables, qu'ils ſont toujours ſubſiſtants, parce que ces livres ne périſſent pas, & qu'ils répandent toujours le même venin dans ceux qui les liſent. XIe imaginaire, ou I^e^ viſionnaire, tom. II. pag. 50 & 51, édit de 1667.

REMARQUES

Sur la premiere lettre de Jean Racine à l'auteur des héréſies imaginaires.

QUEL eſt le viſionnaire de vous deux.]

Trait de malignité qui paroît avoir été ſuggéré à Racine par un paſſage où l'auteur des *viſionnaires* ſe propoſe d'examiner *ſi le ſieur Deſmarêts* étoit *un prophete ou un ſaint*, ce que jamais perſonne n'a penſé ; *ou ſi* c'étoit *un fanatique ou un viſionnaire*, ce que tout le monde ſçavoit très-bien.

Des petites lettres, &c.]

Ces *petites lettres* ſont les lettres au provincial du célebre Paſcal, auxquelles Pierre Nicole eut beaucoup de part. Il revit, à ce qu'on prétend, la premiere avec M. Arnaud, & corrigea ſeul la ſeconde, la huitieme, la treizieme & la quatorzieme ; on ajoute qu'il fournit à Paſcal le plan

des neuvieme, onzieme & douzieme, & les matériaux des trois dernieres lettres. *Mém. pour ſervir à l'hiſtoire des hommes illuſtres, tom. XXIX. pag.* 304.

Une grande différence entre une provinciale & une imaginaire.]

M. Nicole fut, à ce qu'il paroît, fort ſenſible à ce reproche, puiſqu'il ſe donna la peine d'y répondre.

Il y en avoit qui les égaloient aux provinciales (les viſionnaires), & ils avoient grand tort, y ayant un tour & un génie dans les provinciales, auquel perſonne n'arrivera peut-être jamais. D'autres croyoient faire un reproche bien ſenſible à l'auteur de ces lettres, que de lui dire qu'il ſe donnât bien de garde de croire que ces imaginaires fuſſent égales aux provinciales; & ils avoient tort auſſi, parce que, d'une part, cet avis étoit fort inutile à ſon égard, n'en ayant jamais eu la moindre penſée; & que, de l'autre, on peut écrire utilement pour l'égliſe ſans arriver à la perfection des provinciales. Avertiſſement des imaginaires, édit. de 1667, tom. I. pag. 14.

Avec M. Chamillard.]

M. Chamillard étoit un docteur de Sorbonne, auquel Barbier d'Aucourt adreſſa quelques lettres, dont nous aurons bientôt occaſion de parler.

Et Deſmarêts.]

C'étoit Jean Deſmarêts, ſieur de Saint-Sorlin, bel eſprit du dix-ſeptieme ſiecle, l'un des premiers membres de l'académie françoiſe, &

un de ſes principaux ornements : *le plus fou*, dit-on, *de tous les poëtes, & le meilleur poëte qui fût entre les fous.* Bibliotheque françoiſe, *tom. XVII. pag.* 419. Il finit par être fanatique & viſionnaire. Il fut chancelier de l'académie françoiſe depuis le 13 mars 1634 juſqu'au 11 janvier 1638.

Faut-il, parce que Deſmarêts a fait autrefois un roman & des comédies.]

Le *roman* dont il s'agit ici, eſt *Ariane*, ouvrage biſarre, dans lequel l'auteur s'écarta des idées de vertu qu'on repréſentoit alors dans ces ſortes de productions; ou *Roxane*, dont Deſmarêts ne publia que la premiere partie.

Nous ne donnerons point ici la liſte de toutes les œuvres dramatiques de Deſmarêts. La ſeule de ſes pieces qui ait ſurvécu à l'oubli dans lequel elles ſont aujourd'hui plongées, eſt la comédie *des Viſionnaires*, qui fut regardée dans le temps comme un chef-d'œuvre, & qui ne peut guere ſervir aujourd'hui qu'à donner une idée du caractere de ſon auteur; on y trouve cependant des ſcenes aſſez comiques, & une verſification ſupérieure à celle du temps.

Il eſt à remarquer que cette comédie eſt la premiere dans laquelle on trouve la critique de différents ridicules, & qu'elle eſt la ſeconde dont l'action ſe paſſe dans l'eſpace des vingt-quatre heures.

Voyez comme il flatte l'académie, dans le temps qu'il perſécute la Sorbonne.]

C'eſt dans la réponſe du provincial aux deux

premieres lettres de M. Paſcal, que ſe trouve le paſſage que Racine a eu en vue. *Voici*, dit-il, *ce que m'en écrit un de Meſſieurs de l'académie, des plus illuſtres entre ces hommes tous illuſtres, qui n'avoit encore vu que la premiere. Je voudrois que la Sorbonne, qui doit tant à la mémoire de feu M. le cardinal, voulût reconnoître la juriſdiction de ſon académie françoiſe; l'auteur de la lettre ſeroit content*, &c. Pag. 27 & 28.

Des enluminures, &c.]

Ce ſont les titres de quelques livres que MM. du Port-Royal écrivoient en ce temps-là contre leurs adverſaires.

Des Chamillardes.]

Les *Chamillardes*, les *Gaudinettes*, étoient cinq lettres écrites par M. Barbier d'Aucourt, contre la ſignature pure & ſimple du formulaire. *Biblioth. Janſen. du pere Colonia, premiere édition, pag. 165.* Les trois premieres, adreſſées à M. de Chamillard, parurent en 1665; les deux autres, écrites à M. Gaudin, docteur de Sorbonne, & official de Paris, parurent en 1666. *Mém. pour ſervir à l'hiſt. des hommes illuſt.* tom. XIII. pag. 323.

Onguent pour la brûlure, &c.]

On appelloit ainſi une eſpece de poëme en vers burleſques d'environ dix-huit cents vers, attribués à Barbier d'Aucourt. Ce poëme, qui parut au commencement de 1664, eſt la premiere piece que cet auteur ait publié contre les Jéſuites.

Mais en ce temps-là Desmarêts n'avoit pas écrit contre vous.]

M. Nicole ne répondit point, comme on ſçait, aux deux lettres de Racine ; il ſe contenta de dire dans l'avertiſſement de l'édition des *imaginaires*, Liége, *2 volumes*, *1667*, que *ſi deux perſonnes n'avoient pas pris ſoin de répondre* pour lui, *il étoit bien réſolu de laiſſer ce jeune poëte jouir à ſon aiſe de la ſatisfaction qu'il avoit déjà de ſon ouvrage.* Tom. II. pag. 21. *Mais pour montrer néanmoins qu'il n'avoit rien dit contre les romans & les comédies, par le ſeul deſir de rabaiſſer le ſieur Desmarêts, & qu'il avoit toujours eu le même ſentiment à l'égard de ces divertiſſements dangereux*, il fit imprimer à la fin de ce recueil *un petit traité de la comédie*, qu'il avoit fait quelque temps auparavant, à la ſollicitation *d'une perſonne de condition & d'une éminente piété.* Ibid. Rien n'eſt plus ſolide que ce petit traité : il prouve invinciblement que M. Nicole n'étoit pas partiſan de la comédie ; mais il ne prouve que cela. Le ſoin qu'il prit de le faire imprimer, nous a valu la ſeconde lettre de Racine.

Dans l'une des provinciales.]

Voyez lettre au provincial, pag. 28 ; Cologne, 1657.

D'abord l'auteur en avoit parlé avec mépris.]

C'eſt dans la quinzieme lettre, pag. 296 & 297 ; *ibid.* 1657.

Auſſi-tôt il fut loué comme un homme d'honneur, &c.]

On trouve ce déſaveu de Paſcal à la fin de la quatorzieme lettre au provincial, pag. 328.

L'un des capucins étoit un certain pere Maillard.]

Ce capucin eſt nommé *Mulard* dans la réponſe que Barbier d'Aucourt fit à cette lettre. Les journaliſtes de Trévoux lui donnent le même nom : mars 1724, pag. 474.

La mere Angélique.]

C'étoit Angélique Arnauld, abbeſſe de Port-Royal, ſœur de M. Arnauld, docteur de Sorbonne, & de M. d'Andilli.

Et qui confeſſe, à ce que vous dites, d'avoir mené une vie déréglée.]

C'eſt dans les *délices de l'eſprit* du ſieur Deſmarêts, *pag. 73*, que l'on trouve cet aveu ſingulier, qui ne peut guere faire d'honneur à ce poëte, que par la franchiſe avec laquelle il convient de ſes premiers écarts. Il ne ſe contente pas en effet de dire *qu'il s'étoit arrêté quelque temps dans la cabane des plaiſirs charnels & groſſiers* . . . . . il ajoute *qu'il devoit pleurer des larmes de ſang, penſant au mauvais uſage qu'il avoit fait de l'éloquence auprès des femmes ; car je n'y employois que des menſonges déguiſés, des malices ſubtiles, & des trahiſons infames. Je tâchois à ruiner l'eſprit de celles que je feignois d'aimer. Je cherchois des paroles artificieuſes pour le trou-*

bler, pour l'aveugler, & pour le ſéduire, afin de lui faire croire que le vice étoit vertu, ou pour le moins, choſe naturelle & indifférente. Je trahiſſois Dieu même, en interprétant malicieuſement ſes loix, & en faiſant valoir les faux & les damnables raiſonnements des voluptueux & des impies... & mon éloquence faiſoit toutes ſortes d'efforts pour éteindre la vertu dans une ame.

Établiſſez de bonnes regles pour nous aider à reconnoître les fous.]

Ceci eſt une critique fine & adroite d'une longue diſſertation qu'a fait M. Nicole, premiere *viſionnaire*, pag. 36 & ſuiv. pour apprendre à connoître *en quoi conſiſte l'eſprit fanatique, & comme il arrive qu'on y tombe.* On n'eut jamais beſoin de regles pour cela.

Vous courez riſque de faire inſenſiblement l'éloge de la Calprenede.]

Nous avons déjà eu occaſion de parler de cet auteur; il s'appelle Gautier de Coſtes, chevalier, ſeigneur de la Calprenede. Un tour d'eſprit original, un talent ſingulier pour répandre de l'enjouement ſur toutes les hiſtoires qu'il racontoit, lui mériterent d'abord l'approbation d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII. Il ſe fit connoître enſuite par ſes romans de Silvandre, de Caſſandre, de Cléopâtre & de Pharamond; & par la Mort de Mithridate, Bradamante, Jeanne reine d'Angleterre, le Comte d'Eſſex, la Suite de Mariamne, Phalente, Herménegilde, la Mort des enfants de

Brute, & Bélisaire, tragédies ; Clariente & Édouard, tragicomédies, qui ne sortiront jamais de l'oubli dans lequel elles sont aujourd'hui plongées.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

RACINE avoit réſolu de ne point répondre à Meſſieurs Dubois & Barbier d'Aucourt; mais le ſoin que prit M. Nicole de faire connoître leurs lettres, en les inſérant dans le recueil qu'il donna en 1667 de ſes *imaginaires*, l'eſpece de ſupériorité qu'il leur aſſigna ſur lui, & qu'ils ne méritoient ni l'un ni l'autre, le déterminerent enfin à leur écrire une lettre commune, dans laquelle il réduiſit le mérite de leurs perſonnes, & celui de leurs réponſes, à ſa juſte valeur. Cette lettre étoit précédée d'une préface qui n'a jamais été imprimée; il ne nous a pas été poſſible de la recouvrer : voici ce qu'en a conſervé Louis Racine. Il prétend qu'après avoir dit » qu'il n'y a point » de plaiſir à rire avec des gens délicats, » qui ſe plaignent qu'on les déchire dès » qu'on les nomme, & qui, auſſi ſenſi- » bles que les gens du monde, ne ſouffrent

» volontiers que les mortifications qu'ils » s'imposent à eux-mêmes », Racine s'adressoit ainsi directement à M. Nicole: *Je demande à ce vénérable théologien en quoi j'ai erré, si c'est dans le droit ou dans le fait? J'ai avancé que la comédie étoit innocente; le Port-Royal dit qu'elle est criminelle: mais je ne crois pas qu'on puisse taxer ma proposition d'hérésie, c'est bien assez de la taxer de témérité. Pour le fait, ils n'ont nié que celui des capucins; encore ne l'ont-ils pas nié tout entier. Toute la grace que je lui demande, est qu'il ne m'oblige pas non plus à croire un fait qu'il avance, lorsqu'il dit que le monde fut partagé entre les deux réponses qu'on fit à ma lettre, & qu'on disputa long-temps laquelle des deux étoit la plus belle: il n'y eut pas la moindre dispute là dessus, &, d'une commune voix, elles furent jugées aussi froides l'une que l'autre. Mais tout ce qu'on fait pour ces Messieurs a un caractere de bonté que tout le monde ne connoît pas. Il est aisé de connoître*, ajoutoit-il, *par le soin qu'ils ont pris d'immortaliser ces réponses, qu'ils y avoient plus de part qu'ils ne disoient. A la vérité, ce n'est pas leur coutume de laisser rien imprimer pour eux*

s'ils n'y mettent quelque choſe du leur ; s portent aux docteurs les approbations utes dreſſées ; les avis de l'imprimeur ſont uvent des éloges qu'ils ſe donnent à eux-émes ; & l'on ſcelleroit à la chancellerie es priviléges fort éloquents, ſi leurs livres 'imprimoient avec privilége. Mém. ſur la ie de Jean Racine, *pag. 65 & ſuiv.*

Boileau empêcha Racine de publier ette lettre : il lui repréſenta que, ſi elle aiſoit honneur à ſon eſprit, elle n'en eroit pas également à ſon cœur ; qu'on ui reprocheroit toujours, avec raiſon, l'avoir cherché un adverſaire dans un le ſes anciens maîtres, pour lequel il r'auroit dû conſerver que du reſpect, & qu'une telle conduite choqueroit autant ceux qui riroient des plaiſanteries dont il étoit l'objet, que les perſonnes qui n'auroient pas le même intérêt à s'en amuſer. Ces conſidérations firent tout leur effet. Racine s'engagea à ne point rendre ſa réponſe publique ; Louis Racine prétend même qu'il retira tous les exemplaires qu'il put trouver de ſa premiere lettre.

Nous ne nous attacherons point à examiner ſur quel fondement les jour-

parce que l'auteur la supprima. *Mé*
pour l'hiſtoire des ſciences & des beaux
mars 1724, pag. 475. Il ne nous p
pas non plus fort eſſentiel de ſuivre
toire des petits événements qui ont
couru à la faire parvenir juſqu'à
Qu'elle ait été trouvée dans les pa
de Racine, ou dans ceux de M. l
Dupin, cela eſt fort indifférent à ſça
mais ce qui ſera du goût de tous le
cles, c'eſt la facilité avec laquelle
lettre eſt écrite, & le ton de plaiſan
fine & vive, qui ſe ſoutient dans
piece depuis le commencement ju
la fin.

MARQUES ſur la ſeconde ttre de Racine à l'auteur des éréſies imaginaires.

ANGEZ de nom.]

ſſieurs Dubois & Barbier d'Aucourt avoient ivement changé de nom ; car M. Dubois elloit Goisbault, & M. d'Aucourt s'ap- it Barbier. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire iences & beaux arts, mars 1724, pag. 479.* ernier n'adopta le nom de d'Aucourt que is qu'il fut chargé de l'éducation de M. moy, fils de M. Colbert. *Mémoires pour à l'hiſtoire des grands hommes de l'Europe,* XIII. pag. 320.

voyages de Saint-Amour.]

ıcine avoit ici en vue le journal de Louis n de Saint-Amour, filleul de Louis XIII. octeur de Sorbonne, imprimé en 1662 ; age qui n'eſt bon que pour ceux qui aiment ıvoir tout ce que cet auteur fit à Rome la défenſe des partiſans de Janſénius.

ndrock.]

e fut ſous le nom de Wendrock, ou plutôt celui de *Guillelmus Wendrockius*, que Pierre le publia ſa traduction latine des lettres au

provincial dont il s'agit ici. L'auteur éclaircit des endroits qui demandoient quelques diſcuſſions, par des notes ſçavantes; il y joignit même des diſſertations qui eurent le plus grand ſuccès. Le pere Honoré Fabri, Jéſuite, entreprit de répondre aux nouvelles obſervations; il ſe déguiſa ſous le nom ſuppoſé de *Bernardus Stubrockius*; mais, comme le remarque Bayle, article Nicole, *l'ouvrage de Stubrock*, qui ne plut point, *fut mis à l'index*, à côté des lettres provinciales; *&, ce qui eſt bien étrange, celui de Wendrock n'y fut point mis, quoique les Jéſuites euſſent tâché de l'y faire mettre*, & que le pere Fabri eût prédit à ſon auteur qu'il n'échapperoit point à cette flétriſſure.

Palafox.]

C'étoit dom Juan de Palafox, évêque d'Oſma, fameux par ſes démêlés avec les Jéſuites, contre leſquels il écrivit une lettre au pape Innocent X. inſérée dans le premier volume de la morale pratique.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

NOUS croyons devoir placer ici l'abrégé de l'hiſtoire de Port-Royal, parce que Racine ne paroît l'avoir entrepris que pour ſe laver du reproche qu'on lui avoit fait d'avoir écrit contre cette maiſon. Quoiqu'on ne ſçache pas préciſément l'époque où il la commença, nous préſumons qu'il ne ſongea point à s'en occuper dans le temps où ſon eſprit étoit encore aigri contre l'auteur des *imaginaires*. Ce fut en 1693, ſelon Louis Racine, que ce poëte célebre y travailla. *Les religieuſes*, dit-il, *de Port-Royal ayant été obligées de préſenter un mémoire à M. l'archevêque de Paris, au ſujet du partage de leurs biens avec la maiſon de Port-Royal de Paris..... mon pere fit pour elles ce mémoire..... M. l'archevêque en ayant apparemment goûté le ſtyle, & voyant quelquefois mon pere à la cour, lui dit que, puiſqu'il avoit été élevé à Port-Royal, per-*

ſonne ne pouvoit mieux que lui le mettre au fait d'une maiſon dont il entendoit parler de pluſieurs manieres bien différentes. Ce fut donc, ajouta-t-il, *dans l'eſpérance de rendre favorables à ces religieuſes les ſentiments de leur archevêque, qu'il écrivit l'hiſtoire de Port-Royal.* Mémoires ſur la vie de Jean Racine, *pag.* 229.

Racine mourut en 1699. Le ſoin qu'il prit avant ſa mort de remettre cette hiſtoire entre les mains d'un ami, n'avoit pas ſans doute pour objet de l'enſevelir dans l'oubli profond où elle a été long-temps plongée. Nous ne nous chargeons point de faire connoître les raiſons qui ont concouru à la dérober pendant plus de quarante ans à la curioſité publique. *Les recherches qu'on avoit faites dans la famille de l'auteur, parmi ſes amis, & dans tous les cabinets, donnerent lieu de craindre que ce ne fût un tréſor perdu.* Avert. de la prem. édit. de la prem. part. *pag.* 1. Ce n'eſt pas la premiere fois que des ouvrages, bien plus importants par leur matiere, ont été long-temps ignorés, ou par l'inattention de ceux qui les poſſédoient, ou par le peu de moyens qu'ils avoient de les faire connoître.

La diſtribution qui ſe fit en 1742 de la premiere partie ne ſervit qu'à faire regretter la perte de la ſeconde qu'on ne pouvoit guere ſe flatter de réparer. Quels furent les motifs qui déterminerent ceux qui la poſſédoient à la refuſer à l'empreſſement des curieux ? L'éditeur qui vient de la publier nous fait part à ce ſujet d'une conjecture que nos lecteurs réduiront à ſa juſte valeur ; il prétend que *le crédit des Jéſuites redoutables ſous le miniſtere du cardinal de Fleury, allarma les perſonnes qui conſervoient ce précieux monument, & les empêcha de le publier.* Comment s'imaginer cependant que, dans un temps où l'on débitoit contre eux des ouvrages dont les attaques étoient bien plus directes, la publication d'une pareille brochure ait donné lieu à des conſidérations auſſi importantes ?

Deſpréaux regardoit, dit-on, l'abrégé de l'hiſtoire de Port-Royal *comme le plus parfait morceau d'hiſtoire que nous ayons dans notre langue ;* & M. l'abbé d'Olivet prétend qu'*il doit faire donner à Racine, parmi ceux de nos auteurs qui ont écrit en proſe, le même rang qu'il tient parmi nos*

poëtes. Hiſtoire de l'académie françoiſe, *tom. II. pag.* 343. Nous ſommes bien éloignés de vouloir contredire le jugement de ces deux écrivains ; nous obſerverons cependant qu'on trouve quelquefois, dans la premiere partie, des digreſſions un peu trop étendues pour un ſemblable abrégé ; & qu'on ne retrouve point dans la ſeconde cette élégante préciſion qui fait le charme de la premiere ; qu'on y apperçoit au contraire des citations trop longues pour un ouvrage auſſi court, des conſtructions vicieuſes, des digreſſions trop éloignées du ſujet principal ; qu'enfin cette ſeconde partie paroît moins être une ſuite de l'hiſtoire de Port-Royal, qu'un récit détaché de tous les petits événements auxquels la diſtinction du *droit* & du *fait*, & la ſignature du formulaire, ont donné lieu.

REMARQUES ſur la ſeconde partie de l'hiſtoire de Port-Royal.

ELLE écrivit au roi une lettre.]

Cette lettre, datée du 6 mai 1661, eſt remplie de raiſon; c'eſt un imprimé de deux pages & demie *in-4°.* qui fut dans le temps fort répandu, mais qui eſt aujourd'hui très-rare.

Le premier qui écrivit fut Meſſire Nicolas Pavillon.]

La lettre qu'écrivit à ce ſujet M. l'évêque d'Aleth, eſt datée du 22 mai 1661; elle étoit adreſſée à M. l'évêque de Châlons-ſur-Marne. C'étoit un expoſé bref & ſuccinct des raiſons qui empêchoient ce prélat de déférer au jugement de l'aſſemblée du Clergé.

Son exemple fut ſuivi par les évêques de Comminges, de Beauvais, d'Angers.]

Nous n'avons entre nos mains que la réponſe de ce prélat *à la lettre que M. de Lionne lui avoit écrite, après avoir préſenté & lu à ſa majeſté la lettre que l'évêque d'Angers avoit écrite au roi.* Cette réponſe eſt datée du 6 avril 1661; elle contient l'apologie détaillée de ſa conduite, & ſur-tout, du parti qu'il avoit pris pour le mandement des deux grands vicaires, & dans tous les autres incidents auxquels la diſtinction du droit & du fait avoit donné lieu.

Tous ces évêques ... écrivirent au pape ... pour lui demander la conduite qu'ils devoient tenir en cette rencontre.]

Nous n'avons pu recouvrer que les lettres de l'évêque de Vence & de celui d'Angers, qui sont des 9 & 28 août de cette année. Ce dernier a accompagné sa lettre d'un petit traité sur la distinction du droit & du fait, qui eut dans le temps quelques succès.

Ils firent casser & déclarer nul, *par un arrêt du conseil, le mandement*, &c.]

Cet arrêt du conseil d'état est du 15 juillet 1661; il fut rendu en conséquence d'un autre arrêt du conseil du 30 juin de la même année, qui avoit ordonné que *le mandement des grands vicaires seroit représenté à tous les archevêques & évêques qui étoient à la cour*, qui déclarerent dans leurs avis qu'après avoir *soigneusement examiné* la teneur dudit mandement, *ils* avoient *reconnu qu'il étoit manifestement contraire aux deux constitutions & décisions de foi des papes Innocent X. & Alexandre VII.* Pag. 4 & 5.

Les grands vicaires ... écrivirent au roi une grande lettre, &c.]

Cette lettre, signée de Messieurs Descontes & de Hodencq, est du 6 août 1661; elle parut imprimée alors avec la lettre qu'ils écrivoient en même temps, & pour le même sujet, au cardinal d'Est, protecteur des églises de France. On prit à Paris la défense de leur mandement,

& il parut, entre autres, un écrit d'environ cinquante pages, ſous le titre de *défenſe de l'ordonnance de Meſſieurs les grands vicaires généraux de Monſeigneur le cardinal de Retz*, qui ne fit rien changer à la ſuppreſſion qui en avoit été ordonnée.

Acte ſigné par tous les curés.]

Cette déclaration des curés de Paris ſur le mandement de Meſſieurs les grands vicaires de Monſeigneur le cardinal de Rets, eſt du 20 juillet 1661.

Dans le fait & dans le droit qu'il avoit lui-même.]

Ce fut le 12 décembre 1661, que cette theſe parut ſous le titre d'*aſſertion catholique de l'incarnation contre les principales héréſies de tout le ſiecle*. Chaque poſition de cette theſe répondoit à chacun des ſeize ſiecles qui ſe ſont écoulés depuis la naiſſance de Jéſus-Chriſt. La derniere, dont il s'agit ici, étoit conçue en ces termes: *Ce fut en ce ſiecle que le ſchiſme de Photius ſe fortifiant, ſépara les Grecs du chef de l'égliſe. Pour nous, nous reconnoiſſons que Jéſus-Chriſt en eſt réellement le chef, qu'il en a laiſſé le gouvernement, premierement à ſaint Pierre, & puis à ſes ſucceſſeurs; & qu'il leur a accordé, toutes les fois qu'ils parleroient, la même infaillibilité qu'il avoit lui-même.*

Il y a donc en l'égliſe romaine un juge infaillible des controverſes de la foi, même hors de concile général, tant dans les queſtions de droit que de fait: c'eſt pourquoi, depuis les conſtitutions d'Innocent X. & d'Alexandre VII. on peut croire de foi divine que

*le livre qui a pour titre l'*Auguſtin de Janſénius, *eſt hérétique, & que les cinq propoſitions tirées de ce livre ſont de Janſénius, & condamnées en ce ſens.* Nouvelle héréſie, *&c.* pag. 2.

Et découvrirent, par un excellent écrit, &c.]

C'étoit *la nouvelle héréſie des Jéſuites, ſoutenue publiquement à Paris dans le collége de Clermont, par des theſes imprimées, dénoncées à tous les évêques de France;* ouvrage d'environ vingt-ſix pages *in-4°.* qui parut le premier janvier 1662, & qui fut précédé ou ſuivi d'une autre petite piece de ſept pages environ, qui fut répandue dans le public ſous le titre d'*expoſitio theſeos in collegio Claromontano propoſitæ, quâ Jeſuitæ non modò non ejurant aſſertam à ſe hæreſim, verùm etiam confirmant, & eadem ſummo pontifici, clero gallicano ac Sorbonæ, necnon doctori angelico affingere non verentur.*

Les imaginaires.]

Nous croyons que Racine ſe ſeroit bien gardé de faire ici l'éloge des *imaginaires*, s'il avoit réellement compoſé la ſeconde partie de l'hiſtoire de Port-Royal. On ne peut guere en effet ſe perſuader qu'après avoir reproché à l'auteur de ces lettres *de louer & blâmer le même homme ſelon* qu'il étoit *content ou mal ſatisfait de lui*, premiere lettre de Racine, *pag. 15*, ce poëte n'eût pas évité de tomber dans la même faute. On doit encore moins préſumer qu'il eût penſé à relever le mérite de cet ouvrage, dont il prétend que *les meilleurs amis* de M. Nicole *pouvoient à peine ſoutenir* la lecture. *Seconde lettre de Racine*, pag. 81.

PRÉFACE

DES ÉDITEURS.

C'EST au remerciement que fit, en 1640, le célebre Patru à sa réception à l'académie françoise, qu'on fait remonter l'usage des discours que font ordinairement ceux qui sont admis dans cette illustre compagnie; & cet usage a tellement été consacré par l'attention qu'on a eue de le conserver, & par l'exactitude avec laquelle on les a exigés, qu'il n'y a jamais eu que M. Colbert & M. d'Argenson qui en aient été dispensés.

Le discours que prononça Racine en 1673, à sa réception à l'académie françoise, ne nous est point parvenu. Louis Racine prétend que son pere le supprima. Ce qu'il y a de très-sûr, c'est qu'il n'a point été inséré dans le recueil de l'académie, soit que réellement il ait été perdu, soit que Racine ne l'ait pas jugé digne d'y trouver place. *C'étoit*, selon

le même auteur, *un remerciement fort ſimple & fort court ; mais il le prononça d'une voix ſi baſſe, que M. Colbert, qui étoit venu pour l'entendre, n'en entendit rien.* Mémoire ſur la vie de Jean Racine, *pag.* 100.

Ce fut un ſpectacle bien curieux & bien encourageant pour les lettres, de voir un grand miniſtre s'empreſſer d'aſſiſter au diſcours d'un grand poëte ; & ce poëte célebre, qu'auroit dû raſſurer l'empreſſement qu'on témoignoit de l'entendre, intimidé cependant par la crainte de ne pouvoir pas répondre à l'idée qu'on s'étoit formée de la ſublimité de ſes talents.

Ce ſentiment de défiance, qui fera toujours honneur à la mémoire de ce célebre tragique, n'empêcha pas, dans une autre circonſtance, qu'on n'applaudît avec tranſport à la réponſe que fit Racine, en qualité de directeur de l'académie françoiſe, au diſcours de M. l'abbé Colbert, qui fut reçu dans cette compagnie à la place de feu M. Eſprit, le 30 octobre 1678.

Le triomphe cependant que remporta dans cette occaſion cet illuſtre poëte ſur

les perſonnes qui n'avoient pas une grande idée de ſes talents en proſe, n'égala pas les applaudiſſements que lui mérita, ſix ans après, le diſcours qu'il fit à la réception de Thomas Corneille & de M. Bergeret, qui vinrent s'aſſeoir à l'académie françoiſe aux places de Pierre Corneille & de M. de Cordemoy, morts les 1er & 8 octobre 1684.

C'étoit aſſurément au rival du grand Corneille qu'appartenoit l'honneur de faire ſon éloge funèbre ; c'étoit au poëte qui avoit le mieux réuſſi à balancer ſes ſuccès au théâtre, qu'il convenoit principalement de faire remarquer la gloire immortelle que ce grand homme s'étoit acquiſe en tirant la ſcene françoiſe du chaos affreux dans lequel elle étoit enſevelie. Racine ſe chargea d'autant plus volontiers de cette importante commiſſion, que ſa qualité de directeur lui donnoit le droit de la remplir ſans conteſtation. On vit alors que la concurrence dans une carriere brillante n'exclut pas toujours l'admiration que l'on doit aux génies qui l'ont parcourue avec éclat, & que l'homme du monde qui devoit être le plus jaloux des lauriers immortels

du grand Corneille, étoit auſſi celui qui ſçavoit le mieux applaudir au ſuffrage de la nation qui l'avoit couronné.

Racine ne pouvoit guere ſéparer l'éloge de Louis XIV. de celui du grand Corneille, qui avoit tant ſervi à illuſtrer ſon regne. L'idée qu'il donna de la puiſſance de ce grand roi, de la ſupériorité de ſes vues, de la rapidité de ſes conquêtes, & de la grandeur de ſon ame, fut ſi grande, ſi noble & ſi relevée, qu'elle fut généralement applaudie. On fit à Louis XIV. un ſi bel éloge de ce diſcours, qu'il témoigna quelque envie de l'entendre. Racine le récita devant lui; & ce prince en fut ſi ſatisfait, qu'il ne put expliquer ſon contentement qu'en diſant à l'auteur : *je vous louerois davantage, ſi vous ne m'aviez pas tant loué.* Fragments hiſtoriques, *pag.* 338.

REMARQUE ſur le diſcours prononcé à l'académie françoiſe, à la réception de MM. Corneille & Bergeret.

CONTRAINTS d'accepter ces mêmes conditions, &c.]

Toute la fin de cet à-linéa paroît avoir rapport à un trait ſingulier de la vie d'Antiochus, qui, ſe trouvant à la tête de ſes armées, fut forcé de donner ſa réponſe à un ambaſſadeur romain, avant de ſortir d'un cercle que ce ſuperbe républicain avoit tracé autour de lui.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

RACINE ayant été nommé hiſtoriographe de France en 1677, voulut ſe préparer à ce nouvel état, par la lecture du traité de Lucien *ſur la maniere d'écrire l'hiſtoire. Il y remarqua*, ſelon Louis Racine, *des traits qui avoient rapport à la circonſtance dans laquelle il ſe trouvoit, & il les raſſembla dans l'écrit* ſuivant. *Mém. ſur la vie de Racine, pag. 148.* Sans doute que ce poëte célebre ne ſe propoſa pas de le rendre public ; autrement il ſe ſeroit attaché à lui donner plus de perfection. On ne peut guere en effet regarder l'extrait du traité de Lucien, que comme une eſquiſſe légere, à l'aide de laquelle Racine vouloit réunir, ſous un même coup d'œil, les objets les plus eſſentiels à ſes vues.

REMARQUE sur le traité de Lucien, intitulé : comment il faut écrire l'hiſtoire.

Un très-grand nombre d'auteurs ont preſcrit ou raſſemblé les regles que doivent ſuivre ceux qui ſe propoſent d'écrire l'hiſtoire. Lucien eſt, de tous les anciens, celui qui l'a fait avec plus d'étendue & de goût ; on peut même regarder le traité qu'il a donné ſur cette matiere, comme la ſource & le modele de tout ce qu'ont écrit ſur le même ſujet Viperanus, Robortello, Foglieta, Ricobonus, Coſta, Duccius, Bonius, Keckermanus, Benius, Maccius & Voſſius parmi les Latins ; Patricio, Sardo & Maſcardi parmi les Italiens ; Luis Cabrera parmi les Eſpagnols ; Marin Leroi, de Silhon, la Mothe-le-Vayer, le pere Lemoyne, M. de Cordemoy, le pere Rapin & M. de Fenelon, archevêque de Cambrai, parmi les François.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

Ce ne ſont ici que des membres épars, auxquels l'hiſtorien devoit un jour donner la couleur, la force & la vie. Louis Racine, qui les a conſervés, *n'avoit*, dit-il, *en les faiſant connoître, d'autre deſſein que de détromper ceux qui croyoient* que ſon pere *ne s'occupoit pas de l'hiſtoire* de Louis XIV. *& qu'il ne vouloit donner qu'un éloge hiſtorique de ce prince. Il paroît*, ajoute-t-il, *par les extraits qu'il a faits de Vittorio Siri, & de pluſieurs mémoires, qu'il s'étoit formé un plan très-vaſte, & qu'en ſe mettant au fait des affaires étrangeres comme de celles de l'intérieur, il embraſſoit ſon objet dans toute ſon étendue, & comptoit faire l'hiſtoire* de France *ſous le regne de Louis XIV.* Mém. ſur la vie de Jean Racine, *part. II. pag. 19.* Comme tout ce que Racine avoit fait à ce ſujet a été malheureuſement compris dans l'incendie qui conſuma la maiſon de M. de

Valincour à Saint-Cloud, il ne nous eſt pas poſſible de porter aucun jugement ſur cet ouvrage; nous conviendrons cependant, avec Louis Racine, que les fragments qu'il a donnés ſous le nom de ſon pere, ne méritent d'être conſidérés *ni pour le fond ni pour la forme, qu'on n'y trouve rien de curieux*, & que nous ne pouvons guere les préſenter que comme *de courtes obſervations que l'auteur jettoit ſur le papier, ſans ſtyle & ſans ordre.* Mém. *ibid. pag. 19.*

ŒUVRES DIVERSES

ATTRIBUÉES A RACINE.

PRÉFACE

DES ÉDITEURS.

ON a fait entrer dans quelques éditions de Racine le diſcours que fit à Verſailles M. l'abbé Colbert, à la tête du clergé de France, aſſemblé à Saint-Germain-en-Laye, en 1685, en prenant congé de Louis XIV. parce qu'on a cru que ce poëte tragique l'avoit compoſé. On y a joint auſſi une relation de ce qui s'eſt paſſé au ſiége de Namur, qui lui eſt également attribuée, & qui parut imprimée *in-folio* en 1692, chez Thierry. Nous nous ſommes cru obligés de ſuivre cet exemple, quoique nous n'ayons d'autre preuve de la part qu'a eu Racine à ces

deux ouvrages, que le ſoin qu'a pris ſon fils de les faire imprimer à la ſuite des mémoires qu'il a donnés ſur la vie de ce grand homme. Nous avons placé, après ces deux morceaux, une épître dédicatoire faite par Racine au nom de Madame de Maintenon, que quelques gens de lettres lui attribuent; elle ſe trouve à la tête d'un recueil connu ſous le titre d'*Œuvres diverſes d'un enfant de ſept ans.* Ce recueil renferme une ſuite de lettres écrites par M. le duc du Maine à Louis XIV. & quelques traits d'hiſtoire que ce jeune prince avoit extraits des auteurs qu'on lui avoit fait lire; c'étoient autant de petits diſcours que le maître qui lui montroit à écrire, mettoit au net pour lui ſervir d'exemples.

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE.

A MADAME
DE MONTESPAN.

MADAME,

VOICI le plus jeune des auteurs qui vient vous demander votre protection pour ſes ouvrages. Il auroit bien voulu attendre, pour les mettre au jour, qu'il eût huit ans accomplis; mais il a eu peur qu'on ne le ſoupçonnât d'ingratitude,

s'il étoit plus de ſept ans au monde ſans vous donner des marques publiques de ſa reconnoiſſance.

En effet, MADAME, il vous doit une bonne partie de tout ce qu'il eſt. Quoiqu'il ait eu une naiſſance aſſez heureuſe, & qu'il y ait peu d'auteurs que le ciel ait regardés auſſi favorablement que lui, il avoue que votre converſation a beaucoup aidé à perfectionner en ſa perſonne ce que la nature avoit commencé. S'il penſe avec quelque juſteſſe, s'il s'exprime avec quelque grace, & s'il ſçait déjà faire un aſſez juſte diſcernement des hommes, ce ſont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, MADAME, qui connois ſes plus ſecrettes penſées, je ſçais avec quelle admiration il vous écoute ; & je puis vous aſſurer avec vérité qu'il vous étudie beaucoup plus volontiers que tous ſes livres.

Vous trouverez, dans l'ouvrage que je vous préſente, quelques traits aſſez beaux de l'hiſtoire ancienne ; mais il craint que, dans la foule d'événements merveilleux qui ſont arrivés de nos jours, vous ne ſoyez guere touchée de tout ce

qu'il pourra vous apprendre des ſiecles paſſés. Il craint cela avec d'autant plus de raiſon, qu'il a éprouvé la même choſe en liſant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes ſe ſoient fait une néceſſité d'apprendre par cœur des auteurs qui nous diſent des choſes ſi fort au deſſous de ce que nous voyons. Comment pourroit-il être frappé des victoires des Grecs & des Romains, & de tout ce que Florus & Juſtin lui racontent? Ses nourrices, dès le berceau, ont accoutumé ſes oreilles à de plus grandes choſes. On lui parle, comme d'un prodige, d'une ville que les Grecs prirent en dix ans; il n'a que ſept ans, & il a déjà vu chanter en France des *te deum* pour la priſe de plus de cent villes.

Tout cela, MADAME, le dégoûte un peu de l'antiquité. Il eſt fier naturellement; je vois bien qu'il ſe croit de bonne maiſon; & avec quelques éloges qu'on lui parle d'Alexandre & de Céſar, je ne ſçais s'il voudroit faire aucune comparaiſon avec les enfants de ces grands hommes. Je m'aſſure que vous ne déſapprouverez pas en lui cette petite fierté, & que vous trouverez qu'il ne ſe con-

noît pas mal en héros; mais vous m'avouerez auſſi que je n'entends pas mal à faire des préſents, & que, dans le deſſein que j'avois de vous dédier un livre, je ne pouvois choiſir un auteur qui vous fût plus agréable, ni à qui vous priſſiez plus d'intérêt qu'à celui-ci.

Je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble
& très-obéiſſante
ſervante ***.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

MONSIEUR de Santeuil avoit compoſé une épitaphe pour M. Arnauld ; les Jéſuites, dont il étoit ami, crurent y appercevoir quelques expreſſions équivoques ; dont l'application ne leur parut point aſſez honorable. Ce poëte écrivit à ce ſujet pluſieurs lettres au pere Jouvency qu'il aimoit très-particulierement. Ce ſçavant Jéſuite ſe laiſſa perſuader, ou feignit de croire que Santeuil n'étoit point l'auteur de cette piece. Ce fut au ſujet du déſaveu qu'il en fit publiquement, que Racine compoſa le *Santolius pœnitens*, qui a été traduit en vers françois par l'abbé Faydit.

SANTOLIUS PŒNITENS.

RUMPITE perjurum, ſuſpiria, rumpite pectus.
Voſque ô perpetuis, heu! mox damnanda tenebris
Lumina, ſanguineos lachrymarum effundite rivos;
Deleri haud alio poſſunt ſcelera impia fletu.
Quò me præcipitem furor inconſultus adegit?
Arnaldi tumulo inſcriptos defendere verſus
Erubui, quos relligio mihi ſancta, fideſque,
Et pietas & amor veri dictârat! Inani,
Hos ego ſacrilegus, victus formidine pœnæ,
Ejuravi amens infando carmine! Non me
Conſcia mens falſi, non inviolabile ſacræ
Numen amicitiæ, & capitis reverentia ſacri,
Non potuit mé fama, pudor ve inhibere furentem!
Et ſpiro ſceleratus adhuc! Non terra dehiſcit
Sub pedibus, ſævo nec fulminis igne peremptum
Tartareas adigit ſcelerum deus ultor ad umbras!
Quanquàm heu! ſupplicium vel funere triſtius ipſo eſt,
Quæ nunc ſollicitos inter mihi vita pavores
Ducitur; æger, inops mentis, meque ipſe tenere
Impatiens, furiis animum ſtimulatus acerbis,
Errabunda fero hùc illùc veſtigia, diris

Distorquens rabida ora modis ; tamen usquè fugacem
Persequitur scelus, & misero otia nulla relinquit.
Insuper ipsa mihi noctùque diùque recursans
Exsomnem, pavidum, Arnaldi me terret imago.
Non ille horrifico squallens apparet amictu,
Qualia post mortem dicunt simulachra videri,
Ora sepulcrali fœdatus pulvere, & ater
Assurgens ; sed qualis erat, cum spiritus artus
Intùs agens regeret, vultuque habituque modesto
Lenis, adhuc retinens antiquum frontis honorem;
Canities veneranda seni, breve corpus, at ingens
Majestas : placido fulgentes lumine vibrans
Leniter in me oculos, scelus exprobrare videtur.
Tu quoque, Santoli, de te nil tale merentem
Tunc etiam infidus post funera prodis amicum!
Hæc ille ; at blandæ voces & mitia linguæ
Verbera crudeli lacerant mihi vulnere pectus.
Sancte senex, pleno qui nunc de lumine verum
Illud idem, quod sic terris peregrinus amasti,
Ore avido bibis, atque odiorum oblivia potas,
Sancte senex, nostrum, precor, obliviscere crimen,
Jamque recantato fias mihi carmine amicus.
Ecce pedes reus ante tuos fto supplice vultu,
Funereum collo funem, dextrâque tremente
Ardentem gestans, probrosa insignia, tædam;
Invito nuper calamo, quos scribere mendax

Suſtinui vates, ipſo vel ſanguine verſus
Eluere exopto : vanis terroribus illos,
Atque malâ fraude, extorſit crudelis amicus.
Quem non ille dolis etenim potuiſſet iiſdem
Induere in laqueos, cùm formidabile magni
Objiceret nomen LODOÏCI ? Non ego dura
Exilia, aut triſtes obſcuri carceris umbras,
Sævam aut pauperiem, mihi quæ, ſi veſtra recuſem
Juſſa, minax tacito portendit epiſtola nutu ;
Regalem at timui, quamvis innoxius, iram.
Namque, fatebor enim, ſi credam hæc paucula regi
Carmina diſplicuiſſe, loquacibus iſta poëtis
Sit quanquàm aſpera lex, æterna ſilentia jurem ;
Contentus tacitos virtuti exſolvere honores.
Sed quid ego hæc autem ? Stultâ formidine ludor
Credulus. Arnaldum laudari carmine noſtro
Scilicet invideat LODOÏX ? Ea cura quierum
Sollicitat ? Belli molem hanc dum ſuſtinet unus ;
Dum conjuratas meditatur frangere vires
Europæ, regum & violati numinis ultor,
Grandiaque invicto ſecum ſub pectore volvit ;
Santoli nugas audit, vel curat, & iſtis
Luſibus auguſtum velit interponere nomen ?
Ergone privatas, ſacri ſub nominis umbrâ,
Placari indociles, uſque exercebitis iras ?

Nunquamne Arnaldum contra, crudelia bella
Ceſſabunt? rabies nunquam exſaturata quieſcet?
Non ſatis exilii duros toleraſſe labores,
Obſcuris malè tutum in ſedibus, omnium egentem,
Et dulcem patriam, & caros liquiſſe penates,
Blandaque amicorum conſortia? Frigida numquid
Oſſa viri, cinereſque juvat violare ſepultos?
Occiderit procul hinc, tellus aliena ſepultum
Poſſideat; manes nunc ſaltem impunè quieſcant.
Te pacem, LODOÏCE, iſtam quoque Gallia poſcit.

ÉPIGRAMME

CONTRE M. PERRAULT.

SUR quelque vain diſcours, au haſard avancé
Contre Homere, Platon, Cicéron & Virgile,
Caligula fut traité d'inſenſé,
Néron de furieux, Adrien d'imbécille.
Vous donc qui, dans la même erreur,
Avec plus d'ignorance, & non moins de fureur,
Attaquez les héros de la Grece & de Rome,
Perrault, fuſſiez-vous empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme!

OUVRAGES différents auxquels on prétend que RACINE *a eu part.*

CHAPELAIN DÉCOEFFÉ,

Ou parodie de quelques ſcenes du Cid.

CETTE critique fut faite en 1664 : elle attaquoit principalement Chapelain & Caſſaigne qui venoient d'obtenir des penſions, & la Serre ; elle eſt, dit-on, de Furetiere. *C'eſt une piece*, dit Boileau, *où je confeſſe que M. Racine & moi avons eu quelque part ; mais nous n'y avons jamais travaillé que le verre à la main : elle n'a pas été faite* currente calamo, *mais* currente lagenâ ; *& nous n'en avons jamais écrit un ſeul mot. Ces traits*, dit-il ailleurs, *nous échapperent dans un repas que nous fîmes chez Furetiere, auteur du dictionnaire.*

Cette piece n'étoit digne ni de l'un ni de l'autre de ces poëtes.

CRITIQUE de l'épître dédicatoire du dictionnaire de l'académie françoiſe.

M. Perrault, auteur de l'épître dédicatoire du dictionnaire de l'académie françoiſe, en fit imprimer quarante copies en 1674 : il les diſtribua à chacun de ſes confreres, afin qu'ils puſſent l'examiner en leur particulier. L'une de ces copies eſt tombée entre les mains de M. l'abbé d'Olivet ; il ſoupçonne Racine & Regnier d'avoir eu part aux notes manuſcrites dont elle eſt chargée. Ces notes ont été rendues publiques ; elles ſe trouvent à la ſuite de la premiere édition des remarques de M. l'abbé d'Olivet ſur Racine, & dans le troiſieme tome de l'édition de Racine, Amſterdam, 1743.

ARRÊT burleſque, donné en la grand'-chambre du Parnaſſe, en faveur des maîtres-ès-arts médecins.

Cette piece ſinguliere & plaiſante eſt de M. Deſpréaux ; il la compoſa en 1674 avec le ſecours de MM. Bernier & Racine.

FIN.

59605906